

FRED ALPI

CINQ ANS DE MÉTRO

CINQ ANS DE MÉTRO

FRED ALPI

CINQ ANS DE MÉTRO

Récit



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

ANGELA DAVIS, *Blues et féminisme noir*

IRÈNE PEREIRA, *Paulo Freire, pédagogue des opprimé·e·s*

JACK LONDON, *L'Apostat*

B. TRAVEN, *Le Gros Capitaliste*

ROLF RECKNAGEL, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*

DOMINIQUE VIDAL, *Antisionisme = antisémitisme ?*

PIERRE PEUCHMAURD, *Plus vivants que jamais*

LOLA MIESSEROFF, *Voyage en outre-gauche*

LAURENCE DE COCK, *Sur l'enseignement de l'histoire*

JILL LIDDINGTON & JILL NORRIS, *Histoire des suffragistes radicales*

CARA ZINA, *Heureux les simples d'esprit*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com



ÉDITION POCHE

© Éditions Libertalia, 2018

*« Il est interdit de se livrer à la mendicité,
de troubler la tranquillité des voyageurs
de quelque manière que ce soit,
dans les trains et les parties des stations
dont l'accès est autorisé au public. »*

Paris, le 9 décembre 1968.

Le préfet, Maurice Papon.

*« Qu'est-ce que le bonheur,
sinon l'accord vrai entre un homme
et l'existence qu'il mène ? »*

Albert Camus



© *Walter Kober, 1995.*

*Ce roman, à caractère autobiographique,
s'inspire de mon expérience de cinq années
passées à chanter dans le métro à Paris.
Tout ce qui y est raconté n'est donc pas vrai,
ou ne s'est pas passé exactement de la façon
dont cela est relaté, ou au même moment.
Tout n'y est toutefois pas faux, loin de là,
et certains reflets blafards des néons qui ont éclairé
cette époque nous éblouissent encore aujourd'hui.
Malgré cela, une belle lumière illumine
également le métro, de temps à autre.*

À mes amies, à mes amis.

*Je tiens à remercier particulièrement
pour leur soutien et leurs conseils :
Bruno Bartkowiak, Charlotte Dugrand,
Françoise Croville, François-Maxime Boutault,
Hortense Fournier, Nicolas Alpi,
Nicolas Norrito et Sébastien Fontenelle.*

CHAPITRE I
PARIS S'ÉVEILLE

« Je suis l'dauphin d'la place Dauphine et la place Blanche a mauvaise mine. » Jusque-là, ça va. Mais j'ai l'impression d'avoir oublié tout le reste de la chanson. Ah merde, j'y vais ou j'y vais pas ? Ça fait une demi-heure que je tourne autour des escaliers qui plongent dans la station du métro Châtelet. Février, soleil sur Paris, et une petite dizaine de degrés au-dessus de zéro. Une belle lumière éclaire les façades des immeubles de la place Sainte-Opportune. Une lumière d'hiver, très blanche, très froide, mais j'ai chaud, très chaud. Respiration rapide, saccadée, anxieuse. Ma bouche desséchée semble incapable d'envoyer le moindre souffle vers mes poumons, opprésés par mon estomac en une inextricable torsade. Mes doigts sont paralysés, engourdis, incapables de sortir un son décent de la guitare que je serre fébrilement contre ma poitrine, de la même façon que si je voulais m'y accrocher. Je n'arrive pas à me décider à descendre dans le métro. L'impression de me jeter volontairement dans un précipice. En quelques jours, j'ai appris à jouer et chanter deux titres de Jacques Dutronc, plutôt simples, mais je ne les maîtrise pas encore. Surtout le texte, dont je n'arrive plus à me souvenir. Alors j'ai le trac. Un trac pétrifiant, tel je n'en ai jamais ressenti. Je me chante timidement les deux chansons, mais ma voix ne sort pas, prisonnière de mes tripes tétanisées. Et je transpire. Abondamment. Je dégouline de sueur sous le soleil pourtant bien innocent ce mois de février 1991.

J'habite Paris depuis un peu plus d'un an, après quelques années passées à jouer de la musique à Bruxelles, mais surtout à Berlin, d'où je suis parti juste avant la chute du Mur. Ma vie berlinoise, humainement particulièrement exaltante, notamment en raison de l'aventure musicale que j'ai vécue en tant que bassiste du groupe Sprung aus den Wolken, a été matériellement placée sous le signe d'une précarité extrême. Je m'y retrouve, une fois de plus, tellement dans la merde financièrement qu'il faut que je dégote d'urgence de quoi subsister. À la fin des années quatre-vingt, le boulot n'y court pas les rues. Berlin-Ouest est pauvre derrière le mur qui la sépare de Berlin-Est, faisant de la ville un îlot bien isolé au cœur de la République démocratique allemande. Bien que la vie n'y soit pas chère, y subsister dans des conditions décentes est ardu. Je bosse sur des chantiers et je distribue des journaux la nuit, mais tout cela est pour le moins incertain, et épuisant à cause des horaires absurdes. Je suis également barman à l'Ex Pop, un bar de la scène alternative qui ouvre vers vingt-trois heures, mais ça ne suffit pas pour manger et payer le loyer, pourtant dérisoire, de l'appartement délabré que j'occupe alors dans le quartier de Kreuzberg. Tenaillé par la faim certains jours, je me dis que je pourrais aller faire la manche dans les cafés et les restaurants pour y améliorer mon quotidien.

Je suis à l'époque incapable de chanter en m'accompagnant à la guitare, j'imagine alors que je peux essayer de gagner un peu d'argent en allant lire des poèmes. À la Staatsbibliothek, je sélectionne une série de textes poétiques français dont la traduction

en allemand me semble bien se prêter à l'exercice. Le premier que j'irai lire sera *Le Marché aux oiseaux*, de Prévert. J'ai une trouille bleue avant d'aller faire une première lecture, parce que, bien sûr, il s'agit d'arriver sans prévenir sur une terrasse et de me jeter dans des eaux inconnues. Je tourne pendant pas mal de temps sur la place de Südstern, là aussi autour de la station de métro, avant de me décider à monter sur une des solides tables en bois de la terrasse ensoleillée et accueillante d'un café de la Körtestraße. De façon comparable à aujourd'hui, le trac, mais ça se passe bien, même si c'est certainement plus l'aspect sympathiquement décalé de ma prestation que ses qualités réelles qui me vaut la bienveillance sonnante et trébuchante des clients. Cette première fois sera malgré tout déterminante, car je sens ma voix sortir de mon corps comme jamais auparavant, alors que j'essaie laborieusement de chanter depuis de nombreuses années, sans résultat convaincant. Je comprends ce jour-là que quelque chose a profondément changé en moi, grâce à un lâcher-prise spontané auquel je n'ai jamais songé avant. Je renouvellerai ensuite l'expérience et me lancerai dans la lecture de versions allemandes d'autres poèmes de Prévert, mais également de Baudelaire, ou de textes de chansons de Brassens et de Brel. En français aussi, à la demande de quelques Allemands francophiles. J'assurerai ainsi un complément non négligeable de mes revenus pendant près d'une année, avant d'être contraint de prendre la route pour Paris, où il me semble plus facile de m'assurer des revenus qui me permettront de régler mes nombreuses dettes.

Je dois rapidement mettre un terme au harcèlement que m'infligent d'insistants huissiers envoyés par un organisme de crédit aux taux particulièrement usuraire. Quelques années plus tôt, en France, j'avais été contraint de recourir à ses services afin de financer des projets musicaux, et je n'ai jamais été en mesure de le rembourser. Mais j'ai compris que les vautours ne me lâcheront jamais, et il faut maintenant que je règle définitivement le problème. Direction Paris donc, avec l'espoir d'une *Tabula rasa* matérielle qui apaisera mon esprit en plus de mes créanciers.

★

★ ★

Alors que je tourne encore de façon indécise autour de la station Châtelet, les images de l'année écoulée me reviennent en tête, et je fais le point sur ma vie à Paris depuis que j'y ai emménagé. J'ai pendant douze longs mois été grouillot multitâche chez Robert & Public, agence de « communication et de relations publiques », c'est-à-dire de racolage publicitaire. Il y a cinq semaines, j'en ai claqué la porte. Un an dans la boîte, et je suis à deux doigts d'y péter un plomb tant je me sens une erreur de casting. Je me dis que je peux, que je dois me tirer de là au plus vite. Mais bon, il faut tenir, le temps de trouver un logement à Paris. Cela me coûtera de subir un autre type de harcèlement, celui d'un des patrons de l'agence, homosexuel sorti du placard à la quarantaine, abandonnant du jour au lendemain une épouse et quatre enfants pour tenter de rattraper compulsivement

des années d'une frustration sexuelle conforme à son éducation chrétienne. Avec insistance, ce dernier drague visqueusement tous les jeunes hommes à son goût, et notamment les nouveaux venus à l'agence. Jamais au point de susciter une fin de non-recevoir sous forme de claque ou de coup de poing dans la gueule, mais de façon suffisamment pesante pour que son regard libidineux et ses lèvres crispées en un baiser peu équivoque installent une tension permanente et sournoise, renforcée par la relation de subordination propre à la vie en entreprise. Son fantasme étant de retourner un hétéro – de le « révéler à lui-même » ainsi qu'il le dit mielleusement – il a notamment jeté son dévolu sur moi. Ce ne sera pas la seule raison de mon départ, mais malgré des relations parfois cordiales avec certains collègues, mon incapacité à me soumettre à l'inféodation collective de la « culture d'entreprise » a fait de moi un mouton noir. Je n'ai de façon évidente pas l'« esprit publicité ». En réalité, c'est une implication totale qui est insidieusement exigée de la part des employés. Le prétexte en est un hypothétique gâteau qu'un jour tout le monde se partagera, mais aussi un même bateau dans lequel tout le monde serait embarqué. Un vaisseau présenté comme soumis à des dangers permanents au cœur des flots déchaînés de la concurrence capitaliste. L'« aventure humaine » qu'offre ce périple demanderait à l'équipage une solidarité et un engagement sans failles pour mener le navire à bon port. Contrairement à certains collègues dupés par ces slogans de la servitude volontaire, que d'autres subissent faute de mieux, je n'ai pas la naïveté de croire que si un jour gâteau il y a, il sera partagé au-delà du

cercle restreint des actionnaires. Je n'ai d'autre part aucun doute sur le fait que la direction n'hésitera pas, dès les premières turbulences, à jeter aux requins celles et ceux des matelots qu'elle jugera superflus, bien qu'ils se soient impliqués corps et âme dans cet humaniste projet. J'ai depuis longtemps compris qu'en général, dans une entreprise ou tout autre système hiérarchique, la solidarité ne s'exerce – curieusement – que du bas vers le haut. Journées, soirées, week-ends, il faudrait être disponible en permanence, sans bien sûr être trop exigeant en termes de salaire – et ce malgré le train de vie visiblement plus que confortable de ses trois capitaines – parce que « derrière la porte, il y en a des dizaines qui rêvent d'être à ta place ». La récente entrée de la France dans la première guerre du Golfe leur fournit un argument supplémentaire pour mettre la pression sur les employés. Un jour, excédé à la fois par la vue d'un patron qui s'arrange dès qu'il le peut pour montrer sa bite quand il va pisser, et par l'accumulation de dossiers plus futiles les uns que les autres, mais systématiquement qualifiés d'urgents, je démissionne sans préavis. Et il me faut alors rapidement prendre des initiatives pour assurer le loyer, la bouffe et le remboursement des dettes. Il est hors de question de repartir bosser dans une entreprise, ce n'est définitivement pas un lieu fait pour moi. La perspective de retrouver le cycle précaire des petits boulots ne m'enchanté pas, mais ça reste préférable à une vie d'esclave salarié, soumis à l'insidieuse pression d'un patron perturbé par une crise existentielle. Et puis je peux essayer de me débrouiller comme à Berlin, deux années plus tôt.



Berlin n'est pas Paris, la culture des bars et l'ouverture d'esprit de leurs patrons y sont très différentes, je le comprends vite en venant habiter la Ville Lumière. À Paris, la manche, c'est surtout dans le métro que ça se passe, et plutôt en musique. Admirant le courage de ces femmes et de ces hommes qui symbolisent pour moi une certaine forme de liberté et d'indépendance, je me suis depuis longtemps lancé le défi d'aller chanter dans le labyrinthe métropolitain. Mon intention de départ est de comprendre ce que ressentent ces artistes quand ils viennent se confronter de façon spontanée à un public qui n'est pas venu pour les entendre, dans un lieu *a priori* pas du tout prévu pour le divertissement. Dans les mois qui suivront, je m'attacherai à apprendre à jouer de la guitare et à chanter, afin d'être le plus rapidement possible prêt à rejoindre ces esprits libres.

Je repense à cet instant à ce trio de filles qui jouent dans les rames de la ligne 1, et sur lesquelles je tombais régulièrement quand j'allais bosser à l'agence. Trois Américaines. Ce sont elles qui ont de façon décisive suscité chez moi l'envie d'aller chanter dans le métro. Elles jouent du jazz, musique pour le moins éloignée de ma culture punk d'origine, qui s'est heureusement enrichie avec les années. Ce sont de très bonnes musiciennes, mais ce n'est pas cela qui m'interpelle le plus. Ce qui est exceptionnel, c'est cette vitalité qu'elles dégagent, cette générosité solaire qui met rapidement

le wagon en joie. Ce sont leurs corps tout entiers qui jouent et font vibrer leurs instruments. La première des filles du trio que je remarque est naturellement une guitariste, aux traits fins et aux yeux bridés. Ses doigts secs et nerveux courent de façon éblouissante le long du manche d'une bonne vieille guitare de jazz mûrie par les années, au son d'une profondeur inimitable mis en valeur par sa virtuosité. La deuxième est une saxophoniste élancée et noire, qui fait alternativement chanter, miauler et rugir son instrument, mêlant avec allégresse quelques notes volontairement dissonantes à ses solos, mettant ainsi subtilement en valeur leur musicalité. La troisième, dont les mains puissantes viennent slapper une imposante contrebasse, assure la respiration rythmique de l'ensemble. C'est une vigoureuse blonde à la tignasse ébouriffée, qui ponctue les morceaux de «*yeah*» sonores qui viennent rappeler que le jazz peut encore être une musique spontanée et organique. Je les observe également lorsque je les croise sur le quai, attendant qu'une rame arrive. Il est clair qu'elles élaborent et répètent leurs morceaux avec une évidente complicité, mais aussi avec une grande rigueur.

Ayant véritablement fait mon entrée dans la pratique musicale avec le punk rock, quand j'avais 14 ans, j'ai longtemps été persuadé que la technique instrumentale et la discipline étaient les ennemies les plus irréductibles de la spontanéité, de la sincérité, et donc de la création. Mes semblables et moi-même haïssions l'académisme des musiques antérieures, et le jazz – que nous réduisions à la caricature embourgeoisée qu'il est fréquemment devenu il est vrai – le symbolisait selon nous à la

manière de la musique classique. Il figurait donc pour cette raison dans le peloton de tête des musiques à ne pas écouter, et encore moins à jouer bien entendu. Mes récentes années vécues au cœur de la scène industrielle berlinoise des années quatre-vingt – style musical qui doit autant au punk rock qu'à la musique expérimentale ou au blues – m'ont ouvert l'esprit. C'est par la pratique et grâce aux musiciens avec lesquels j'ai joué là-bas que j'ai compris qu'une démarche créative véritablement innovante et la réelle spontanéité qu'elle permet sur le long terme sont le fruit d'un travail acharné et rigoureux. La curiosité persévérante accroît l'intensité des jubilations initiales, alors que celles-ci s'étiolent à l'inverse rapidement chez ceux qui misent uniquement sur la persistance de leurs premiers enthousiasmes. C'est l'impression inverse que produit sur moi ce trio de filles. Si elles me plaisent tant, c'est qu'il émane d'elles une profondeur rare ; j'ai le sentiment de comprendre le sens qu'elles ont choisi de donner à leur vie, et la cohérence entre leurs intentions et leurs actes. J'éprouve de l'empathie pour elles, je suis à la fois admiratif et interpellé par cette vitalité qui leur permet selon toute vraisemblance d'accéder à la liberté et au bonheur de créer. De la même façon que si elles m'envoyaient un message m'invitant à devenir leur semblable. Chaque fois que je les rencontre dans le métro, je me demande si je serais capable de m'engager dans la vie possible qu'elles me révèlent, et ce qui me retient de le faire.

★

★ ★

Me voilà donc planté là, devant l'entrée de la station Châtelet. Je me sens très con, dans la rue, la guitare autour du cou. C'est ma première, celle que j'ai eue pour Noël, quand j'avais 12 ans. Celle avec laquelle tout a commencé. Une guitare classique, fabriquée en Allemagne de l'Est, avec un manche aussi large et anguleux qu'une poutre, et des cordes en nylon. Une vraie guitare de débutant. Et là, je me sens débutant comme jamais. Ça fait pourtant plus de quinze ans que je fais des concerts. Et parfois devant des centaines de personnes. Mais c'est tellement plus facile d'arriver sur une scène, petite ou grande, avec ses potes, et de jouer, même approximativement, pour un public venu pour ça. Là, personne ne m'attend. Personne. Et il y a de fortes chances pour que j'emmerde les voyageurs, parce que je vois bien leurs réactions quand un chanteur vient faire la manche dans un wagon. Et je me demande ce que je fais là. Pourquoi est-ce que je me suis mis en tête de chanter dans le métro? Bon, c'est vrai que je suis au chômage, criblé de dettes, et que si je ne trouve pas rapidement de l'argent, je vais encore me retrouver avec les huissiers et les flics à la porte. Ils voudront encore me prendre le peu que je possède, c'est-à-dire deux guitares et un ampli. Et ça, c'est hors de question. Je me suis promis que même dans la merde, jamais je ne revendrais une guitare. Depuis mon arrivée à Paris, il y a un peu plus d'un an, j'en ai très souvent joué chez moi, enfin. J'ai un jour trouvé frustrant de prétendre jouer de la musique sans être capable de prendre un instrument et de chanter deux ou trois chansons avec des amis, ainsi que le font en Suède les potes de mon village. J'arrive depuis quelque

temps à grattouiller suffisamment pour accompagner des mélodies simples, mais il faut désormais aussi me mettre à chanter. Ce que je n'ai jamais su faire jusque-là, malgré quelques tentatives au cours des années précédentes. Ne me satisfaisant pas du plaisir bien réel de jouer de la basse dans les groupes avec lesquels j'ai fait pas mal de concerts, j'ai tenté d'en monter d'autres où j'étais supposé être chanteur. Et j'ai rêvé d'avoir une voix grave et puissante. Mais une fois devant le micro, à chaque tentative, la mienne ne sonne pas. Elle est toute plate. Crier pour faire des chœurs, ça va, mais chanter véritablement, ce n'est pas convaincant. Personne n'est convaincu, moi le premier. Malgré cela, j'aime chanter, j'aime ressentir cette vibration dans le ventre, la cage thoracique et la gorge. Alors je chante. « Le café est dans les tasses, et les cafés nettoient leurs glaces », ça fait au moins dix fois que je chante cette putain de chanson, elle va bien commencer à s'imprimer dans ma mémoire, non ?

De la même façon que lorsqu'on veut surmonter l'appréhension de se baigner dans une eau trop froide on s'y jette d'un seul coup, j'entre dans le métro, ligne 1, celle que je prenais pour aller bosser. C'est la ligne sur laquelle j'ai jeté mon dévolu, parce que l'on y voit de nombreux musiciens, notamment le trio de filles, et que ce n'est peut-être pas sans raison. J'ai décidé d'entrer dans la prochaine rame qui s'arrêtera. Il me semble évident que c'est dans les rames que je dois chanter, et pas planté dans un couloir. Je n'ai pas du tout envie de voir une foule anonyme et indifférente défiler devant moi pendant des heures, moi qui ne m'arrête que rarement lorsque j'entends un musicien dans cette situation.

Il est illégal de chanter dans les wagons, mais ça n'a aucune importance pour moi. « Il est interdit de se livrer à la mendicité, de troubler la tranquillité des voyageurs de quelque manière que ce soit, dans les trains et les parties des stations dont l'accès est autorisé au public », indique l'extrait du règlement du métro promulgué le 9 décembre 1968 et affiché dans les wagons. L'ordonnance est signée par le préfet de Paris de l'époque, le tristement célèbre Maurice Papon, ce qui renforce encore le mépris que je peux avoir pour ce décret. Certains musiciens ont l'autorisation de jouer dans les couloirs du métro, à certains points bien précis, mais il faut pour cela passer devant un jury qui détermine si oui ou non ils ont les qualités requises. En cas de réussite, le jury attribue un beau badge qui en atteste, mais également des lieux et des horaires de travail bien encadrés. Je n'ai pas quitté le monde merveilleux de l'entreprise pour aller passer des entretiens d'embauche et me retrouver de nouveau sous la coupe d'un patron qui me dira quand et où jouer, et probablement quoi aussi. C'est une raison supplémentaire pour ne pas jouer dans les couloirs sous l'égide de la Guilde des musiciens du métro, ainsi qu'elle s'appelle me semble-t-il. Il y a d'autres emplacements qui pourraient être intéressants, et où l'on retrouve des musiciens sans badge d'accréditation, mais ils sont en permanence occupés par certains habitués, qui donnent eux aussi l'impression de se soumettre à un train-train sans perspectives.

Il est quinze heures, et il n'y a pas grand monde sur les quais. Cinq ou six voyageurs qui attendent le métro

le regard dans le vague ou le nez dans un journal, mais aussi un petit groupe de touristes tournant avec curiosité la tête de tous les côtés. Un clochard, de ceux que l'on appelle hypocritement « sans domicile fixe », somnole, assis sur un banc. De façon évidente, il n'a pas de domicile du tout, ni fixe, ni mobile, et c'est pour ça qu'il faut l'appeler sans-abri, parce que c'est ce qu'il est, lui comme tous ceux qui vivent dans la rue. Certains voyageurs m'ignorent, mais d'autres m'observent, et je ne suis pas habitué à ce regard. Je sens dans leurs yeux ces questions que je me pose moi aussi lorsque je tombe sur un musicien du métro. « Pourquoi il fait ça? Qu'est-ce qu'il va jouer? Il va nous emmerder? Il a une drôle de tête, ce gars-là. J'espère qu'il joue bien. » Je ne sais pas pour qui ou quoi ils me prennent, et quelle musique ils m'imaginent jouer. Préférant faire envie que pitié, j'ai, pour une fois, soigné ma présentation. Je suis en situation économique précaire, certes, mais j'ai un toit, une chambre située immédiatement sous ce toit, rue Tiquetonne, en plein centre de Paris en plus, dans le quartier de la rue Saint-Denis qui est alors un îlot de prostitution et de toxicomanie. Je suis habillé d'un costume de mauvaise qualité, pas très bien ajusté. Mes cheveux, très longs en ce moment, tombent sur une veste grise croisée, fine et un peu fripée, que m'a donnée mon pote Kiddy un jour où il a fallu avoir l'air présentable devant un tribunal, à Berlin. Le pantalon à revers que je porte n'est pas tout à fait assorti, et j'ai gardé mes Doc Martens, qui sont les bottes que je préfère porter quand je chante ou que je joue. Elles ont une bonne semelle antidérapante, et, sur scène ou en l'occurrence

dans le métro, ça n'est pas un luxe. Avec ma chemise blanche, je suis persuadé d'avoir autant de prestance qu'un Gitan venant chanter pour un mariage. Alors que je n'ai l'air que de ce que je suis, un petit gars né près d'un lac au cœur de la forêt suédoise, ayant grandi à Amiens, récemment débarqué à Paris après quelques années à Bruxelles et à Berlin, et qui fait la manche dans le métro en essayant de se comporter comme s'il n'en avait pas besoin. La rame arrive, clairsemée. L'après-midi, c'est en général plus calme. Ça tombe bien, je ne me sentais pas capable d'affronter trop de monde d'un coup. Pourtant, ça peut foutre plus le trac de jouer devant deux personnes que devant deux cents ou deux mille personnes. Je respire profondément, et je me dis, de la même façon qu'avant de monter sur une scène, « j'entre ». Ayant remarqué que les musiciens qui restent devant les portes côté quai gênent la descente et la montée des voyageurs, les mettant probablement dans des dispositions moins favorables, je me place immédiatement dos aux portes closes, situées côté voie. Afin d'obtenir l'attention de l'ensemble du wagon, je lance un tonitruant « Bonjour, et bienvenue ». Je ne le sais pas encore, mais ce sera mon salut au public du métro pendant les cinq prochaines années. À cet instant, je plaque un premier accord sur ma guitare, un *la* mineur, et je joue deux tours d'intro avant de commencer à chanter. Le fait de se mettre à jouer fait comme par magie s'enlever le trac. Il se transforme en énergie, et je me détends d'un coup. Une grosse bouffée de chaleur m'envahit, et le sourire un peu forcé que j'avais adopté se décrispe. Les voyageurs me regardent, contraints de m'écouter,

certains agacés de façon évidente, d'autres l'air amusé. Je chante le morceau sans pratiquement commettre d'erreur de jeu ni bafouiller. Je sens que mon chant est perceptible jusqu'aux extrémités du wagon et, pour la première fois de ma vie, j'ai l'agréable sensation de projeter ma voix en chantant. À la fin de la chanson, c'est le verdict, tant attendu comme on dit. La quinzaine de personnes présentes dans la voiture applaudit dans sa quasi-totalité. Je la remercie chaleureusement, un peu ému, je dois l'avouer. À cet instant, je comprends que je vais, enfin, être capable de chanter. Il est maintenant temps de passer au deuxième titre, le seul autre que j'ai appris. Il est de Dutronc également, et c'est *J'aime les filles*. Pas trop d'accords non plus, ça ne devrait pas être difficile. J'attaque donc, mais là, c'est moins simple que je ne le pensais. C'est d'une part une mélodie plus douce, et je la joue de façon évidente dans une tonalité un peu trop basse pour ma voix. Dans ma chambre, ça allait bien, mais dans le métro, on peine à m'entendre. Le vacarme des roues sur les rails rend l'exercice encore plus difficile, et je ne me sens plus très à l'aise. Ce second temps me permet de comprendre que j'ai encore beaucoup de travail si je veux un jour chanter à peu près correctement. Malgré tout, les passagers applaudissent, un peu moins chaleureusement c'est clair, mais bon, je sens qu'ils encouragent l'effort. Je lance « Merci pour les chansons! », et j'attaque la partie qui me semble la plus difficile, voire humiliante, de cette aventure. Celle qui consiste à passer dans l'allée centrale du wagon et à tendre une petite pochette sous le nez des voyageurs en espérant qu'ils y glisseront une pièce. Qu'il est difficile

d'affronter leur regard! Je me sens tel la dernière des merdes, et j'appréhende de lire de la pitié dans leurs yeux. Mais non, certains participent, d'autres pas, mais je ne ressens aucun mépris de leur part. Je n'ose pas vérifier combien ils me donnent, gardant mon regard dans leurs yeux ou sur le plancher. Je sors du wagon en lançant un « merci d'être venus, à bientôt », qui déclenche quelques sourires. Je descends sur le quai et vais m'asseoir sur un des bancs de la station. Je compte mon butin. Presque dix francs! En dix minutes! Pas mal du tout pour une première fois. Je décide de continuer, et j'attends la rame suivante. Chaque fois, *Paris s'éveille* passe bien, mais *J'aime les filles* est couverte par le fracas du métro. Après deux heures, je remonte à la surface, me disant que pour une première journée, je ne m'en sors pas si mal. J'ai récolté près de cent francs, ça me semble déjà une petite fortune. Je dois avouer que je ne m'attendais pas à gagner de l'argent, mais juste à jouer les chansons et à passer un moment très particulier dans un endroit qui ne l'est pas moins. Je n'ai jusque-là pratiquement jamais touché un centime en faisant de la musique, car quelle que soit la taille de la salle de concert, les musiciens sont systématiquement payés en bout de chaîne, et il leur reste en réalité rarement quelque chose en poche après que les frais sont remboursés. Pour une fois, j'ai rentré un peu d'argent en jouant, en me faisant plaisir, et en en procurant sans doute un peu aussi. Les deux révélations de la journée provoquent chez moi un enthousiasme qui me donne des ailes, et je sors du métro, radieux, à la station Étienne-Marcel. « Il est cinq heures, et je n'ai pas sommeil! »

CHAPITRE II
MADELEINE

Galvanisé par cette première journée, je me dis qu'il me faut absolument apprendre très rapidement d'autres titres, car il est évident qu'un répertoire aussi limité ne sera pas suffisant. Paris et son métro n'étant pas si étendus qu'on pourrait le croire, il m'arrive régulièrement de croiser des musiciens qui enchaînent en permanence une ou deux rengaines, et cela devient vite lassant. Je risque surtout de m'ennuyer, et ma motivation première reste le plaisir que j'éprouve à chanter et à jouer de la guitare, ainsi qu'à sentir ma voix et mes doigts de plus en plus à l'aise pour le faire. J'ai, paradoxalement, écouté beaucoup de chanson française des années cinquante et soixante lorsque je vivais à Berlin, alors que c'est un style musical qui ne m'intéressait pas particulièrement auparavant. J'excepte malgré tout Georges Brassens, premier chanteur découvert et écouté en boucle à l'âge de 12 ans, à qui je dois en partie mon amour des mots, ainsi qu'une vision libertaire et bienveillante du monde. Étant donné la richesse de la production de l'époque, un choix assez large s'offre à moi. Certains titres sont plus faciles à jouer à la guitare que d'autres, tout simplement parce que c'est ainsi qu'ils ont été composés. Je porte mon choix sur ceux qui me semblent techniquement compatibles avec mes aptitudes du moment. À la suite d'une rupture amoureuse survenue avant mon départ pour Berlin, j'ai

particulièrement décortiqué le répertoire de Jacques Brel, et il est désormais temps de chanter certaines de ses chansons. Plutôt porté à l'optimisme ces jours-ci – ou à la naïveté selon le regard qu'on porte sur son texte – je me lance dans l'apprentissage de *Madeleine*, et ce ne sera pas sans mal que j'arriverai à la jouer de façon acceptable. De nombreux accords, un rythme rapide et une ligne de chant très indépendante de la partie instrumentale. Pas vraiment simple donc. Mais son thème correspond tellement à ce que j'éprouve sur le plan sentimental et dans la vie en général que je compense mes faiblesses techniques par une interprétation bien incarnée, me semble-t-il.

L'une des premières fois que je la joue dans le métro, sur la ligne 3, je tombe nez à nez avec un autre guitariste en sortant d'un wagon, à la station Opéra. Avec sa barbe en pointe, ses longs cheveux blancs et son regard malicieux, il a une véritable tête de lutin. Il tient très haut sa guitare, ainsi que le font les joueurs de flamenco. C'est sans surprise ce style qu'il pratique, et la fluidité de la mélodie qu'il égrène machinalement sur son manche atteste de sa grande maîtrise.

« Ah, tu viens de jouer, je vais en attendre un autre alors. Tu voulais prendre le prochain ? me dit-il.

— Non, j'allais changer de ligne et prendre la 8, tu peux jouer dans le suivant, pas de souci. »

C'est en fait la première fois que je discute avec un musicien du métro, et je suis tombé sur un gars sympa. Je n'ai encore aucune idée de ce que peuvent être les relations entre musiciens faisant la manche, j'ai

entendu raconter tellement de choses, avec des histoires de racket, d'emplacements réservés et de bagarres. Lui semble paisible, et nous engageons la conversation.

« Salut, moi c'est Roland, commence-t-il avec un accent flamand reconnaissable.

— Moi, c'est Fred, t'es belge ?

— Oui, t'as reconnu mon accent, hein ? Je suis flamand, de Bruges.

— Je me disais bien. J'ai habité Bruxelles, c'est pour ça que j'ai reconnu ton accent. Tu joues du flamenco ? C'est difficile, non ?

— Oui, mais j'en joue depuis trente ans, plusieurs heures par jour, alors ça va pas mal maintenant », fait-il en lançant une impressionnante volée de notes avec un sourire.

Je peux effectivement constater que ses doigts, qui viennent percuter les cordes avec vigueur et agilité, sont marqués par une pratique qu'on devine intense, ce dont atteste la corne qui vient recouvrir leurs extrémités.

« Et ça fait longtemps que tu joues dans le métro ? lui demandé-je.

— Ça fait deux ans maintenant. J'étais à Amsterdam avant, je jouais dans la rue.

— Et ça se passe comment ici ?

— Ça va bien, je m'en sors, les musiciens sont plutôt cool entre eux, et on n'est pas trop emmerdé par les contrôleurs. Et toi, ça fait longtemps ? Je t'ai jamais vu avant.

— Non, j'ai commencé il y a quinze jours.

— Ah ouais, et tu joues quoi ?

— Je chante des chansons en français, Dutronc et Brel. J'en connais pas beaucoup pour l'instant.

— La chanson française, c'est vrai que c'est bien pour le métro. C'est ce que les Français préfèrent, et les touristes aussi, hein. C'est moins facile avec de la folk ou de la country, parce que les Français, ils z'y connaissent rien en général. Ils donnent moins facilement du coup. Le flamenco, ça va, ça plaît bien. Tu vas sur quelles lignes ?

— Pour l'instant, j'ai fait la 1 et la 4, et là je commence à aller chanter sur d'autres.

— T'as raison, il y a trop de musiciens sur la 1 et la 4. Il vaut mieux aller sur des lignes où y'en a moins. Il faut que t'aïlles en tester des différentes, pour voir celles qui sont bien pour toi. C'est pas pareil pour tout le monde. Et puis ça dépend des horaires.

— Ouais, c'est pour ça que j'ai essayé la 3 aujourd'hui. Je pense aller faire la 8 maintenant.

— Essaie la 6, je pense qu'elle est bien pour toi. Fais juste attention à Denfert-Rochereau. C'est comme Les Halles, il y a toujours plein de Rambos du métro, hein.

— Ah ouais ? Et ça se passe comment quand on tombe dessus ?

— C'est des gros cons, ils cherchent qu'une chose, c'est te cogner dessus. C'est des fachos. Ils sont vigiles parce qu'ils sont trop cons pour être flics. Ils provoquent pour dire que c'est de la légitime défense. Ils font les cow-boys, hein. T'as déjà vu leurs têtes ? Et leur façon de marcher ? Il y a pas longtemps, ils ont cassé la guitare d'un de mes potes, juste parce qu'il sortait pas assez vite du wagon.

— Ouais, c'est vrai qu'ils ont l'air de se la raconter grave.

— C'est des frimeurs, ils se prennent pour un gang. Même quand ils rencontrent une autre équipe de chez eux, ils se regardent d'un air bizarre. Fais gaffe quand tu les vois.

— Merci du tuyau. Bon, y'a une rame qui arrive pour toi. Moi, je continue sur la 8. À un de ces quatre !

— Ouais, salut. On va se recroiser un de ces jours, moi aussi je joue dans la journée en général », conclut-il en montant dans le wagon dont les portes viennent de s'ouvrir devant lui.

Muni de ces premiers conseils, je poursuis ma route vers la ligne 8, direction Balard, bien décidé à explorer l'ensemble du réseau dans les jours suivants. Il fait plus sombre dans les wagons de cette ligne, pourtant plus modernes, que dans les autres. Plus rapides, les rames sont moins bruyantes, car montées sur des pneus en caoutchouc, et mieux insonorisées. Il y a malgré tout des virages dans des tunnels qui renvoient un écho très sonore venant couvrir ma voix. Ça reste une ligne où il est possible de jouer, bien qu'il y ait beaucoup moins de monde dès qu'on passe la station La Motte-Picquet-Grenelle. Ce que je comprends rapidement, c'est qu'il faut avoir terminé de chanter et de quêter avant que le gros des voyageurs ne quitte le wagon, tel que c'est le cas dans les grosses stations, notamment celles avec des correspondances. Sinon, la recette est bien maigre.

★

★ ★

Les jours suivants, tout en travaillant d'arrache-pied à apprendre de nouvelles chansons, je décide de suivre les conseils de Roland et d'aller chanter chaque jour sur des lignes différentes. Dans la journée, à des horaires variés. Cela me permet de déterminer les parcours les plus agréables, et les moments de la journée ou de la soirée pendant lesquels il est le plus efficace de venir chanter. Il y a effectivement certaines conditions à réunir pour cela. Et d'autres à éviter absolument. Un métro bondé ou vide par exemple. Il semble logique de ne pas venir chanter dans un métro grouillant de monde, aux heures de pointe. Certains manchards s'essayaient malgré tout, ne suscitant qu'un énervement bien légitime de la part des voyageurs agglutinés les uns contre les autres.

J'ai encore en tête le cas de ce musicien qui, s'étant frayé un passage à coups de coudes pour pénétrer dans un wagon déjà trop plein, vers dix-huit heures, y massacrait consciencieusement *Dans mon HLM*, de Renaud. Après sa prestation, il a bousculé tous les voyageurs debout afin de passer dans la voiture pour quêter et s'est vexé de ne pas recueillir la récompense qu'il estimait visiblement mériter. Il s'est mis à les insulter pour leur pingrerie et leur aveuglement à reconnaître son immense talent.

« Vous donnez rien, parce que vous z'y connaissez rien. Z'êtes juste une bande de radins. Vous z'êtes tous des bourgeois, des employés de bureau. Les habitants du HLM, c'est vous. Moi, je suis un artiste. Vous verrez, vous regretterez de pas m'avoir soutenu quand j'étais inconnu. Un jour je serai célèbre, moi

je vous le dis. » Ce qui déclencha quelques sourires, une fois n'est pas coutume.

Comme le dit Roland, les lignes saturées de musiciens – où l'un monte dans un wagon dès qu'un autre en descend – sont également à proscrire, car les voyageurs s'y sentent harcelés. C'est le cas de la ligne 1, que j'avais d'abord choisie. Il faut donc changer de circuit. Traversant Paris d'est en ouest entre le château de Vincennes et La Défense, c'est la plus fréquentée des treize lignes du réseau*. Les musiciens du métro y sont aussi très nombreux, trop nombreux d'ailleurs, le public sature, et sa générosité s'étiole. Même chose pour la ligne 4, qui reliant l'axe nord/sud de Paris entre la porte de Clignancourt et la porte d'Orléans. Je leur préfère donc les chemins de traverse.

★
★ ★

Pendant mes premières semaines d'activité, je sillonne l'ensemble du réseau, et je me fais petit à petit une idée plus précise des lignes sur lesquelles il est intéressant de jouer, notamment par rapport à ce que rapporte la manche. J'observe que les plus généreux ne sont en général pas les plus riches. À l'inverse, les voyageurs à l'apparence bourgeoise sont les plus enclins à me considérer avec la morgue que les privilégiés ont en général pour celles et ceux qui ne le sont pas. Ces habitants des beaux quartiers ont par ailleurs une forte

* La ligne 14 du métro ne sera inaugurée qu'en 1998.

propension à accoler l'épithète d'assisté à tous ceux qui n'y vivent pas. Ils sont pourtant les plus explicites illustrations de ce terme, ne devant leur bien-être qu'au hasard de leur naissance dans un environnement particulièrement favorisé. Mais leur éducation leur a parfaitement appris à intégrer la théodicée de leurs privilèges, et ils considèrent en général que le pauvre est seul responsable de sa pauvreté. Dans l'esprit des nantis, celle ou celui qui fait la manche est le pire des cloportes, car ce n'est pas un travail qui pourrait un jour s'avérer rédempteur. Parce que « quand on veut, on peut ». S'ils peuvent avoir envers lui, par pitié, un accès de générosité, c'est surtout pour s'autoconférer cette immuable bonne conscience qui cautionne l'ordre d'un monde dans lequel ils occupent les positions dominantes et protégées. Même dans le métro, ils voyagent en général dans le wagon de première classe, situé sans surprise en troisième position, au milieu du train, où l'on est moins soumis aux secousses de la rame, et mieux protégé en cas d'accident. Il est d'ailleurs parfaitement inutile d'aller y chanter, on y est toujours accueilli par un mépris glacial. C'est pour cela que, lorsque j'ai fini de chanter dans le deuxième wagon, je cours toujours devant celui de première classe pour passer directement à la quatrième voiture avant que les portes ne se referment. Je remarque rapidement aussi que les femmes sont de façon évidente plus généreuses que les hommes, et puisque je n'ai pas un physique de jeune premier, j'ai la faiblesse de croire que c'est surtout pour récompenser ma prestation qu'elles glissent quelques francs dans la pochette que je leur présente.

Mes pérégrinations me conduisent à fréquenter plus assidûment deux lignes. Ce sera d'abord la ligne 6, qui relie Nation à Charles-de-Gaulle-Étoile en passant par le sud de Paris, et plus particulièrement le tronçon situé entre Raspail et Trocadéro. Outre le fait que le public qui la fréquente y soit très varié, elle offre l'avantage d'être aérienne entre les stations Pasteur et l'entrée de la station Passy. Cela la rend plus agréable que les autres lignes, notamment dès qu'il y a un rayon de soleil qui vient illuminer les wagons et les visages. La traversée de la Seine sur le pont Bir-Hakeim et l'apparition de la tour Eiffel sont un spectacle dont je ne me lasse pas. Je prends désormais un malin plaisir à commencer à chanter *Paris s'éveille* en entrant dans le wagon à Trocadéro, et j'arrive ainsi au couplet qui commence par « La tour Eiffel a froid aux pieds » au moment précis où celle-ci apparaît devant les yeux des voyageurs. Cela produit toujours un effet certain. L'autre ligne que je privilégie est la 5, qui fait la jonction du nord au sud de Paris entre Bobigny et place d'Italie. Je circule entre les stations République et Place-d'Italie, ce qui me permet là aussi de savourer la portion aérienne située entre les stations Quai-de-la-Rapée et Gare-d'Austerlitz, ainsi que la traversée du pont du même nom et son autre point de vue sur la Seine.

Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps, je me sens heureux et détendu. Et rempli d'espoir. Tout d'abord, l'espoir en la viabilité de la musique. Au vu des sommes récoltées depuis que j'ai commencé, il

est à ma grande surprise possible de vivre décemment des revenus de la manche dans le métro. Comme beaucoup, je pensais que ce n'était qu'un mythe, et que les musiciens ne parvenaient qu'à compléter leurs revenus en trouvant également la possibilité de travailler leur instrument, ce qui était l'une de mes intentions de départ. Tous les musiciens habitant Paris vous confirmeront qu'il y est particulièrement difficile de jouer chez soi en raison de la mauvaise qualité des constructions et de leur illusoire isolation phonique. C'est la première fois de ma vie que ce que je gagne avec une guitare me permet de régler le loyer du studio que j'occupe et de manger correctement tous les jours. Rien que ça me semble à la fois incroyable et merveilleux. Je n'ai jamais ressenti cela avec les boulots strictement alimentaires que j'ai pu effectuer avant. Dans une société qui exige de l'argent pour vivre, le gagner sans que le travail ne soit qu'une corvée est un privilège rare, auquel il serait malgré tout possible que tout le monde accède. Ce n'est pas tant techniquement que ce serait le plus difficile à mettre en place. Ça, c'est une question de changement radical de sens à donner à la vie, et d'élaboration d'une organisation cohérente et rigoureuse pour l'assumer. C'est culturellement que les barrières à abattre sont les plus résistantes, car perçues comme indestructibles en raison de la résignation à l'organisation du monde tel qu'il est – soumission contrainte, mais parfois volontaire – de la part de celles et ceux qui en sont pourtant les éternelles victimes.



Montant dans un wagon pour y chanter, je me rends compte qu'un montreur de marionnettes s'y installe, mais les portes se referment derrière moi, et je n'ai pas le temps de redescendre sur le quai. À l'aide d'un tendeur, il déploie un rideau noir constituant un petit théâtre improvisé entre les deux barres métalliques verticales qui servent aux voyageurs à se tenir lorsqu'ils sont debout. Après avoir fait jaillir le morceau *Daddy Cool* de Boney M. d'un lecteur de cassettes, le marionnettiste, caché derrière le rideau, commence son spectacle. Apparaît d'abord, avec son nez rouge et son grand chapeau, Gnafron, qui vient joyeusement danser, visiblement un peu ivre. Mais le traditionnel gendarme à bicorne surgit pour l'arrêter. Gnafron tente d'abord de s'enfuir, mais sera finalement fermement retenu entre les bras du pandore. Ce qui permet au marionnettiste de libérer une main et de faire intervenir une autre marionnette à gaine. C'est bien entendu Guignol qui arrive, son légendaire bâton entre les bras, et qui a tôt fait de libérer son compagnon en assenant quelques coups bien sentis au gendarme. Le marionnettiste est talentueux, donnant étonnamment vie à ses personnages. Un groupe de touristes assiste au spectacle, qui leur plaît sans aucun doute, et deux d'entre eux le filment. Ils le commentent bruyamment et applaudissent à la fin de celui-ci, mais ne daignent pas verser leur obole dans la boîte que leur tend le marionnettiste. Comme j'ai

une guitare à la main, il devine que nous sommes collègues, et me fait un clin d'œil en me disant : « J'ai jamais vu des gens qui filment donner un centime. » Je partagerai ce constat pendant toute la période où je chanterai dans le métro, toujours interrogé par le fait que les vidéastes obsessionnels ne semblent jamais réellement sensibles à l'instant présent, mais plutôt spectateurs étrangers à celui-ci. J'imagine l'insondable néant de leur existence, que seule compense la perspective de la mise en scène qu'ils feront devant leur entourage d'un moment qu'ils ont cru vivre, alors que, n'ayant rien vraiment regardé, ils n'ont rien vraiment ressenti. Voilà une autre misère produite par une culture qui privilégie l'avoir à l'être.

CHAPITRE III
LES PLAY-BOYS

Aujourd'hui, Gainsbourg est mort. Ou peut-être hier, je ne sais pas. Ça me rend un peu triste, parce que c'est un chanteur que j'aime bien. Enfin, surtout pour ses débuts, avant que les années quatre-vingt et la picole ne le transforment en une caricature. Me reviennent en mémoire des fins de soirées à Amiens, où, accompagnés au piano par une copine, mon pote Gilles et moi chantions *L'Eau à la bouche* devant un petit groupe d'amis, ce qui tranchait avec le punk rock ou la musique industrielle que nous jouions à l'époque. Muriel, mon amour d'alors, me disait que ça nous allait bien. Mais je ne me voyais pas chanter doucement, et plus encore en français, à ce moment-là. Il aura fallu que je quitte la France quelques années plus tard pour en redécouvrir la langue. Gainsbourg composait au piano, ce n'est donc pas simple de le jouer à la guitare. Mais je me promets d'apprendre *Le Poinçonneur des Lilas*, le meilleur hommage que je puisse lui rendre maintenant que sous mon ciel de faïence, je ne vois moi aussi briller que les correspondances. Je passe désormais chaque jour une grande partie de mon temps sur la ligne 6, mais je continue à aller jouer sur d'autres afin de ne pas sombrer dans la routine, cet insidieux poison. Quand il m'arrive de le faire sur la ligne 8, je m'attache toutefois à chanter *Madeleine* en passant dans la station éponyme. Là encore, les voyageurs apprécient le clin d'œil. Aujourd'hui, à la station

Opéra, une cascade de notes harmonieuses vient se lover dans mes oreilles au moment où je pose le pied sur le quai. Dans l'angle du couloir, faisant face aux portes de la rame, une musicienne d'une vingtaine d'années, assise sur un tabouret, joue d'une harpe à la colonne cintrée. Ses longs cheveux roux ruissellent sur une tunique où se mêlent l'orange et le rose. Elle semble caresser et pincer alternativement les cordes de son instrument, d'où s'échappe une émouvante mélodie celtique. Très concentrée, elle ne prête aucune attention aux voyageurs qui passent devant elle sans s'arrêter. Il émane de cette jeune femme un mélange de force, de bienveillance, de douceur et de sérénité que la musique qu'elle joue illustre parfaitement.

Je me dis malgré tout de nouveau que je ne me sentirais pas à ma place dans un couloir, moi qui ai depuis mes débuts dans la musique l'habitude du contact frontal avec le public, ce lien particulier que permet la scène. Cette relation les yeux dans les yeux est selon moi l'occasion d'un échange qui vient modifier à la fois le jeu du musicien et l'écoute de l'auditoire. Elle est semblable dans les wagons du métro, bien que la communication soit plus difficile à établir, les voyageurs n'étant pas un public volontaire. Mais de la même façon qu'il est plus difficile de le conquérir que lors d'un concert, le résultat en est une complicité accrue et plus personnelle lorsqu'on y arrive. La harpiste est tellement prise par les mélodies qu'elle joue, avec grand talent il faut le dire, que son aura captive plusieurs voyageurs autour d'elle. Charmés, ils vont jusqu'à laisser passer une rame de métro, phénomène

rare dans cet univers dominé par le stress. Bien qu'elle soit assise, et malgré leur discrétion, les balancements de son corps accompagnent son jeu en une subtile chorégraphie. Je suis également captivé par ce spectacle qui va au-delà des mélodies et des sonorités, et je reste de longues minutes à l'écouter. Issu de l'univers du rock'n'roll, je reconnais sans peine que j'ai depuis mon adolescence été sensible au comportement et à l'allure des groupes sur scène. J'ai pour ma part, consciemment ou pas, adopté certaines de ces attitudes quand je me suis retrouvé du côté lumineux d'une salle de concert. Pourtant, si ce que le public voit peut compenser certaines approximations dans le jeu, cela ne remplacera jamais une véritable interprétation, interaction permanente entre le fond et la forme. Au-delà de la maîtrise biomécanique d'un instrument, c'est surtout l'émotion exprimée par le corps – intériorisée ou extériorisée par les artistes – qui génère la sensualité et la volupté à la source du plaisir qu'il y a à assister à un spectacle. Cet enthousiasme le différenciera radicalement d'une simple démonstration de compétences neuromusculaires. Les virtuoses des gammes sans âme – ces scolaires exécutants qui gèrent les notes sur un mode comptable – ne fascinent qu'une minorité de spectateurs, technophiles finalement plus sensibles à la forme qu'au fond, pareils aux obsédés du paraître, ces éternels esclaves des apparences, dont la leur en premier lieu.

Ces minutes suspendues passées à écouter la harpiste celte m'ont plongé dans un état de béatitude tel

que je n'en ai pas connu depuis longtemps. J'ai eu tant de plaisir à l'écouter que j'aimerais la connaître, en savoir plus sur elle, sur sa vie. J'hésite à aller la voir. Une si belle femme doit sans cesse être sollicitée par des hommes, de façon plus ou moins délicate. Je la vois répondre très froidement à un voyageur qui vient lui parler, et ça semble plus une façon de vouloir garder des distances qu'une timidité envers un admirateur. Certains d'entre eux sont sans doute sincères, mais elle est dans une situation où elle peut difficilement refuser d'écouter quelqu'un qui s'approche d'elle, ne pouvant partir en courant avec sa harpe sous le bras alors qu'elle est en train de gagner sa vie. Elle reste certainement sur sa réserve afin d'éviter au mieux les pénibles. Ça doit vraiment être insupportable de devoir sans cesse repousser les dragueurs ou les harceleurs, convaincus de leur impunité et d'une attention contrainte de sa part. Tout ça parce qu'ils ont jeté une ou deux pièces dans le panier en osier posé devant elle. Je décide d'attendre une autre occasion de lui parler, je sens que ce n'est pas le moment. Et peut-être pas le lieu non plus. Vous rencontrerez rarement des amis ou des amoureux qui vous diront avoir fait connaissance dans le métro, lieu où les comportements sociaux ne laissent que peu de place à un désir de curiosité mutuelle. Son attitude est en fait celle de l'immense majorité des femmes dans l'espace public, qui savent bien que les tentatives de prise de contact de la part d'hommes sont au mieux de la drague bien pesante, mais le plus souvent du harcèlement bien sournois. Celui-ci va de regards graveleux qui se voudraient langoureux à

des gestes aussi fourbes que vulgairement explicites, en passant par des mots qui ne le sont pas moins et qui se transforment le plus souvent en insultes. Si ce sont des femmes qui dans leur immense majorité sont les victimes de ces violations de leur intimité, il peut exceptionnellement arriver que des hommes le soient également, et pratiquement systématiquement de la part d'autres hommes. Ce fut une fois mon cas un jour où je voyageais simplement dans le métro. Alors que j'étais paisiblement assis sur un strapontin, sans voisin à proximité immédiate, un voyageur installé devant moi me fixa dans les yeux en faisant effectuer une rotation à son pouce dans un mouvement entendu, espérant sûrement que je trouverais cela sensuel moi aussi. Seuls lui et moi pouvions voir ce geste. Comment répliquer dans un tel cas ? J'ai réagi de la même façon que la plupart des femmes, j'ai nonchalamment détourné les yeux, comprenant que n'importe quelle réaction de ma part aurait été exactement ce qu'il cherchait. Il me sera plus facile de réagir quelques jours plus tard, alors que je chante *Les Play-Boys* de Dutronc, apprise entre-temps. Un homme se pensant hors de la vue des autres passagers commence à exhiber son sexe devant une jeune femme pétrifiée, se sentant quant à lui possiblement émoustillé par la fameuse mention du piège à filles de la chanson. Je cesse de chanter dès que je m'en aperçois et je me dirige vers lui en criant : « Tu te fous de la gueule de qui toi ? Dégage tout de suite ! » Ce qu'il fera sans demander son reste, profitant des portes ouvertes pour descendre en courant avant que j'aie pu arriver jusqu'à lui. « Ça va ? », demandé-je à la

jeune fille, qui ne répond rien et garde les yeux baissés. Je n'insiste pas. S'il m'a été plus facile de réagir, c'est que non seulement l'agression était avérée, mais qu'elle n'était pas dirigée contre moi. Surtout, je me sentais en position de force, attitude qu'on est habitué à adopter pour surmonter le trac lorsqu'on chante. Je me remets à chanter, tentant de réchauffer l'ambiance du wagon, devenue passablement polaire après cet éclat. Mais c'est peine perdue, quelque chose est cassé. Tout en chantant, je repense au texte des *Play-Boys*, dont la connotation clairement sexuelle me semble plutôt se moquer des phalocrates de toute nature, et je me demande en quoi elle pourrait être interprétée autrement. C'est vrai que le refrain seul, sorti de son contexte, peut prêter à confusion, mais c'est le cas de nombreuses chansons. Le souci est que c'est le refrain de ces dernières qu'on retient. Je me promets donc de prendre désormais des précautions oratoires avant de chanter celle-là, la dédicaçant systématiquement aux machos sur un ton moqueur, ce qui me semble suffisant pour qu'elle soit écoutée sous cet angle.

La quête dans le wagon ne sera pas un franc succès, et quand je repasse à côté de la fille victime de l'exhibitionniste, je vois qu'elle pleure en silence.

« Ça va aller ? Vous avez besoin de quelque chose ? »

— Non, ça va pas, j'en ai marre, on se fait emmerder tout le temps quand on est une femme, dans la rue, dans le métro, au boulot, dans les magasins. J'en ai marre de me faire peloter, de me faire traiter de pute, de voir des mecs qui me montrent leur bite, qui me demandent de les sucer. Marre, marre, marre ! »

Je ne sais pas quoi ajouter à ce qu'elle exprime, je sais seulement qu'elle a raison. Je poursuis mon chemin et sors du wagon, comprenant que ce n'est pas le moment de la ramener, et que son silence de tout à l'heure est la seule chose qu'elle avait à me dire ce jour-là. Ce n'est pas de l'aide d'un homme dont elle a besoin à cet instant, surtout pas. J'ai beau me dire que tous les mecs ne sont pas des salauds tels que ceux qu'elle décrit, je dois admettre que je ne me trouve pratiquement jamais dans une situation où je pourrais avoir à subir de telles agressions. Les harcèlements tels que ceux que j'ai vécus sont en réalité rarissimes envers des hommes. Et comme c'est le cas de la plupart de mes congénères masculins, j'ai longtemps cru qu'ils étaient rares envers les femmes aussi. Mais non en fait. Au fur et à mesure des discussions que j'ai eues avec mes amantes ou mes amies, j'ai compris que ces agressions sont leur quotidien, ou presque, à différents degrés. Et que les femmes tentent en permanence de s'en prémunir. Que depuis qu'elles sont enfants on leur apprend à s'en protéger. « Ne rentre pas trop tard, ne parle pas aux inconnus, ne t'habille pas trop sexy, ne sors pas toute seule, ne bois pas trop, ne souris pas trop » sont des injonctions qu'elles subissent en permanence, alors qu'on leur demande de façon contradictoire d'être douces, souriantes, dévouées et sexy dès qu'il s'agit de trouver un travail ou un mari, ou d'être simplement des consommatrices conformes à l'image véhiculée par la publicité. Ce que le métro vient brutalement leur rappeler à chaque instant, car c'est sur chacun des murs de ses stations et de ses couloirs que ce modèle de féminité idéale est matraqué à l'infini.

Mon poste d'observation me permet de balayer en permanence le wagon du regard, et je peux y remarquer des comportements auxquels je n'avais jamais prêté attention en tant que voyageur. Je les ai probablement en partie adoptés. Par exemple dans la façon qu'ont les hommes et les femmes d'occuper l'espace, et qu'on pourrait croire dictée par des considérations strictement anatomiques. Lorsque le métro est moins fréquenté, les hommes ne s'assoient pas sur les sièges du métro comme les femmes. Lorsqu'ils sont assis à côté de l'une d'entre elles, la plupart des hommes se tiennent assis de la même façon que lorsqu'ils sont seuls. Les jambes et les pieds nonchalamment écartés – pour s'aérer les couilles diront-ils naturellement – ils occupent le plus de place possible, sans se soucier de leur voisine qui tient, elle, les jambes soigneusement repliées et serrées, son sac sur les genoux. Les balancements, les accélérations et les ralentissements quelquefois brutaux du métro accroissent les contacts physiques, que l'homme semble ne pas remarquer mais dont je doute fort que les femmes les désirent. Les mâles ne se laissent aller à cette proximité physique qu'avec les femelles car, curieusement, dès qu'ils ont un autre couillu en tant que voisin, ils font en sorte que leurs cuisses ne se touchent jamais, ou le moins possible. Sans toutefois trop les serrer, pour ne pas paraître assis « comme une femme » et déclencher une suspicion d'homosexualité de la part de ce voisin. Il n'est pas rare que cette terreur de passer pour homosexuel frappe surtout ceux des hommes qui affichent leur masculinité de façon caricaturale et ostentatoire. Ceux-là mêmes

qui souvent, fascinés par la prestance d'autres hommes « virils », recherchent l'entre-soi de leur compagnie en fréquentant de préférence des communautés composées exclusivement de leurs semblables, nombreuses dans une société patriarcale telle que la nôtre.



Je suis en train de chanter sur la ligne 6, à la hauteur de la station Edgar-Quinet. Un homme en civil me met agressivement une carte tricolore sous le nez, en me disant « Police! » avec une haleine parfumée au pastis. Mes voisins semblent également surpris par son ton péremptoire. Il a l'air seul, alors que les civils de la brigade de surveillance du métro patrouillent traditionnellement à trois. De loin, ou comme passager, je les ai déjà vus contrôler des musiciens, mais je ne suis pas directement tombé sur eux pour l'instant. L'inflexion surjouée de la voix du flic exprime pourtant en creux un manque d'assurance, comme c'est souvent le cas avec les grandes gueules seulement capables de dire de petites choses. Il est de façon évidente complètement ivre, ce qui peut également expliquer cela. J'arrête de chanter, me disant qu'il va me demander de descendre sur le quai. Il me dit : « Mais non, tu peux continuer à chanter, j'déconne, j'suis pas en service. Et puis en fait, j'suis pas flic. » Je reprends là où je m'étais arrêté, un peu sur mes gardes car il titube de plus en plus et je sens venir le moment où il va s'affaler sur ma guitare. Il descend en même temps que moi, alors que je décide

de repartir dans le sens inverse. Un aveugle, les paupières closes, une canne blanche dans une main et un gobelet dans l'autre, se tient debout dans un angle et répète en boucle : « Un franc s'il vous plaît, un franc s'il vous plaît, un franc s'il vous plaît. » J'entends mon faux flic qui lui lance : « Mais t'es pas aveugle toi, je le sais. De toute façon, ici, il y a que des gens qui s'font passer pour c'qu'y sont pas. Lui, il dit qu'il est chanteur alors qu'il est pas chanteur, dit-il en me montrant du doigt, et derrière le guichet, là, ils font croire qu'ils travaillent alors qu'ils font rien. » Son ton devient plus virulent. « Et là, le monsieur, il fait croire qu'il est important, alors qu'il est rien », en désignant un jeune cadre en costume cravate et attaché-case à la main. « Et la dame, là, elle fait sa mijaurée, mais pt'êtré qu'elle va dans des boîtes à partouze. Tout le monde ment, crie-t-il, tout le monde ment, et moi je mens encore plus que tout le monde. La société ment, c'est comme ça depuis toujours. Mentir, c'est mauvais pour la santé, mais tout le monde ment malgré tout. C'est pour ça que les politiciens ont des sales gueules, parce qu'ils mentent encore plus que les autres, ils manipulent tout le monde. Et les journalistes, ils font semblant de croire que les politiciens disent la vérité, et ils répètent leurs mensonges. » Il s'agite de plus en plus et hurle désormais : « Le monde est un immense mensonge, vous êtes tous des menteurs, et moi, je suis encore plus menteur que vous ! » J'entends ses cris qui s'éloignent à mesure qu'il sort de la station, et je reprends le métro en direction de Charles-de-Gaulle-Étoile, me disant qu'il y a incontestablement des onces de vérité au milieu de tous ces mensonges.

CHAPITRE IV
LES BOURGEOIS

« Monsieur, descendez sur le quai. » À la station École-militaire, les portes du wagon se sont ouvertes juste devant une patrouille de flics en uniforme. M'interrompant alors que je suis en train de chanter, c'est le plus âgé des trois, le plus gradé manifestement, qui m'intime l'ordre de sortir. « Désolé, je suis obligé de vous laisser », lancé-je aux voyageurs avec un clin d'œil. « Pièce d'identité, titre de transport », me dit le condé une fois que je suis sur le quai. C'est la première fois que je me fais contrôler depuis que j'ai commencé à faire la manche dans le métro et, n'accordant qu'une confiance très limitée aux forces de l'ordre en général, je me demande comment ça va se passer. Le flic vérifie rapidement ma carte d'identité et ma carte Orange, car oui, j'ai une carte Orange, c'est ce qu'il y a de plus simple. Les contrôles de titres de transport sont trop nombreux pour espérer y échapper, et je n'ai pas envie de perdre du temps avec les supplétifs de la RATP, en plus d'amendes que je ne veux pas avoir à payer.

« Vous savez que c'est interdit de faire la manche dans le métro?, me demande le policier.

— Je croyais que c'était toléré, non?, lui dis-je d'un air faussement naïf.

— Non, c'est interdit, et c'est marqué dans les wagons. Vous pouvez demander une autorisation à la RATP pour jouer dans les couloirs, c'est tout. Vous chantez quoi?

— De la chanson française, Dutronc, Brel, Brassens...

— Eh ben vous irez passer une audition. Là, je vais vous demander de sortir de la station. Je vous mets pas de contravention, mais je veux pas vous revoir. La prochaine fois, c'est quatre cents francs d'amende. »

Il me tend mes papiers, et je ne peux que m'exécuter. Je sors du métro et marche vers La Motte-Picquet-Grenelle pour reprendre la ligne 6. J'ai peu de chance de les croiser là-bas, et puis je sais aussi que ça fait partie des risques. Assez limités, puisqu'en un mois, c'est la première fois que ça m'arrive. Je trouve ça absurde, parce que je n'ai pas l'impression de causer un trouble à l'ordre public, comme ils disent. Les musiciens sont plutôt bien accueillis en général, les râleurs sont rares finalement.

★

★ ★

Alors que je suis assis dans un wagon de la ligne 8, la guitare entre les jambes, un manchard avec une casquette de marin et une tête qui le fait ressembler à Popeye entre dans le wagon et lance d'une voix gouailleuse : « Bonjour m'sieurs dames. Sauf le respect que je vous dois, je m'présente : j'suis un Gavroche de 50 ans, un vrai p'tit gars de Paris, et j'fais la manche. J'ai connu la prison, j'en suis pas fier, et là, j'suis dans la galère. Je compte sur vous pour me donner un p'tit quéqu'chose. À vot'bon cœur m'sieurs dames. » Il remonte dans l'allée, l'air rigolard, tendant un gobelet

de plastique qui a déjà beaucoup vécu sous le nez des voyageurs, mais aucun ne lui donne quoi que ce soit. Alors qu'il arrive à la hauteur d'un juif orthodoxe coiffé d'un chapeau noir, plongé dans sa lecture, il lâche : « Ah ouais, lui, c'est pas la peine. Chez eux, y donnent rien, y prennent seulement. » Son visage, très expressif, s'est tout à coup tordu dans un rictus de haine. Alors que je lui avais tout d'abord trouvé l'air plutôt sympathique avec sa gueule de marin perdu à terre, c'est un sentiment de profond mépris qui monte en moi. Au vu de l'expression qui marque les visages des voisins du lecteur du Talmud, qui ne relève pas la tête, je ne suis pas le seul. La saillie du Gavroche antisémite a créé un malaise palpable, l'ambiance est lourde, et il quitte le wagon en maugréant, sans avoir recueilli la moindre pièce. Ça fait longtemps que je n'ai pas entendu de sortie judéophobe aussi spontanée que parfaitement assumée, ça me semblait avoir disparu depuis des décennies. Mais ainsi que le dit Brecht, « le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde », et il n'est finalement pas surprenant que la longue tradition de l'antisémitisme français et catholique connaisse des résurgences.

★
★ ★

Je monte dans le wagon suivant à la station Rue-Montmartre* et je tombe sur le montreur de

* La station Rue-Montmartre a été rebaptisée Grands-Boulevards en 1998.

marionnettes qui lance le tube *I Was Made For Loving You* du groupe Kiss. Pas le temps de descendre, les portes sont déjà refermées, j'attendrai Opéra. Son numéro met cette fois-ci en scène le bourgeois Cassandre qui cherche à séduire Émilie, la jeune première. Devant le refus de cette dernière, il devient insistant, puis cherche à l'embrasser de force. Elle se débat et parvient à le faire chuter. Voyant cela, le gendarme apparaît, cherche à arrêter Émilie, qu'il décrète *a priori* coupable d'avoir blessé le notable. Mais Madelon, femme de caractère par ailleurs épouse de Gnafron, vient tirer Émilie des bras du gendarme, sans oublier de donner quelques coups bien sentis à Cassandre pour le punir d'avoir tenté d'abuser de la jeune fille. Une partie du public du wagon applaudit, et le marionnettiste recueille quelques pièces dans le panier qu'il lui présente. Avant de descendre à Opéra pour prendre la rame suivante, j'ai le temps de lui demander :

« Salut, les scènes que tu joues, ce sont des histoires classiques de Guignol, ou tu les inventes ? »

— Je les invente, je les improvise même, en fonction de ce que j'ai vu ce jour-là dans le métro. C'est des tranches de vie en sous-sol, me répond-il en souriant.

— C'est bien ce qu'il me semblait, c'est encore plus intéressant comme ça. Allez, salut, bonne journée ! » lui dis-je à mon tour, avant de descendre sur le quai pour attendre qu'un autre métro arrive.

Je n'ai pas bien calculé mon coup, car je n'ai pas fini de chanter alors que la rame arrive à La Motte-Picquet-Grenelle. C'est con, c'est une grosse station,

avec sa correspondance vers les lignes 2 et 10, et pas mal de voyageurs vont probablement quitter le wagon. C'est effectivement le cas lorsque les portes s'ouvrent, et je me dis que ça va être un tour pour rien en ce qui me concerne. Alors qu'un voyageur que je n'avais pas remarqué passe près de moi pour sortir, je le vois plonger la main dans la poche de ma veste, que je sais vide, pour y glisser quelque chose. Il sort sans se retourner, et je ne vois que son dos, celui d'un homme d'une soixantaine d'années, à l'allure bourgeoise, les cheveux plaqués en arrière et vêtu d'un costume sombre à fines rayures, que j'imagine croisé. Les portes se referment, je le vois s'éloigner, et ce n'est qu'une station plus loin que j'égrène les dernières notes de la chanson. Je sors comme à l'accoutumée ma pochette afin de faire la quête, et plonge également la main dans ma poche pour découvrir ce que le voyageur mystère y a glissé. C'est un billet de cent francs, soit une petite fortune à mon échelle. Jamais quelqu'un ne m'a donné autant jusque-là, et je suis surpris de cet élan de générosité. Je ne sais pas comment je dois interpréter ce geste, bien que ce ne soit jamais déplaisant de recevoir plus d'argent que prévu. Le montant me semble disproportionné, mais il est possible que pour cette personne ça ne représente pas tant que ça, ou qu'elle a sincèrement voulu me faire plaisir et m'encourager. Ou peut-être aussi se racheter une morale en raison d'une fortune mal acquise. Ou encore partager un peu une fortune personnelle héritée des générations précédentes, après la prise de conscience que l'héritage est la première et la

plus grande injustice qui soit. Mais c'est là l'éternel problème de la charité : si elle soulage provisoirement celle ou celui qui en est bénéficiaire, non seulement elle ne règle pas son problème de fond – et ne cherche d'ailleurs pas à le faire –, mais elle valorise essentiellement le donateur, systématiquement qualifié de généreux, et se considérant donc comme tel.

★
★ ★

Alors que je chante sur la ligne 10, un homme me regarde avec un agacement perceptible. Il doit friser les 70 ans, il a le crâne dégarni et arbore fièrement une grosse moustache en guidon de vélo, à la gauloise, et dont la blancheur est mise en avant par son teint rougeaud. En cohérence avec une épinglette militaire piquée dans le col de sa veste de velours côtelé, il lit *Rivarol*, et je comprends que j'ai face à moi l'un des représentants de cette vieille France moisie, raciste, sexiste, homophobe, antisémite – bref, pétainiste –, cette bourgeoisie aigrie dont les rêves de grandeur et de pureté sont à l'exact opposé de la petitesse et des compromissions de son quotidien, et qui n'a que la haine de l'autre en guise de perspective politique et personnelle. Le lecteur de *Rivarol* s'est donc peut-être réveillé de très mauvaise humeur aujourd'hui en apprenant la nomination, pour la première fois, d'une femme au poste de Premier ministre. Je ne doute pas un seul instant que, à l'exemple de toutes les femmes accédant à des fonctions de pouvoir, Édith Cresson

aura à subir le mépris et les propos haineux de tous ces hommes pour qui une femelle n'est légitime que dans un rôle de domestique, d'épouse et de mère corvéable et troussable à merci.



Changement de wagon à la station Passy. Dès mon entrée, un jeune homme aux traits aristocratiques, bien que barbu, vêtu d'un pull à col roulé rouge et une revue intitulée *La Cause du communisme* entre les mains, se met à crier : « Ah, y'en a marre de tous ces mendiants qui viennent nous harceler ! Tu ne peux pas avoir un vrai travail plutôt que de vivre aux crochets des travailleurs ? Quand on veut, on peut ! Il y a du travail dans les usines ! T'es un sous-prolétaire, un suppôt faisandé du capital et de la bourgeoisie décadente ! », avant de sortir rapidement pour rejoindre le wagon suivant. J'adore recevoir des conseils de la part de jeunes bourgeois sûrs d'eux, et en provisoire poussée de rébellion. Étant donné le ton de sa voix et sa physionomie, il est fort probable qu'il habite le quartier, aux frais de ses parents, dans un de ces prétentieux appartements haussmanniens. Je l'imagine en crise d'adolescence attardée, sa famille supportant mal qu'il soit en fac de sociologie plutôt qu'en école de commerce, attendant de reprendre l'entreprise familiale ainsi que c'était prévu. Je ne suis toutefois pas surpris par les propos m'incitant à aller chercher un vrai travail, je m'y attendais je dois le dire, même s'ils sont rarement

exprimés de façon aussi caricaturale par quelqu'un qui ne sait certainement pas du tout ce qu'un vrai travail représente. Bien des regards désapprobateurs dans ma direction expriment régulièrement cette idée, alors qu'elle n'émane que rarement de la bouche d'un apprenti commissaire du peuple. Un vrai travail. J'ai déjà donné, merci, et ai ainsi pu en savourer l'étymologie, *tripalium*, cet instrument de torture utilisé par les Romains pour punir les esclaves rebelles.

Achevant de chanter dans ce wagon, où les imprécations du jeune barbu n'ont pas empêché les voyageurs de me faire bon accueil, je me dirige vers le suivant, où je retrouve le camarade donneur de leçons. Dès qu'il m'aperçoit, il se met à crier : « Non, non, sors d'ici, va travailler, les saltimbanques sont les ennemis du peuple, ils le distraient de la voie du communisme. »

Un passager lui répond : « Oh ça va, on a encore le droit d'être libre.

— Le peuple n'a pas besoin de liberté, car la liberté est une des formes de la dictature bourgeoise. C'est Lénine qui a dit ça.

— Eh bien Lénine est un con », lui rétorqué-je.

L'argument est clairement un peu court, mais suffit pour l'instant à le faire taire. Il commence à me fatiguer avec ses leçons de maoïsme mal digéré et sa tête à s'appeler Charles-Henri. S'en prendre à lui de façon plus brutale, c'est à coup sûr se retrouver avec le wagon contre moi, et qui, même s'il ne le défend pas vraiment, sera dans de mauvaises dispositions, car les épisodes agressifs plombent immédiatement

l'ambiance dans le métro. J'opte donc pour la solution de l'humour, histoire de mettre les rieurs de mon côté, ce qui est habituellement plus efficace. L'envie de lui mettre une grande claque me démange bien sûr, je dois l'admettre. Je lui lance d'une voix flûtée : « Charles-Henri, je suis ravi de vous retrouver ici, c'est un tel plaisir chaque fois. Je vois que vous êtes singulièrement en forme depuis notre dernière partie de golf », ce qui déclenche les rires dont j'avais besoin pour le maintenir silencieux. « Tenez, j'ai une chanson pour vous. » Et j'enchaîne sur *Les Bourgeois* de Brel. Deux ou trois passagers reprennent le refrain avec moi, ce qui cloue définitivement le bec du bolchévique des beaux quartiers. Il descend à la station suivante, en me lançant, sans avoir le courage révolutionnaire de me faire face, un doigt d'honneur.



Un peu plus tard, alors que je m'apprête à chanter dans un autre wagon, je vois une femme assise à proximité plonger la main dans son sac et en sortir un porte-monnaie. Je suis un peu surpris qu'elle veuille déjà me récompenser pour une prestation que je n'ai pas encore fournie, mais je me dis qu'elle est peut-être dans des dispositions particulièrement favorables. Il me faut vite déchanter. Elle sort en fait des bouchons qu'elle s'enfonce vigoureusement dans les oreilles, tout en me lançant un regard courroucé. Bon, je ne peux pas lui en vouloir, elle n'a pas

demandé à me voir ni à m'entendre là. Mais quelque chose me dit que ce geste est systématique chez elle, tant il a été exécuté avec célérité et précision.

Le métro est un lieu où personne ou presque ne se parle. Mais où beaucoup lisent. Ce sont surtout des femmes qui se plongent dans des livres ou des magazines, alors que les quotidiens sont en général lus par des hommes. Après ces premières semaines, j'ai déjà noté que les comportements par rapport à ma présence variaient selon le type de journal lu. S'absorber dans la lecture d'un livre dans le métro demande une importante faculté de concentration et de détachement par rapport à l'environnement. La quasi-totalité des lectrices et lecteurs ne relèvent pas la tête, isolés du monde par l'ouvrage dans lequel ils ou elles s'évadent. En ce qui concerne les quotidiens, les lecteurs du *Monde* réagissent sensiblement de manière comparable, restant indifférents à mon numéro. Il est en revanche frappant de constater la similarité de comportement des lecteurs du *Figaro* et de *Libération*, journal conservateur, voire réactionnaire pour le premier, et social libéral à prétention progressiste pour le second, bien éloigné déjà de l'ambition révolutionnaire qui a motivé sa création une vingtaine d'années plus tôt. Leurs lecteurs respectifs grimacent quasiment systématiquement lorsqu'ils me voient entrer et expriment régulièrement leur exaspération par des moues accompagnées de bruyants soupirs. Hormis leur aspect vestimentaire, la seule différence notable entre eux est leur âge, une trentaine d'années d'écart,

et je comprends mieux le constat établi un jour par Georges Marchais, ce vieux stalinien, à l'époque secrétaire général du Parti communiste français et connu pour son sens de la formule : « *Libération*, c'est le *Figaro* des jeunes. » C'est vrai que les lecteurs du premier ont tellement l'air d'être les enfants de ceux du second... Il faut dire que, notamment sur le plan économique, la ligne éditoriale des deux titres de presse est depuis longtemps à peu près à l'unisson, exprimant toutes deux une fascination caricaturale et quasi mystique pour le néolibéralisme et les vertus de la juste Loi du marché, mantra se voulant prophétique afin de faire survenir un paradis terrestre fantasmé. Ce n'est plus que par de rares divergences, à la fois mineures et probablement provisoires sur les questions sociétales, que les deux titres se différencient. La politique semble avoir complètement déserté le champ économique, présentant depuis les années quatre-vingt le système capitaliste dans sa version néolibérale non seulement en tant que seul souhaitable, mais comme seul modèle possible. *Le Monde* est en fait exactement sur une position similaire, bien que de façon plus argumentée, et c'est pour cela qu'il est qualifié de quotidien de référence.

C'est justement *Libération* que lit un jeune homme assis devant moi, tandis que la jeune femme qui visiblement l'accompagne est plongée dans la lecture d'un livre de Paul-Loup Sulitzer. Le jeune couple a le visage fade des personnes vieilles avant l'âge parce qu'elles se rêvent sans histoires. De discrètes pointes d'excentricité vestimentaire laissent penser qu'ils

ont auparavant connu une période où ils se sont imaginés rebelles, adoptant des postures provisoirement à contre-courant, et malgré tout inoffensives. Je les imagine travailler dans un secteur culturellement valorisant, aux enthousiasmes convenus établis par la coterie des critiques en vogue. C'est un couple qu'on devine désormais modéré en toute chose. Modérément honnête, modérément fidèle, buvant modérément, dans une maison modérément moyenne. Ils font peut-être une folie par an, histoire de ne pas devenir fous. Cette caricature de ce qu'est la bourgeoisie, que son parcours de vie semble invariablement faire passer du statut de faux rebelle à celui de conservateur puis de réactionnaire, est ainsi parfaitement résumée par la chanson de Brel dont je chante le refrain à la station Cambronne : « Les bourgeois, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux plus ça devient bête, les bourgeois, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient... »

CHAPITRE V
LA MAUVAISE RÉPUTATION

Alors que je marche dans l'un des interminables couloirs de la station Châtelet, un brouhaha se fait de plus en plus insistant. D'après les tonalités surannées et plaintives de mélodies assez primaires qui viennent s'immiscer dans mes oreilles, il s'agit très probablement de cantiques catholiques. Ce qui m'est confirmé lorsque, quelques mètres plus loin, je croise des dizaines de personnes de tous âges, marchant d'un pas soutenu, et dont le visage affiche tantôt une expression de contrition extrême, d'extase béate ou d'exaltation frénétique. D'autres encore ont des trognes qu'on dirait sorties d'un tableau de Jérôme Bosch ou de Brueghel l'Ancien. Il y a là également des scouts d'Europe, la raie impeccablement coiffée sur le côté, portant fièrement fanions aux dorures criardes et drapeaux du Sacré-Cœur, des prêtres en soutane et des moines en robe de bure, mais chaussés de solides godillots, ainsi que des religieuses en tunique, scapulaire et voile, et d'autres en jupe longue et sandales, le cheveu gris et court encadrant strictement un visage semblant éternellement figé dans un sourire crispé. Des familles dignes de postuler pour un reportage du *Figaro magazine* sur la tribu idéale – uniforme beige/gris/bleu marine, veste de chasse pour les hommes, serre-tête et pantacourt pour les femmes, et leur nombreuse progéniture aux visages lisses et indifférenciés – sont également présentes,

agglutinées les uns contre les autres pour ne pas se perdre dans la jungle cosmopolite et interlope d'un métro parisien qu'elles imaginent être un lieu de perdition et de dangers de toute nature. Elles arrivent probablement des lointaines banlieues huppées de la région parisienne, et je les sens peu à l'aise à proximité de la foule diversifiée du métro. Son bouillonnement, que leur entre-soi étriqué leur fait apparaître hostile, est à mille lieues de l'univers fade et ouaté dans lequel elles évoluent d'ordinaire. Des pénitents, portant des croix de diverses dimensions et autres bibelots de la superstition, s'évertuent, oubliant toute humilité, à mettre en scène le spectacle de leur souffrance volontaire. Je comprends que tous ces gens rejoignent la cathédrale Notre-Dame de Paris, point de départ du pèlerinage de Chartres organisé chaque année par les franges les plus réactionnaires de l'Église catholique. D'où l'aspect caricatural du spectacle outrancier de cette mystique de pacotille, carnaval grotesque et hypocrite de bigots exprimant un mode de vie imperméable à la moindre recherche spirituelle réelle, mais dans les faits destinés à se rassembler sur une base clanique plutôt que de partager ou de diffuser une foi à prétention universelle. Tout à coup, un clochard leur crie : « Pas étonnant qu'il y ait autant de tordus et de pédophiles chez vous ! » Ils le regardent de loin, les yeux pleins de peur et de pitié, tels des éboueurs de la misère.

★

★ ★

Une fois n'est pas coutume, je suis sur la ligne 9, très bruyante du fait que les roues des trains sont encore en métal et que, notamment dans les virages, leurs crissements sur les rails viennent couvrir le son de ma voix. C'est assez éprouvant car il faut chanter encore plus fort que d'habitude. J'ai la chance d'avoir une voix qui porte, mais l'exercice n'en demeure pas moins pénible, et j'ai en permanence avec moi des pastilles pour la gorge afin de calmer les irritations provoquées par ces heures très usantes pour les cordes vocales. Alors que je finis de chanter, et que je termine ma quête lorsque nous arrivons à la station Bonne-Nouvelle, une femme d'une quarantaine d'années s'approche de moi et me dit :

« Est-ce que tu descends là ? J'ai quelque chose à te dire. »

Je la suis sur le quai, où elle ajoute :

« Je m'appelle Sylvie, et toi ? »

— Moi, c'est Fred.

— C'est très bien ce que tu fais, vraiment. Je suis manageuse, et là justement, j'ai rendez-vous à côté d'ici, avec Jacques Bertin, le directeur du Théâtre du Gymnase. Il adore la chanson française, ce serait bien que tu le rencontres.

— D'accord, pourquoi pas. »

Je la suis donc vers la sortie de la station, et nous marchons en direction du mythique Théâtre du Gymnase, dans lequel je mets les pieds pour la première fois, mais dont je connais le nom grâce aux sketches que Coluche y a enregistrés. Je suis à la fois curieux et impressionné, et me demande bien ce

que je vais pouvoir dire au directeur d'un tel théâtre, mais Sylvie semble avoir une idée derrière la tête. En chemin, elle me pose des questions sur les raisons qui me poussent à chanter dans le métro, et si j'ai un répertoire personnel, ce à quoi je réponds par la négative. Nous entrons dans le théâtre, puis dans le bureau du directeur, à qui elle me présente : « Bonjour Jacques, voici Fred, que je viens de rencontrer dans le métro. Il faut absolument que tu l'entendes chanter *Madeleine*. » Je sens le directeur pas particulièrement ravi de ma présence. Il me salue poliment, et je ne me sens pas à ma place dans cette petite pièce, la guitare autour du cou et encore en sueur en raison des deux heures que je viens de passer à chanter. Sylvie insiste, et le directeur n'a de façon évidente pas d'autre choix que de lui faire plaisir, je chante *Madeleine*, que Jacques Bertin écoute avec l'air de celui qui a bien d'autres préoccupations. « Et voilà ! », dit Sylvie pour clore l'audition. Le maître des lieux n'a pas l'air de vouloir ajouter quelque chose, et je me dis qu'il est sûrement mieux de prendre congé et d'aller retrouver le métro, qui me semble, pour l'instant en tout cas, un univers bien mieux adapté à mes aptitudes. Je le salue et sors de la pièce. Sylvie m'accompagne vers la sortie, en me disant : « Il est un peu froid au premier abord, mais je suis sûre que ça lui a plu. Tiens, voilà mon numéro de téléphone. Appelle-moi quand tu auras un répertoire personnel à présenter, on retournera le voir. » Je lui dis au revoir en glissant dans ma poche le petit morceau de papier sur lequel elle a griffonné ses coordonnées, me demandant encore pour quelles raisons elle m'a

amené ici. Bien sûr, j'aimerais chanter dans de véritables salles de concert, et mes propres compositions, mais ce n'est pas du tout le moment, je n'ai rien à proposer à ce jour. Je suis bien conscient que ce que je fais n'est que du divertissement, destiné à me permettre de survivre, et c'est déjà incroyable que ça fonctionne. Et puis je ne sais si je suis à ma place dans le milieu de la chanson française contemporaine. J'aime les chanteurs des années cinquante et soixante dont je reprends les succès, mais depuis, à part Renaud ou Arno, aucun ne m'a intéressé. Depuis mon adolescence, j'ai toujours baigné dans une culture rock, et je m'y sens plus à l'aise que dans le monde de la chanson française actuelle, surtout celle qu'on qualifie de nouvelle, que je trouve particulièrement niaiseuse et nombriliste. Ce qui me plaît chez les chanteurs dont je fais des reprises, c'est qu'ils partagent foncièrement une vision du monde qui va au-delà de leur ego, que ce soit dans leurs chansons d'amour ou celles plus explicitement critiques de la société. Leurs textes m'apprennent aussi à vivre, en plus de m'émouvoir et de me faire plaisir. Et c'est ce qui semble manquer depuis les années quatre-vingt chez la plupart des chanteuses et chanteurs, hormis celles et ceux qui sont restés figés dans les schémas rive gauche des années soixante-dix et dont Coluche a fait un si juste portrait avec son sketch *Misère*. Aujourd'hui, on pourrait faire le portrait inverse, le prototype du chanteur français étant un neurasthénique à la trentaine incertaine et à la voix fluette, enfant gâté préoccupé par des questionnements aussi futiles que narcissiques, tourments qu'il

entretient en outre avec volupté car ils sont la seule problématique qui donne un sens à sa vie. Ce spectacle du néant, de l'ennui et de la résignation est selon moi révélateur de l'époque que nous traversons.



J'aurai quelques jours plus tard de nouveau l'occasion d'être approché par le show-biz et ses paillettes. Alors que je passe dans le wagon pour quêter, un homme d'une cinquantaine d'années, les sourcils broussailleux et noirs, chapeau de feutre sur la tête, plutôt corpulent et habillé d'une veste et d'un pardessus, me fait signe. Du bout de ses doigts brillant de plusieurs bagues en or serties de diamants, il me tend une carte de visite sur laquelle ne figure que son nom, Marcel Fuchs, et il y inscrit un numéro de téléphone à l'aide d'un stylo de luxe. « Bonjour, je suis producteur, appelez-moi à ce numéro un soir vers dix-huit heures et demandez-moi. » Je le remercie, ne sachant pas encore à quelle sorte de personnage je vais avoir droit. Le producteur en question a caricaturalement l'allure et le comportement de ceux qu'on voit dans les films, et dont on se dit que c'est trop gros pour être vrai. Je décide de le rappeler deux jours plus tard, et je suis surpris de tomber sur une voix qui me dit : « Bar de l'hôtel Bristol, bonjour. » Je réponds : « Bonjour monsieur, un certain Marcel Fuchs m'a donné ce numéro de téléphone, me disant que je pouvais le joindre vers dix-huit heures. — Oui, il est là, je vous le passe », poursuit mon

interlocuteur, que j'entends tendre le combiné à une personne proche de lui. « Allô », fait la voix dans le combiné, et je reconnais celle de l'homme rencontré dans le métro. « Bonjour, ici Fred, je chante dans le métro, et vous m'avez donné votre carte en me demandant de vous rappeler. — Ah oui, me répond-il, j'aimerais vous rencontrer dans mes nouveaux studios d'enregistrement, pourriez-vous venir demain après-midi, à quinze heures? Ils se trouvent à Strasbourg Saint-Denis, au 8 de la rue Chénier, au fond de la cour. »

C'est juste à côté de chez moi, ça ne sera pas trop compliqué. Et au pire, marrant de visiter des studios d'enregistrement dans le quartier. « D'accord pour quinze heures? À demain donc, et bonne soirée » me répond-il. « Bonne soirée », dis-je avant de raccrocher. Ça me laissera le temps d'aller chanter avant de me rendre au rendez-vous, je serai chaud s'il veut faire des essais.

Le lendemain, à l'heure dite, je me présente rue Chénier, et j'arrive au fond de la cour, un peu sombre. Il y a là un local qui semble en chantier, mais sans qu'on puisse y détecter une quelconque animation. Je frappe à la porte, Marcel Fuchs m'ouvre et me fait entrer. Je le salue, me demandant où je suis arrivé. Le producteur est seul dans les lieux, grande pièce d'une soixantaine de mètres carrés, en béton brut du sol au plafond, une brouette dans un coin et des étais en métal rouillé jonchant le sol. L'endroit a dû auparavant être utilisé en tant qu'atelier. Il ne semble pas y avoir là la moindre activité, et peut-être pas l'électricité, puisque je n'y vois aucune prise ou lampe.

« Bonjour, les travaux doivent être terminés dans trois semaines, c'est pour ça que je donne le numéro du Bristol pour me joindre. Ici, il y aura le studio d'enregistrement, et là mon bureau. »

J'ai suffisamment bossé sur des chantiers pour comprendre qu'un studio d'enregistrement ne pourra jamais être aménagé ici en trois semaines, outre que ça me semble un peu bas de plafond pour espérer se tenir debout une fois l'isolation phonique réalisée. Je comprends que l'ami Marcel est en train de me raconter des grosses conneries, et qu'il est inutile que je perde mon temps plus longtemps avec lui.

« J'ai produit de nombreux artistes qui ont eu des tubes au Top 50 » continue-t-il en me lançant des noms qui n'évoquent absolument rien pour moi. Mais n'ayant pas habité en France pendant près de cinq ans, ce n'est pas forcément étonnant.

« Et là, je viens de monter une nouvelle société de production, qui va fonctionner sur un principe d'avant-garde. C'est de la coproduction. C'est-à-dire que les artistes financent une partie des frais d'enregistrement, mais reçoivent en échange un pourcentage beaucoup plus important des ventes. Et je voudrais vous proposer de vous produire. »

Produire? Mais quoi? Il m'a juste entendu chanter deux titres dans le métro et ne me connaît pas du tout. Il ajoute :

« C'est assez simple : pour commencer, il faudrait qu'on enregistre un 45-tours avec deux chansons, ça permettrait de vous lancer. Si vous avez déjà des chansons à vous, c'est bien, sinon, je peux vous en

trouver facilement. Comme tout ça a un coût, qu'il faut trouver des musiciens pour vous accompagner, je vous demanderai de me régler mille francs d'avance, ça me permettra de voir si vous êtes sérieux et motivé. Vous pourriez me régler avant la fin de la semaine ? On pourrait signer un contrat comme ça. »

Et merde, je suis tombé sur un escroc, ou un mythomane complet. Je lui dis que je vais réfléchir, que je le rappellerai demain, et je prends rapidement congé. En sortant dans la cour, je croise une jeune fille apprêtée de la même façon que si elle participait à une comédie musicale qui, sans doute parce qu'elle me voit une guitare à la main, me demande :

« Bonjour, c'est bien ici le studio de M. Fuchs ? »

Je lui réponds :

« Peut-être que ce sera là un jour. En attendant, il n'y a rien, et je pense que vous ne devriez pas perdre trop de temps avec lui.

— Mais je ne perds pas mon temps, il m'a dit qu'on allait enregistrer un disque.

— Je vous le souhaite », lui dis-je, comprenant à la naïveté de son regard que mes arguments n'auront aucune prise sur elle. Je reprends la direction de mon appartement, j'ai vraiment mieux à faire. Je ne sais pas si sa combine a pu lui permettre de gagner de l'argent, mais je suis régulièrement passé dans cette rue dans les mois qui ont suivi, et je suis entré dans la cour afin de constater l'état d'avancement des travaux. Je n'ai jamais vu l'ombre d'un studio d'enregistrement, mais l'année suivante, c'était de nouveau un atelier de couture dans lequel s'affairaient des

Pakistanaï, comme c'est souvent le cas dans le quartier. Le fait d'être repéré par un producteur dans le métro, qu'on présente comme une légende, survient de temps à autre. Surtout pour le pire visiblement.



Nous sommes maintenant au début de l'été, et le métro devient une véritable étuve. Il vaudrait mieux envisager de cesser d'y chanter en ce moment, tant cela devient un véritable calvaire. En temps normal, j'en sors tous les jours en sueur, et je dégouline littéralement dès que la température passe le cap des vingt-cinq degrés à l'extérieur, et au moins cinq de plus dans le métro. J'ai une approche assez physique de la musique, incontestablement dommageable à la subtilité de mon interprétation, mais qui permettent à ma voix et à ma guitare d'être bien entendues, à défaut d'être écoutées. Il serait toutefois illusoire de vouloir tenir plus de trois heures, tant je rentre chaque jour chez moi épuisé comme après un concert où l'on donne tout de soi. Mes cordes vocales auraient très probablement du mal à résister à des séances plus longues avec une telle intensité. C'est un véritable exercice d'endurance, non seulement parce qu'il me faut chanter fort, mais aussi parce que je dois sans cesse jouer des jambes pour tenir en équilibre, ballotté par les cahots du métro sans pouvoir me raccrocher à un point ferme. C'est pour cela que quand je chante, je danse aussi. Étant donné la

température digne d'un sauna qui règne désormais dans les wagons, je décide d'aller tenter ma chance sur les terrasses, histoire de chanter au grand air. Et puis ça me rappellera ce que je faisais à Berlin. Je pars tester différents quartiers de la capitale, mais je comprends vite que les patrons de bistrots ne sont pas à Paris aussi tolérants qu'ils le sont à Berlin. Là-bas, alors que je me présentais les mains vides en ne proposant que la lecture de poèmes, l'immense majorité des tenanciers de bars ou de restaurants me laissaient les déclamer, et à l'intérieur de leur établissement parfois également. À Paris, c'est très différent. Je suis chassé tel un malpropre de la plupart des terrasses du quartier des Halles, les bistrotiers menaçant d'appeler la police. C'est vrai que les premiers étant traditionnellement les meilleurs indicateurs de la seconde, qui les tient à la gorge avec des menaces de fermetures administratives n'ayant pas besoin de preuves en grand nombre pour être appliquées, ils ont souvent des relations d'intérêt mutuel bien compris, et pourquoi pas amicales, ou au moins empreintes du respect du chien à son maître. Seul le patron du Bistrot de Beaubourg me laisse chanter sans m'interrompre, ça a constamment été un des rares restaurants sympathiques du quartier en plus de pratiquer des prix qui ne le sont pas moins. Le quartier du Marais, et notamment la place Sainte-Catherine, sera plus accueillant, mais également la place de la Contrescarpe et la rue Mouffetard. C'est donc dans ces secteurs que je décide de tracer mon circuit d'été à Paris, avant de repartir trois semaines

plus tard chanter sur les terrasses de Stockholm ou de Berlin, mais c'est une autre histoire. Je gagne mieux ma vie dans la rue que dans le métro, peut-être aussi parce que j'y chante en fin d'après-midi et en début de soirée, à l'heure de l'apéro. C'est un moment où les gens sont plus disponibles pour un instant de détente. Je me retrouve toutefois confronté à plus d'agressivité en chantant sur les terrasses que dans le métro. L'effet de groupe associé à quelques verres d'alcool donne tout à coup une assurance démesurée à certains râleurs qui peuvent vite devenir arrogants. Le mieux est de les ignorer, ou de leur sourire, surtout lorsque le reste des clients manifeste sa joie par ses applaudissements. Finalement, ici comme ailleurs, le problème principal restera les patrons et les flics. Ne manquent que des curés en procession pour que la Sainte-Trinité de l'oppression soit complète.

CHAPITRE VI
LE DÉSERTEUR

Le mois d'octobre de cette année 1991 est plutôt ensoleillé et, remontant vers chez moi, je décide de sortir à la station Cité pour faire le reste du chemin à pied, histoire de profiter de ce qui sera une des dernières belles journées avant des mois. Alors que je traverse le pont Saint Michel, je reconnais la silhouette de Bison bourré à une dizaine de mètres de moi. Il est accoudé au parapet et regarde la Seine d'un air pensif. Bison bourré, c'est le gardien de l'immeuble dans lequel se trouvent les locaux de Robert & Public, et dont il filtre les entrées depuis sa guérite de verre. La soixantaine décatie, le cheveu noir et gras, une moustache tombante qui ne parvient pas à retenir une haleine de chacal et une trogne d'alcoolique largement méritée lui ont valu ce surnom, en référence au personnage du *Hara-Kiri* des grandes années. Bison bourré a autrefois été flic, reconverti dans le gardiennage après avoir quitté la police. Il m'a déjà raconté, à l'époque où je bossais à l'agence, certaines anecdotes de sa vie d'avant. Quand il a quelques verres dans le nez, à partir de onze heures le matin, il tient des propos graveleux aux femmes – enfin, avec les employées de base, pas les patronnes – surtout s'il se retrouve seul avec l'une d'entre elles dans l'ascenseur lorsqu'il monte le courrier. S'il tente de se contrôler, on sent qu'il ne faut pas beaucoup le pousser pour vomir ses saillies racistes. Mais je suis un homme, et blanc, il a donc toujours été aimable avec moi, forcément. Je n'ai pas grand-chose à

lui dire, je préfère passer mon chemin sans m'arrêter. Alors que j'arrive à sa hauteur, il tourne la tête vers moi et me reconnaît.

« Bonjour, me dit-il d'un air enjoué, ça va ? »

— Bonjour, ça va bien, oui, et vous ? »

Il a l'air bien ivre et éclate de rire en disant :

« Ouais, ça va. Ça fait trente ans aujourd'hui, et j'suis venu fêter ça.

— Vous fêtez quoi ? »

Regardant les flots boueux de la Seine avec un mélange de profonde tristesse et de joie immense, il entame son récit.

« Quand j'suis rentré du service militaire, en Algérie, je m'suis engagé dans la police, parc'que j'savais pas trop quoi faire à l'époque. On était en 1961, et j'ai eu mon premier poste au commissariat de Montrouge. C'était au moment de la guerre d'Algérie. Y'avait le FLN qui f'sait des attentats à Paris, contre les policiers, et contre les harkis. C'est Maurice Papon qu'était préfet de Paris à c't'époque.

— Maurice Papon, celui qui était préfet sous Vichy ?

— Oui, mais ça, c'est de l'histoire ancienne, et puis il a été résistant, hein. Je m'en souviens, parce qu'il est venu nous voir à Montrouge, pour nous dire qu'on pouvait faire ce qu'on voulait contre les Algériens, que c'étaient les ennemis de la France. Et puis ils tuaient des collègues. Et le 17 octobre 1961, on a vengé les copains. C'est pour eux que je reviens tous les ans ici ce jour-là. »

Je me demande si je vais pouvoir en supporter davantage, il me donne envie de vomir.

« Et vous n'avez jamais regretté? » lui dis-je en me demandant s'il faut que je parte après lui avoir mis une grande claque pour le faire taire.

De sa voix de vieux poivrot, il répond :

« Je regrette rien, j'ai fait mon boulot, et s'il fallait le refaire, je le referai. On n'est pas allé assez loin. La preuve, on est envahi par les bougnoules maintenant. Ils voulaient l'indépendance, ils l'ont eue, ils ont qu'à retourner chez eux. »

J'en ai assez entendu désormais, j'ai la nausée en imaginant la scène qui s'est passée à cet endroit précis, et avec la présence d'un des bourreaux devant moi. Mais si l'envie de le frapper pour lui faire fermer sa grosse gueule de fachos me démange, je ne me vois pas cogner sur un vieil alcool. Ça changerait quoi de toute façon? Ça ne l'empêchera pas de vomir ses élucubrations qu'on pourrait résumer à : « Y'en a marre des bougnoules. » Le poison vient plutôt des politiciens qui, méritant beaucoup moins d'indulgence, traduisent cela de façon plus policée : « Il y a un problème d'intégration des populations d'origine arabo-musulmane, dont les coutumes n'ont pas leur place en France. » Je lève donc juste la main pour l'interrompre et lui rétorque : « Vous êtes en train de me raconter que vous vous êtes comporté comme une sous-merde, et que vous en êtes fier. Alors que vous avez été qu'un pauvre larbin, content de l'être en plus. Mais vous êtes trop con pour le comprendre. C'est ça votre drame. Ou peut-être que vous le comprenez trop bien, et que c'est pour ça que vous êtes un vieux poivrot aigri. Votre vie, c'est de la merde, et ce que vous méritez, c'est de finir à la Seine le plus vite possible. »

Je tourne les talons pour repartir sans prendre le temps d'écouter sa réponse. Mais il reste silencieux. C'est vrai qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter.



Au mois d'août dernier, les wagons de première classe ont été supprimés dans le métro, au grand dam de quelques réactionnaires accrochés à ces privilèges désuets dont on mesurait l'absurdité aux heures de pointe, lorsque les voitures de seconde classe, bondées, semblaient vouloir déborder sur le wagon de première, toujours quasiment vide. La symbolique de cette mesure ne suffit toutefois pas à assurer la paix sociale. Depuis le mois d'octobre, des infirmières sont en grève pour protester contre leurs conditions de travail, la faiblesse de leurs salaires et le manque d'effectifs. Elles ont déjà manifesté dans la rue à plusieurs reprises, et certaines ont décidé de camper devant le ministère de la Santé, avenue Duquesne, dans le très huppé septième arrondissement. L'image de leur campement a abondamment circulé, le contraste flagrant entre le luxe des bâtiments du quartier et l'apparence de camp de réfugiés de leurs abris de fortune frappant immédiatement les esprits.

Aujourd'hui, une nouvelle manifestation est prévue, et au vu de la foule anormalement présente à cette heure-là sur la ligne 8, elle sera très fréquentée. Je me trouve à ce moment moi aussi sur cette ligne, par laquelle de nombreuses femmes en blouse blanche se

dirigent, enthousiastes, vers le quinzième arrondissement. C'est depuis l'avenue de Grenelle que le cortège partira en direction du ministère pour rejoindre le campement des infirmières. L'ambiance est très détendue, et leurs collègues présentes dans le wagon reprennent vigoureusement le refrain de *Paris s'éveille* lorsque je chante cette chanson. Je fais quelques allers-retours sur la ligne et, lors de l'entrée de la rame à la station La Motte-Picquet-Grenelle, je constate beaucoup d'agitation sur le quai. Les portes s'ouvrent, de nombreuses infirmières se ruent dans le wagon. Certaines sont en larmes et d'autres ont même le visage en sang. Une odeur âcre de gaz lacrymogène se dégage de leurs vêtements, et les yeux de tous les voyageurs, dont les miens, se mettent à piquer. Je cesse immédiatement de chanter, ce n'est plus le moment. On entend des cris au loin, et une infirmière dit : « Les copines sont en train d'être matraquées et gazées par les CRS, et on ne peut rien faire. Pourtant, tout se passait bien, on ne comprend pas pourquoi ils ont chargé. » Pour ma part, je comprends surtout que les CRS ont reçu l'ordre de charger une manifestation majoritairement composée de soignantes, pacifiques, non pour des raisons de sécurité publique, mais uniquement politiques. Le pouvoir ne peut laisser se développer un mouvement qui attire la sympathie et le soutien d'une large frange de la population, et qui pourrait questionner la pertinence des politiques d'austérité. En termes de communication étatique, la mode est donc aux postures autoritaires et martiales. Les marchands de peur sont les nouveaux conseillers du Prince.

Les patrouilles de militaires dans le métro, que l'on voit en permanence depuis le déploiement récent du plan Vigipirate, en sont une des incarnations, à l'image de la répression des infirmières par les CRS. Mon trajet passant par la ligne 4, je change à la station Raspail, où je fais demi-tour avant de repartir vers le Trocadéro, mon autre volte-face sur la ligne 6. Depuis plusieurs semaines, j'y vois le même clochard assis sur un banc, pas l'air vraiment frais il faut l'avouer. Il doit avoir la soixantaine, et tous les attributs habituels du sans-abri alcoolique, vêtements hors d'âge sur le dos, et un gros sac dans lequel se trouve peut-être toute sa vie. Aujourd'hui, alors que j'attends le métro sur le quai, une patrouille de militaires y déambule justement. Lorsqu'elle passe devant le clochard, celui-ci commence par les invectiver, d'une voix qu'on sent depuis longtemps imbibée de mauvais vin. La flaque de vomi rosâtre qui s'étend à ses pieds en atteste. « Alors les bouffons, vous croyez que vous servez à quelque chose, hein ? » Les soldats ne relèvent pas, et il continue : « Moi aussi j'étais dans l'armée, et j'y croyais. Mais j'ai compris qu'on s'foutait de ma gueule. Et ils s'foutent de vot'gueule aussi. Ils vous font croire que vous vous battez pour la France, mais vous allez juste crever pour des politicards pourris et leurs copains du business. Vous croyez que vous allez être des héros, mais vous allez juste faire des saloperies, et vous les traînez toute votre vie dans votre tête, et elles vous feront crever. Et vous allez crever pour rien, comme tous mes potes. » Les militaires poursuivent leur patrouille, imperturbables. Possiblement pour ne pas penser. Car penser, c'est déjà désobéir.



Sur la ligne 6, je retombe sur le montreur de marionnettes, dont le spectacle met cette fois-ci Guignol aux prises avec le Gendarme, qui a arrêté Gnafron pour ivresse. Comme à son habitude, Guignol libérera Gnafron en frappant le Gendarme avec son gourdin. C'est ce moment que choisit un groupe de trois policiers en uniforme pour entrer dans le wagon. Leur présence survenant pendant la bagarre de marionnettes pousse certains des voyageurs à sourire, et les flics ne le vivent visiblement pas bien. L'un d'entre eux, l'air maussade, se dirige alors vers le marionnettiste, lui demandant d'interrompre son spectacle et de quitter le wagon à la prochaine station. Je les vois descendre ensemble, et les policiers lui demander ses papiers et son titre de transport. Le train repart, mais je n'ai pas le temps de voir s'ils lui collent une amende, et je lui adresse un geste de soutien, auquel il répond par un clin d'œil.



De nouveau à la station Raspail, je retombe sur le clochard qui, très en verve, entame la conversation sur un ton gouailleur : « Alors, ça va la musique ? » Ses yeux bleus délavés contrastent avec son visage buriné par les années, les épreuves et l'alcool. « Ouais, ça va », lui dis-je en souriant. J'ai bien aimé son discours aux militaires, tout à l'heure, je trouve qu'il résume tellement

bien ce que j'en pense aussi. Je suis sûr que des femmes et des hommes s'engagent dans l'armée et la police par altruisme, pensant défendre le bien contre le mal. Mais ceux-là font fausse route et ne peuvent finir que déçus ou cyniques. Commettant une erreur d'appréciation fondamentale sur les fins réelles de l'institution à laquelle ils entendent se dévouer, ils ne peuvent jamais réellement y mener une carrière à très haut niveau. Le plafond de verre contre lequel ils butent est le plus solide qu'ils puissent rencontrer, car il s'agit de celui de leur propre conscience, dont ils ne peuvent abdiquer facilement, faute de renier tout leur être. Pour faire un bon flic ou un bon militaire, il ne faut pas avoir d'états d'âme. Non seulement on n'est pas efficace, car freiné par la lucidité quant à la situation dans laquelle on se trouve, intenable moralement, mais l'expérience montre qu'on le paie très cher un jour, car on ne peut se mentir éternellement à soi-même sans dommages. René Char disait que la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. C'est peut-être une des raisons qui contribuent à un alcoolisme et une toxicomanie particulièrement importants chez les forces de l'ordre et de la répression, également plus touchées que d'autres par la dépression et le suicide. J'ai l'impression de lire tout cela dans le regard de cet homme bien cabossé par la vie. Je ne sais pas ce par quoi il est passé pour en arriver là, mais je soupçonne quelque chose de terrible. Je ne vais bien entendu pas lui demander, mais je décide d'engager la discussion.

« Je vous ai entendu parler aux militaires tout à l'heure, c'est bien ce que vous leur avez dit, mais je

ne suis pas sûr qu'ils avaient envie de l'entendre, lui dis-je.

— C'est normal, me répond-il, à leur âge j'étais comme eux, aussi con.

— Vous étiez militaire ?

— Ouais, j'étais dans la Légion, au 1^{er} REP, puis au 2^e REP. J'ai fini commandant, après quinze ans.

— Ah ouais, une vraie carrière.

— Une vraie connerie, ouais. Mais j'ai pas envie d'en parler plus. »

Je sens effectivement qu'un voile est tombé sur son visage. Il saisit la bouteille de vin qui se trouve à ses pieds et me la tend après avoir bu une grande rasade.

« Non merci, lui fais-je, il est trop tôt pour moi. Je m'appelle Fred, et vous ?

— Moi, c'est Michel, fait-il en me tendant une main calleuse et ferme. Ça fait plaisir de parler à quelqu'un, d'habitude, personne veut m'causer. J'peux passer des jours sans dire un mot. J'ai l'impression qu'les gens, y'm'voient même pas. Et ça fait longtemps qu'j'ai pas serré la main de quelqu'un.

— Ils ont peur, ou savent pas quoi dire. Et puis ils se parlent pas entre eux non plus, hein. Le métro, c'est pas vraiment un endroit où on se fait facilement des copains.

— Ah non, ça c'est sûr. Entre les gens pressés, les bleus et les gars d'la rue qui pensent qu'à t'baïser la gueule, y'a pas moyen. Ici, c'est chacun pour soi.

— Ça m'étonne pas. Et vous vous en sortez ?

— J'me débrouille pour pas qu'on m'emmerde, et j'ai ma pension militaire, j'm'en sors avec ça. J'ai pas

b'soin de faire la manche, mais des fois, y a des gens qui m'donnent une p'tite pièce. J'dis pas ça pour que tu m'en donnes une, hein, je suis content de parler, c'est tout. Et toi, pourquoi t'es là à chanter dans le métro ?

— Parce que j'aime bien chanter, et que j'aime pas avoir un patron.

— Ouais, c'est une bonne raison.

— Si vous êtes dans le coin, on va se recroiser, je passe ici tous les jours ou presque. Allez, je vais continuer, le public m'attend, lui dis-je en rigolant. Au revoir, mon commandant !

— Allez mon gars, courage ! me répond-il. À un de ces jours. »

Je monte dans la rame qui arrive et je réalise que c'est la première fois que je discute aussi longtemps avec un sans-abri. C'est vrai que dans le métro, tout le monde est pressé, personne n'a envie d'y traîner pour rien, moi le premier. Mais la rencontre avec Michel n'aurait pas pu survenir ailleurs. Et il a fallu que ce soit lui qui fasse le premier pas.

★

★ ★

Depuis quelques semaines, j'ai travaillé des chansons de Boris Vian, dont *Le Déserteur*. Il me semble effectivement particulièrement nécessaire d'être des déserteurs de ce système, ce Moloch qui nous tue après s'être nourri de notre énergie, de notre sincérité et de notre enthousiasme. Et bien sûr également de notre naïveté ou de notre résignation.

CHAPITRE VII
LES ANARCHISTES

Voilà un an que je chante dans le métro maintenant, et pour fêter ça, je me suis offert une nouvelle guitare, de meilleure qualité que celle avec laquelle j'avais commencé, et aux cordes métalliques. On l'entend évidemment bien mieux en raison de sa table en palissandre massif, et son manche sensuel la rend beaucoup plus agréable à jouer que la précédente. Elle aussi me donne envie de progresser et de poursuivre cette aventure si particulière à laquelle je me suis bien habitué. Je me sens en phase avec le métro, avec l'odeur des freins sur les roues, ses cahots qui m'obligent à me tenir alternativement comme un surfeur ou un boxeur quand je chante et ses multiples sonorités mécaniques dont l'écho est renvoyé par les parois des tunnels. On entend parfois des grillons, dont le chant semble comme le mien appartenir à un autre lieu lorsqu'il résonne sur le traditionnel carrelage blanc qui couvre la plupart des murs des stations et des couloirs. J'ai pris l'habitude de m'accorder sur le signal de fermeture des portes des wagons, un *mi* approximatif qui se mêle parfois harmonieusement à certaines mélodies, tel un encouragement. Lorsque j'attends une rame sur le quai, je peux prédire son arrivée bien avant de la voir ou de l'entendre, grâce au courant d'air produit par son approche dans le tunnel. Comme pour célébrer ce premier anniversaire, la couleur des tickets de métro change, et du

jaune que je leur ai toujours connu, ils passent au vert, le tout accompagné d'un nouveau logo pour la RATP, qui figure désormais une représentation de Paris avec la Seine tracée en forme de visage. Pour moi aussi le métro a pris un tout autre visage après cette première année de tournée souterraine, et avant tout celui d'une agréable surprise, une révélation presque. Non seulement je ne pensais jamais chanter dans le métro un jour, mais je n'aurais jamais pu imaginer à quel point ça me plairait, et comment je me trouve à ma place, comme jamais. Les premiers mots du texte de la chanson *Les Anarchistes*, de Léo Ferré, qui figure depuis peu à mon répertoire, résonnent différemment désormais, car j'ai l'impression de vivre, enfin, en accord avec ma propre conscience. Ce qui me semble important, c'est que je l'assume sans trop de douleur, bien que mon choix de vie particulier malgré tout demande de réels efforts. La liberté que je revendique depuis l'adolescence n'est plus seulement une illusion romantique à laquelle il faudrait, avec lucidité, renoncer à l'âge adulte, mais au contraire un mode de vie, perfectible certes, que je peux savourer ici et maintenant. Je me sens en paix avec moi-même, conscient que je ne serai jamais heureux dans un travail contraint. Je suis conscient que les conditions dans lesquelles je travaillais à l'agence Robert & Public étaient malgré tout plus enviables que celles de millions de personnes exécutant des tâches pénibles, répétitives, mal payées, sans perspectives, tout en étant soumises aux névroses de petits chefs de pas grand-chose. Les salariés vivent

dans une atmosphère de sournoise inquiétude, sous la menace insidieuse et permanente d'un licenciement brutal au nom de la compétition et du profit. Je suis conscient de la chance que j'ai de pouvoir vivre de la façon dont je le fais, mais aussi de la précarité de ma situation, car je n'envisage pas de faire ça toute ma vie. Mais puisque je suis heureux de ce que je fais, je suis confiant concernant les années à venir. Paradoxalement, alors que ma situation personnelle me satisfait, je suis de plus en plus déçu et inquiet de l'évolution de la situation dans le pays, et au-delà de ses frontières également. Le fil conducteur qui relie une grande partie des problèmes que je vois s'aggraver autour de moi est cette crise dont j'entends parler depuis près de vingt ans, et dont la durée incite plutôt à penser qu'il s'agit du résultat délibérément provoqué par un système plutôt que d'une conjoncture temporairement défavorable. Il n'est pas difficile de constater que si elle produit des ravages pour une très large partie de la population, la minorité la plus favorisée du pays non seulement n'en souffre pas, mais en profite de façon proportionnelle à la montée des courbes du chômage et de la pauvreté, c'est-à-dire sans discontinuer depuis deux décennies. Il me semble naïf de n'y voir qu'une fatalité, surtout lorsqu'on sait que ce modèle est depuis longtemps théorisé sous cette forme par les économistes de référence actuels.

★

★ ★

Un homme à l'allure de clochard – la barbe hirsute, débraillé, sale, coiffé d'un chapeau informe et la trogne rougeaude – déambule dans le hall de la station de métro Réaumur-Sébastopol, devant le guichet et les portillons. Il essaie d'en enjamber un, mais il est trop ivre pour y parvenir.

« Laissez-moi passer », demande-t-il d'un ton péremptoire au guichetier, qui lui répond, l'air blasé : « Il faut que vous achetiez un ticket, monsieur. Le métro, c'est pas gratuit.

— Mais je veux pas payer, moi.

— Et bien si vous ne voulez pas payer, vous n'entrez pas, c'est comme ça.

— Mais je peux payer si je veux, je peux me payer un métro entier si je veux. Je suis milliardaire, moi, mais j'ai pas ENVIE de payer. »

Le clochard profite de la sortie d'un passager par le portillon pour s'engouffrer dans la station et s'éloigne en hurlant : « Je suis milliardaire moi, je suis milliardaire ! »

Le guichetier me lance d'un ton goguenard :

« Il habite le quartier, on le connaît, il fait tout le temps le même cinéma, et il passe sa journée à picoler sur un banc de la station jusqu'à ce qu'il se fasse virer par la police ou les contrôleurs. Puis il revient. Mais c'est vrai qu'il est très riche, et il s'en fout de payer des amendes.

— Ah bon, lui dis-je, ça saute pas aux yeux.

— Si, il m'a raconté son histoire plusieurs fois, et ça m'a été confirmé par une sorte de majordome qui vient le chercher quand il est trop saoul pour rentrer

seul chez lui. Je sais qu'il a hérité de la fortune de ses parents, qui avaient des plantations en Afrique, et qu'il est marié à une femme très riche aussi. Elle habite le sud de la France. Bref, il est pas à plaindre. »

Le fait est que je recroiserai le « milliardaire » quelque temps plus tard, rue de Turbigo, au volant d'un modèle haut de gamme de chez Mercedes, dont l'ostentatoire arrogance contrastera de façon spectaculaire avec l'apparence délabrée de son conducteur. L'image reste encore gravée dans ma mémoire aujourd'hui, tant l'expression tapageuse de cette oisiveté friquée est symbolique de l'indécente illégitimité de la caste des héritiers et de son néant existentiel.



Alors que, plongé dans mes pensées, je remonte par la ligne 4 vers la station Étienne-Marcel pour rentrer chez moi, le train s'arrête quelques minutes à la station Les Halles. Celle qui dessert le Forum du même nom, cet ignoble furoncle commercial situé en plein cœur de Paris. Hormis la verrue de la Défense, je ne connais aucun projet immobilier qui y exprime mieux la vision du monde des politiques à l'origine de sa construction. Ce temple de la consommation de masse – qu'on ne peut en aucun cas comparer aux anciennes Halles à vocation maraîchère – attire des foules plus diversifiées encore que le public, déjà très éclectique, qui vient y célébrer le culte du bonheur par l'achat. Des meutes de clients fébriles y affluent

non seulement de toute la région, mais une visite au Forum des Halles est devenue un passage obligé de tout visiteur étranger ou provincial. C'est également un des rares quartiers de Paris fréquenté par les habitants des banlieues populaires, tout simplement parce qu'ils y sont mieux acceptés qu'ailleurs en tant que cible commerciale. En plus de tous les badauds attirés par les promotions permanentes des marchands de jeans et de chaussures, s'y retrouvent nombre de toxicomanes, de paumés et de dingues. Sur le quai, avachi sur un siège, le teint gris et les yeux vitreux, un héroïnomane est en train de se shooter, mais ça, c'est presque banal, dirais-je. C'est plutôt un autre personnage qui attire les regards des passagers. Un vieillard maigrelet, les yeux perdus dans le vague, habillé simplement d'un débardeur qui a été blanc un jour et d'une robe à fleurs qui s'arrête au-dessus des genoux, articule des mots sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Il est probablement arabe et porte une courte barbe blanche, mal taillée. Il tient dans une main un godemiché dont il se frappe doucement le sommet du crâne, dont toute la surface est entièrement bosselée, ce qu'une couronne de rares cheveux blancs ne parvient pas à dissimuler. J'imagine que des années de cette monomanie ont transformé sa tête en ce désert lunaire, et je pressens terrible le mystère qui en est à l'origine. Il relève tout à coup sa robe. Nu en dessous, il s'accroupit brusquement comme pour se soulager mais se contente de se tamponner la région du sexe avec un sac en papier chiffonné qui porte le logo d'une chaîne de restauration rapide. Il

se relève et recommence à se frapper le crâne, puis aura le temps de réitérer son simulacre de miction à deux reprises avant que le métro ne redémarre. Il règne un silence de mort dans le wagon, dont tous les voyageurs ou presque ont directement assisté à l'embarrassante séquence. Les portes se referment, et un passager lance « eh ben il est en pleine forme, lui! », que personne ne relève. De telles scènes ne sont pas rares depuis que le gouvernement, dans son immense sagesse gestionnaire, a décidé de réduire drastiquement les crédits des établissements psychiatriques, contraints de renvoyer à leurs foyers, et souvent à la rue, ceux des malades considérés comme les moins dangereux. On en retrouve ainsi un grand nombre dans le métro, errant dans les couloirs, incapables de subvenir à leurs besoins et probablement sans aucune attache familiale ou personnelle sérieuse. Ils survivent ainsi pendant quelque temps, on ne sait comment, avant de se jeter sous une rame de métro ou de se retrouver en prison, où ils constituent un pourcentage important des incarcérés, et ce pour des motifs futiles. Personne ne peut croire que la prison a déjà eu comme résultat que quelqu'un en sorte en meilleure condition psychologique que quand il y est entré.

*
* *

Station Strasbourg-Saint-Denis, un ronronnement se fait de plus en plus sonore à mesure que les couloirs me rapprochent du quai de la ligne 4.

Il s'agit du son des tam-tam qui résonnent sous la voûte qu'on trouve à cet endroit. Quatre percussionnistes noirs frappent vigoureusement leurs instruments, impulsant un rythme qui vire à une transe à laquelle il est difficile d'échapper si j'en juge par l'importance de la foule rassemblée autour d'eux et prête à laisser passer deux ou trois rames afin de savourer l'ambiance hypnotique créée par les musiciens. J'entends toutefois un grincheux marmonner entre ses dents : « Putain de bamboulas, ils peuvent pas retourner dans leur jungle, non ? » Pourtant, les percussionnistes ne gênent pas vraiment à l'endroit où ils se trouvent, l'accès au quai n'étant pas du tout restreint en raison de la largeur du couloir. Non, le problème n'est évidemment pas là, mais plutôt dans le fait que les musiciens et leur musique semblent trop exotiques aux yeux et aux oreilles de certains Gaulois mal léchés, qui regrettent par ailleurs le temps béni des colonies, celui où le Blanc était partout le maître incontesté, convertissant les indigènes à coups de bâton et faisant suer le burnous à des cohortes de quasi-esclaves à son seul profit, et demandant en plus à ces races inférieures de le remercier de leur apporter les Lumières et la Civilisation.

★
★ ★

Deux ou trois jours plus tard, je retrouve Michel, l'ancien légionnaire, sempiternellement assis sur son banc à la station Raspail.

« Bonjour la Légion ! Comment va le Commandant aujourd'hui ? »

Il me sourit et me tend la main.

« Oh, ça va, mais y'a les bleus qui m'ont embarqué à Nanterre. Y m'ont obligé à monter dans leur bus et m'ont emmené là-bas. Mais j'ai pas envie d'être à Nanterre, on est comme en prison, et on se fait voler. Mais j'ai réussi à sortir et à m'barrer. »

Il y a effectivement à Nanterre un centre d'accueil pour sans domicile fixe, aux règles strictes, notamment concernant l'interdiction formelle d'y boire de l'alcool, d'où une certaine hostilité de la part des alcooliques, nombreux parmi les gars de la rue. Tout à coup, surgi d'un couloir, la démarche hésitante et les yeux perdus dans le vague, je vois s'avancer dans notre direction le vieil Arabe que j'avais vu perdu dans sa folie à la station Les Halles il y a quelques jours, alors qu'il effectuait en boucle un simulacre de miction. Il est toujours habillé du même débardeur et de la même jupe à fleurs, et semble complètement indifférent au monde qui l'entoure. Les yeux dans le vague, il marche à petits pas lents, traînant ses pieds juste chaussés de tongs éculées. Lorsqu'il arrive à notre hauteur, il jette dans notre direction un regard qui perd subitement son aspect flou pour se charger d'une intensité et d'une haine indicibles. Je m'aperçois qu'il fixe plus particulièrement Michel, qui tout à coup relève la tête vers lui et se met à blêmir comme s'il avait vu un fantôme revenir d'entre les morts. Sans s'arrêter, le vieil Arabe pointe alors lentement l'index vers lui en émettant un léger râle, puis

poursuit son chemin, imperturbablement. Michel, le visage livide, semble pétrifié, regardant fixement devant lui, sans émettre un son. Je sens qu'il s'est passé quelque chose, sans pouvoir du tout en deviner la nature. Je lui demande si ça va. Il ne répond pas, semblant tétanisé par des visions d'horreur dont les reflets peuvent se lire dans son regard.

« C'est lui, murmure-t-il tout à coup.

— Lui, qui? »

Mais il n'ajoute rien d'autre, et je comprends que le propos ne m'est pas adressé. Me disant qu'il a peut-être besoin d'être seul, et que je ne peux de toute façon pas faire grand-chose pour lui, je le laisse à ses pensées. Il semble avoir eu une vision de l'enfer, cet endroit où la solitude fait la loi.

★

★ ★

Débarquant sur le quai de la station La Motte-Picquet-Grenelle, je suis hélé par un homme d'une soixantaine d'années assis sur l'un des bancs, avec entre les jambes une guitare à laquelle il manque une corde. Un immense sourire illumine son visage, dont le teint écarlate fait ton sur ton avec le bandana rouge qui lui enserre la tête. Habillé d'un perfecto de cuir noir, avec des franges, il porte aussi un t-shirt représentant Johnny Hallyday sur une Harley-Davidson, une tête d'aigle aux yeux perçants derrière lui. Une canette de bière est posée à ses pieds, et je devine que ce n'est pas la première de la journée.

« Salut guitariste, t'aurais pas une corde de *si*? J'en ai cassé une et j'en ai pas de rechange.

— Si, je dois avoir ça, lui dis-je en cherchant le paquet de cordes que j'ai toujours avec moi.

— Ah merci, tu me sauves la vie. Tu t'appelles comment? Moi, c'est Johnny.

— Moi, c'est Fred, lui fais-je en lui tendant la corde qui lui manque. C'est bien, t'as déjà un t-shirt à ton nom.

— Ah ouais, Johnny, c'est toute ma vie. Si tu veux j'te chante une chanson dès que j'ai monté la corde.

— Si tu veux, lui dis-je en souriant.

— Et toi, tu chantes quoi?

— Chanson française, des classiques.

— Brassens?

— Ouais, Brassens aussi.

— Ma seule patrie, c'est le rock'n'roll, mais ça me ferait plaisir d'en entendre une. »

Il est sympa, et c'est une bonne occasion de répéter *Les Copains d'abord*, chanson que j'ai apprise il y a peu, j'en attaque une version un peu plus vitaminée que l'originale, ce qui le met encore plus en joie. Il change sa corde pendant que je chante et, quand j'ai terminé, me dit :

« Ah ouais, c'est vraiment bien comme ça, on dirait du rock'n'roll.

— Ouais, Brassens, ça peut être du speed metal acoustique si on veut.

—Tiens, je vais te chanter une chanson de Johnny. »

Il se lance dans une version approximative de *Gabrielle*, dont il oublie la moitié des paroles, mais

force sa voix pour imiter celle de son idole. Et c'est relativement crédible. Il est tellement pris par le personnage qu'il joue que son interprétation exprime une certaine force.

« On s'y croirait, lui dis-je lorsqu'il a terminé.

—Merci. Mon rêve, c'est de le rencontrer. Je l'ai vu plusieurs fois en concert. Mais un jour, je vais le rencontrer. Je pense que je le croiserai dans le métro un de ces quatre. Bon, je vais repartir dans les wagons, mais je te laisse prendre le prochain. Et n'oublie pas qu'un homme, un vrai, un rocker, ça aime le risque. Et que le plus grand risque dans la vie, c'est l'amour. Parce que le risque de l'amour, c'est l'amour du risque. Et l'enfer, c'est quand on a raté l'amour.

— Ouais, ça, c'est sûr. À un de ces quatre, rocker! », lui lancé-je en me dirigeant vers la rame qui vient d'entrer en gare.

Je recroiserai régulièrement Johnny dans le métro, toujours sur le même banc de la station La Motte-Picquet-Grenelle, le visage continuellement éclairé d'une expression radieuse. Mais en train de chanter dans un wagon, jamais. Il faut imaginer Johnny heureux.

ON N'EST PAS LÀ POUR SE FAIRE ENGUEULER

Il y a un an de cela, alors que je chantais dans le métro depuis quelques mois, mon père m'a demandé ce que je comptais faire maintenant que j'avais quitté l'agence Robert & Public. Je lui ai fait part de mes activités souterraines, qu'il ignorait jusque-là, et j'ai vu à son air navré que s'effondrait chez lui l'espoir de me voir un jour enfin occuper un emploi stable et dans la norme. Il avait espéré qu'à mon retour de Berlin, fort d'une expérience qui ne pouvait selon lui être que provisoire – car la musique ne saurait en aucun cas être un véritable métier –, je suivrai enfin une trajectoire professionnelle offrant à la fois sécurité et perspectives. Intégrer une agence de publicité parisienne, même en tant que simple employé, lui semblait plutôt un bon choix en ce sens, car ça pouvait selon lui satisfaire mes ambitions artistiques. Car oui, bien des gens pensent qu'une agence de publicité a des activités artistiques, au prétexte qu'on y conçoit des dessins, des films, de la musique, des phrases, et qu'on y organise des « événements », un des noms à la mode conférés aux animations publicitaires. Pourtant, rien de plus éloigné de l'art que la publicité, notamment leur rapport à la rentabilité, qui est le seul objectif véritable de la réclame. Et surtout, ainsi que le dit si bien Cavanna, l'immense Cavanna : « La publicité ment en prétendant dire la vérité, ce qui la met à l'opposé de l'art qui dit une vérité en prétendant mentir. »



En ce début de mois de juin, le soleil inonde les wagons lorsque nous passons sur la partie aérienne de la ligne 6. Un Juif orthodoxe, à la barbe rousse flamboyante, probablement hassidim si j'en juge par son Schtreimel et son manteau noir qui doivent lui tenir bien chaud ces jours-ci, me sourit en marquant de la tête le rythme de la chanson que je chante, ce qui fait virevolter ses papillotes à contretemps. Il me donne une pièce lorsque je passe pour quêter, en me souhaitant une bonne journée. Ce doit être mon jour avec les croyants aujourd'hui, car c'est ensuite au tour d'une passagère de me dire sur un ton jovial « Dieu vous bénisse, le Christ est avec vous ». Peut-être antillaise si j'en juge à son accent créole, elle plonge la main dans son sac pour y prendre ce que je pense d'abord être une pièce de monnaie, mais me montre une amulette de pacotille avant de la glisser dans ma pochette : « C'est une médaille de la Vierge Marie, elle vous protégera. » Elle a l'air si heureuse de me la donner que je la remercie malgré tout, alors que je ne suis pas du tout porté sur les gris-gris quels qu'ils soient, et plus particulièrement ceux qui attestent que les religions ne dépassent pratiquement jamais le stade de superstitions primitives et infantiles. La bigoterie, cette prison mentale dont vous êtes votre propre geôlier.



Je n'aime pas la fête de la Musique, ce jour où nos bons maîtres, fondamentalement soucieux de notre épanouissement, nous obligent à la célébrer, dans une joie et une allégresse surjouées bien entendu. Cette antique fête païenne du mois de juin s'est transformée en une sorte de cérémonie schizophrène au cours de laquelle des musiciens enthousiastes et désintéressés s'installent un peu partout dans la ville, pendant que le prix de la bière double. « C'est pour les artistes » répète sans rire le bistrotier qui s'achètera une nouvelle bagnole avec la recette de la journée. Il y a tellement de groupes qui tentent de se couvrir les uns les autres pour se faire entendre, qu'on se surprend à penser « heureusement que c'est pas comme ça tous les jours ! ». C'est justement le but recherché. La fête de la Musique, c'est la sœur jumelle de la Journée pour les droits des femmes. Un jour par an la société drague ces dernières en leur jouant le sketch de la liberté et de l'égalité, mais pendant le reste de l'année c'est en gros « ferme ta gueule, grognasse ! ». L'art et la culture ne sont-ils qu'une équation entre investissement et impact médiatique ou financier immédiat ? Les épiciers de tout poil ne s'y sont quant à eux pas trompés : la fête de la Musique, c'est d'abord la fête du commerce. Pour paraphraser Nietzsche disant que sans la musique, la vie serait une erreur, je pense volontiers que sans le commerce, cette école de la tromperie, la musique ne serait que bonheur. Cette année encore, je boycotte donc la fête de la Musique.

Je me retrouve chaque jour avec des pièces de monnaie en quantité importante, et il faut que je trouve le

moyen de les échanger régulièrement contre des billets. Heureusement, depuis peu, le guichet de la station Étienne-Marcel est équipé d'une machine à trier les pièces. Je croise chaque jour Annie ou Alain, tour à tour préposés au guichet, et qui ont la gentillesse de prendre toute ma ferraille. Devant l'état d'usure de la pochette que j'utilise, Annie m'a donné une petite sacoche en cuir de la RATP, celle qui sert aux agents à porter à la ceinture leur fameux poinçon. Il y avait trop de monde au guichet hier, et je n'ai pas eu la patience d'attendre. C'est le jour de la fête de la Musique aujourd'hui, et je vais paisiblement rester chez moi. Je décide de descendre dans la station, ça doit être calme à cette heure-ci. C'est Annie qui est de service cet après-midi. Je suis en train de lui donner mes pièces au guichet lorsque arrivent deux hommes à l'air passablement éméché, se tenant joyeusement bras dessus bras dessous, parlant fort et riant aux éclats. Je comprends que le premier, habitant le quartier, raccompagne le second après quelques verres, de nombreux verres sans aucun doute, pris chez lui. Tout à coup, un objet chute de la veste de celui qui s'apprête à prendre le métro. Il s'agit d'une petite statuette de terre cuite qui se brise en trois ou quatre morceaux en tombant sur le sol. L'habitant du quartier s'écarte de son acolyte en lui disant d'une voix alcoolisée : « Mais tu m'as volé ma statuette de Kinich Ahau ! Je t'invite chez moi, et tu me voles ? Mais c'est dégueulasse ! » Il a l'air complètement dépité, mais il est trop ivre pour avoir une réaction qui irait au-delà. L'autre semble un peu penaud et regarde ses chaussures plus encore que les débris épars de la statue, qui gisent

sur le sol. Puis se redresse, tentant maladroitement de se justifier : « Ouais, mais tu m'as dit que tu l'avais volée au Mexique, alors je voulais la rapporter là-bas. » Son hôte tourne les talons sans un mot et regagne la sortie, l'air abattu. Alors que je suis seul avec son visiteur dans l'entrée du métro, sous le regard amusé d'Annie qui observe la scène derrière la vitre de son guichet, il me regarde et me dit, le regard un peu trouble :

« T'as qu'à la prendre, elle est tombée à tes pieds, elle est à toi maintenant. C'est la statue du dieu du Soleil, c'est une statue porte-bonheur, mais il faudra la rapporter au Mexique, parce que lui, il l'a volée là-bas, et on peut pas faire ça. Elle s'est cassée dans mes mains, ça veut dire que c'est pas à moi de le faire. Moi, j'suis un Gitan, et nous on sait des choses comme ça.

— Mais c'est ton copain, non, tu peux peut-être lui rapporter, il va te faire la gueule sinon ?

— Non, je le connais pas, on s'est rencontrés dans la rue, et il m'a invité à boire des coups chez lui. »

Il se baisse alors pour ramasser les morceaux et, d'un geste qui n'admet pas de refus, me les pose dans les mains. Je le remercie en souriant de ce qui semble être un cadeau :

« Je te promets de rapporter la statue dès que j'irai au Mexique, mais ça risque de prendre un peu de temps.

— C'est pas grave, me répond-il, toujours d'une voix embrumée, le Soleil, il a tout le temps pour lui. »

Puis il entre dans le métro en sautant maladroitement un portillon. Rentrant chez moi, je regarde les différents morceaux qui composent la statuette, me demandant comment je vais pouvoir les recoller.

M'attelant immédiatement à la tâche, je m'aperçois qu'il lui manque la main droite. Je redescends donc les cinq étages de mon immeuble, afin de retourner dans le hall de la station où, miraculeusement, je retrouve la divine dextre, sans laquelle Kinich Ahau ne serait pas véritablement complet. En attendant son retour sur la terre de ses ancêtres, il trône désormais chez moi, rayonnant sereinement de son pouvoir sacré.



Alors que je remonte l'escalier de la station Étienne-Marcel, je vois, assise sur une chaise dans le couloir, une femme enceinte à l'air éploré. Un homme à ses côtés lui tient tendrement les épaules. À leurs pieds, un couffin miniature dans lequel brillent quelques pièces de monnaie. Correctement habillés et coiffés, ils n'ont pas l'allure de sans domicile fixe. Si j'en juge par la taille du ventre de la femme, le terme doit être très proche. Quelques personnes se sont arrêtées, et je l'entends leur expliquer qu'elle et son mari, l'homme debout près d'elle, n'ont aucune ressource et vont sous peu être expulsés alors qu'elle accouche dans deux semaines. On leur demande s'ils ont contacté les services sociaux, et certains trouvent choquant qu'on puisse expulser une femme enceinte. Ils suscitent certainement la compassion, car leur panier se remplit plutôt bien. Arrive tout à coup un groupe de contrôleurs, qui leur demande de partir. Certains voyageurs s'insurgent, leur disant : « Vous pourriez être

compréhensifs, vous voyez bien dans quel état elle est. » Ce à quoi l'une des contrôleuses répond, tournant le regard vers la femme enceinte, à l'air penaud : « Ça fait deux ans qu'elle est enceinte de huit mois et demi, n'est-ce pas madame ? » Et le couple plie bagage sans demander son reste, sous le regard éberlué des passants préalablement compatissants arrêtés près d'eux. Il n'est pas rare que celles et ceux qui s'offusquent de ce type de bluff, exercé de la part de personnes malgré tout désespérées pour en arriver à de telles extrémités, soient en admiration devant les autofictions en vogue de ces « winners » qui auraient réussi grâce à leur seul talent et à leur esprit d'entreprise. L'histoire est systématiquement écrite avec les mensonges des vainqueurs. Les combines des pauvres, elles, s'apparentent plus à de la débrouille pour la survie qu'à autre chose, et ne portent pas préjudice à grand monde finalement. Le total de leurs magouilles atteint à peine quelques pourcents des sommes soustraites à la collectivité par les délinquants en col blanc, qui les volent en réalité directement à celles et ceux qui ont généré cette richesse avec leur seul travail. Un pauvre qui se fait prendre pour un trafic, c'est un voleur. Un riche, rarement inquiété pour des malversations pourtant flagrantes, n'est accusé que de commettre une erreur de gestion, voire une maladresse, si par miracle une telle affaire arrive un jour sur la place publique. Pour ce qui est de la délinquance dans le métro, il y a bien des pickpockets, ou encore les détrousseurs de l'aube, ceux qui s'en prennent aux fêtards endormis dans les wagons, les délestant de leur portefeuille pendant leur sommeil, et bien sûr quelques

arrachages de sacs à main. Mais l'essentiel de ce qui est qualifié de délinquance consiste en fait en du petit négoce clandestin. Hermès, le dieu du commerce, est pourtant également celui des voleurs. Pour la plupart sans papiers, les vendeurs à la sauvette proposent à l'angle des couloirs des grandes stations des fruits et des légumes, des bibelots et des jouets fabriqués en Chine, des ceintures, des gants, des parapluies, des CD ou des fleurs qu'ils remballent prestement dès qu'apparaissent des flics, des vigiles ou des contrôleurs, qui ont tendance à se multiplier. À la station Barbès-Rochechouart, on trouve en plus de cela des cigarettes de contrebande, proposées par de très nombreux revendeurs qui se dispersent tels une volée de moineaux dès qu'apparaît la police. En ce printemps 1993, c'est la droite qui logiquement remporte les élections législatives. Sa frange la plus réactionnaire est appelée à constituer un gouvernement de cohabitation, avec notamment Édouard Balladur en qualité de Premier ministre et Charles Pasqua en tant que ministre de l'Intérieur. Un gouvernement dont on ne peut donc douter ni du goût pour la justice sociale ni de la probité.

★

★ ★

Si l'on voit régulièrement des sans-abri se retrouver ensemble, liés par la camaraderie du désespoir et de l'alcoolisme, ce sont des groupes composés exclusivement d'hommes, dans lesquels s'immisce parfois une femme. Sur le visage de laquelle il n'est pas rare de voir

des traces de coups. Attendant une rame à la station Trocadéro, j'avise un jour un groupe de mecs assis sur les bancs de la station. Ils parlent et rient bruyamment, dans une langue slave que je devine être du polonais. Depuis la fin du régime communiste en Pologne, une proportion importante de ses habitants a quitté un pays dont il était très difficile de sortir jusque-là. Attirés par le mirage d'un eldorado qu'ils pensaient trouver en Europe de l'Ouest, ils se retrouvent à la rue, car il n'y a pas plus de travail pour eux ici qu'il n'y en avait outre-Oder. Et ils se retrouvent là, sur les bancs du métro, à boire de la vodka quand ils en trouvent, ou tout ce qui peut être alcoolisé le reste du temps, à chanter des chansons en polonais pour se remonter le moral. La seule chose qui les soulage de leur souffrance, ce sont ces rires qu'ils arrachent de leurs tripes à grandes gorgées d'alcool. Mais chaque jour, la plongée est plus rude encore. On les retrouve effondrés sur les sièges des stations ou des wagons, dans des positions surréalistes qui pourraient prêter à sourire si elles n'étaient pas l'expression d'une descente aux enfers absolue. « Salut! Toi chanter avec nous! », me lance l'un d'eux d'un air rigolard lorsqu'il m'aperçoit sur le quai. Ils ont visiblement rallumé la chaudière depuis un moment, mais puisqu'ils ont l'air plutôt sympathiques, je leur chante quelques couplets de *Paris s'éveille*, dont certains, pas encore complètement ivres, arrivent sans trop de mal à reprendre le refrain. La station prend tout à coup l'ambiance d'une tribune de stade de football un soir de match en raison de l'écho qui démultiplie la puissance de leur chœur. Ils applaudissent et me tendent

Sans mentiiiiiiiiir, si votre rââââââââââge
Se rapporte à votre plûmâââââââââge,
Vous êtes le Phénix des hôôôôôôôôôôôôôôtes de
ces bouââââââââââââs. »

Les portes se referment, et je ne l'entends pas terminer son numéro, mais je la vois à travers la vitre de la porte du fond du wagon donnant sur la voiture suivante. Elle accompagne sa prestation d'amples moulinets de bras, et, me regardant de temps à autre, me fait un signe de la main au moment où nos regards se croisent. Deux stations plus loin, alors qu'elle a terminé son numéro, je la vois entrer dans le wagon dans lequel je me trouve, et où je chante *Madeleine*. Elle s'assied sur le strapontin le plus proche, m'écoute pendant toute la chanson en me souriant d'un air langoureux. Je lui réponds également par un sourire, mais de façon plus distante. Elle a un joli visage rondouillard, le corps et les jambes potelées, le tout boudiné dans des vêtements noirs très serrés. Ses cheveux, noirs aussi, en bataille, cachent un regard perçant, et au fond duquel brûle une flamme un peu bizarre. Ses habits sont couverts de poils blancs, que j'imagine être ceux d'un chien ou d'un chat. Alors que je descends de la rame après avoir quêté parmi les voyageurs, elle me suit et commence à me parler en me souriant à pleines dents, façon de parler dans la mesure où elle n'a plus d'incisives. Je viens de casser une corde, ce qui m'arrive au moins une fois par jour, et je m'assieds sur un des bancs de la station Raspail.

« Salut, comment tu t'appelles? Moi, c'est Stéphanie. Tu chantes bien je trouve.

— Merci. Moi, c'est Fred. T'as l'air d'être à fond quand tu récites des poèmes toi. Je t'entendais quand t'étais dans le wagon d'à côté.

— Ben oui, il faut avoir la pêche quand on fait la manche, sinon les gens y donnent rien. Ça fait des années que je fais ça, je commence à connaître. Mais ça doit marcher pour toi aussi, j'ai vu comment les gens y te donnent.

— Ouais, ça se passe pas mal, mais c'est vrai que il faut toujours avoir la patate.

— Je peux te demander un truc ?

— Euh ouais, si tu veux.

— Tu as une chambre, ou un appart ?

— Ouais, j'habite un studio, pourquoi ?

— Parc'qu'en ce c'moment, je galère, je ne sais pas où dormir avec mon chien. En foyer, y z'en veulent pas. Là, je l'ai laissé à une copine, parce que ce n'est pas pratique dans le métro. Je dors chez elle, dans le couloir, avec mon chien, mais il faut que je parte de chez elle, parc'que son mec y fait la gueule.

— Ah ouais, mais chez moi, ça ne va pas être possible, j'ai qu'une seule chambre et un seul lit.

— Ouais, mais comme t'es plutôt beau garçon, j'me disais qu'on aurait pu s'arranger, hein ?, me dit-elle d'un air mutin. On pourrait habiter chez toi, avec mon chien. Tu verras, il est très gentil, y s'appelle Zorro, parc'qu'il est tout blanc, et que l'vrai Zorro, il est tout habillé en noir, comme moi. T'as vu, y'a ses poils blancs sur moi, parc'que je dors avec lui. »

Je la regarde, un peu décontenancé par le caractère passablement abrupt de sa proposition, me disant

qu'après tout, elle a au moins le mérite de la franchise. À aucun moment elle n'a été désagréable avec moi, bien qu'elle soit clairement complètement perchée.

« Non, désolé, ça va pas être possible, lui dis-je en la regardant dans les yeux en souriant.

— Ouais, je comprends, t'as pas envie d'avoir de chien chez toi. Mais moi, j'peux pas vivre sans Zorro.

— Ah ouais, je comprends, dis-je, soulagé de ne pas avoir à lui fournir plus d'explications, dont la sincérité aurait été inutilement désagréable ou travestie de fumeux mensonges.

— Bon, c'est pas grave, on s'recroisera sûrement, et t'auras qu'à m'dire si tu changes d'avis. Allez j'y vais. »

Elle se lève en me lançant un baiser de la main, toujours tout sourire. Changeant de quai pour repartir en direction de Charles-de-Gaulle-Étoile, je reprends ma route en souriant intérieurement de cette scène assez surréaliste. Être dragué si frontalement avec en guise de marché un hébergement en échange de sexe, ça ne m'était pas encore arrivé.

Parlant de drague un peu abrupte, une autre anecdote survenue ce jour-là. Il faut croire que Cupidon était de sortie. Alors que je chante sur la ligne 6, une élégante femme d'une cinquantaine d'années vient m'aborder à la descente du wagon. Elle me glisse un billet dans la poche, ainsi qu'une petite feuille de papier pliée en deux.

« Je t'ai bien écouté, et je trouve que tu chantes vraiment bien, je suis sûre que tu peux devenir quelqu'un. Mais est-ce que tu manges à ta faim ?

— Oui, je m'en sors pas trop mal, pas de souci, merci. Je ne roule pas sur l'or, mais ça va.

— Je m'appelle Véronique, et je t'ai laissé mon numéro de téléphone. Appelle-moi quand tu veux. Tu peux venir habiter chez moi, je m'occuperai bien de toi. Tu pourras te consacrer à ta musique, et à moi aussi. Tu pourras me chanter des chansons et être gentil avec moi. »

J'avais été surpris de la proposition de Stéphanie, mais là, je suis estomaqué. Cette femme me propose ni plus ni moins que de devenir son amant à domicile, de la divertir et de lui faire l'amour en échange du gîte et du couvert. Le naturel avec lequel ce contrat tacite de servitude volontaire m'est présenté me semble incongru.

« Donc en gros, tu me proposes de devenir gigolo, c'est ça ?, lui dis-je un peu froidement.

— Appelle ça comme tu veux mon chéri, mais tu devrais savoir saisir ta chance. Tu n'auras plus à penser à l'argent, je m'occuperai de tout. Tu pourras jouer ta musique toute la journée et devenir un vrai chanteur, avec tes chansons. Penses-y », dit-elle en souriant et en tournant les talons.

Je la regarde s'éloigner, encore interloqué, et me disant que décidément, aujourd'hui, j'ai un succès inespéré auprès des femmes. Dommage que ce ne soit pas exactement le type de femme, et surtout de relation, qui m'attire. Si jamais une proposition de cette nature émanait d'une femme dont je serais amoureux, je ne pourrais jamais l'accepter. Pourtant, quand je pense à nombre de musiciens parmi mes

connaissances, je me dis qu'ils sont peu ou prou dans une telle situation. Beaucoup vivent aux crochets d'une petite amie, d'une femme ou de leur mère, et même s'il y a de l'amour entre eux, cela les place dans une situation de dépendance extrême. Je ne parviens pas à l'imaginer dans mon cas. Des chanteurs tels que Brassens ou Ferré, et bien d'autres, ont longtemps été entretenus par une femme. C'est probablement ce qui leur a permis de se consacrer pleinement à leur art et d'atteindre le niveau de qualité les métamorphosant en ce qu'ils sont devenus. Malgré la sécurité matérielle que cela permettrait, je ne me résoudrai jamais à vivre ainsi sous tutelle.

CHAPITRE IX
LES COPAINS D'ABORD

L'amitié est une valeur cardinale, peut-être la plus belle dont puisse être capable l'être humain, car elle s'élabore grâce aux interactions d'une relation mutuellement choisie. D'où sa plus grande force, mais également sa plus grande fragilité par rapport à l'amour, qui tolère des trahisons ou des blessures qui seraient fatales à une relation amicale. Alors que l'amour est inconditionnel, l'amitié implique une confiance et un respect réciproques, qui se construisent et s'entretiennent au travers d'une complicité sans cesse renouvelée, au cœur de laquelle les actes ont plus de poids que les mots. C'est pour cela que, ainsi que le disait Sartre, la confiance se gagne en gouttes, et se perd en litres. Un déséquilibré a assassiné René Bousquet ce matin. Ce dernier était un ami intime de François Mitterrand, qui lui a sans relâche témoigné sa profonde affection, et ce depuis leur jeunesse. Le président socialiste doit être bien triste à cet instant. On pourrait, une fois n'est pas coutume, admirer sa constance. Sa réputation de manœuvrier sans scrupule et d'opportuniste politique n'est pas usurpée, loin de là, lui qui n'a jamais envisagé ses relations qu'à l'aune des avantages qu'elles pouvaient lui procurer. Ce qui est toutefois particulièrement gênant dans ce cas, c'est justement la permanence de cette amitié avec un homme qui a non seulement été un haut fonctionnaire collaborateur pendant la période de l'Occupation, mais surtout qu'il a dans ce cadre été le

principal organisateur de la rafle du Vel'd'Hiv', la plus grande arrestation massive de Juifs réalisée en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Oui, malgré ses possibles désaccords, l'amitié est avant tout une question de compatibilité morale, voire politique. La conserver à un tel individu, en pleine connaissance de cause, c'est cautionner ses actes. Mitterrand n'a donc honte de rien.



« Jesus-Christus! Jesus-Christus! Jesus-Christus! » Une vieille Rom aux allures de sorcière vient d'entrer dans le wagon où je suis en train de chanter, puis s'avance en claudiquant dans l'allée centrale, invoquant à la façon d'un disque rayé le nom de ce Sauveur qui l'a visiblement négligée jusqu'ici. Elle ne semble pas prêter la moindre attention à ma présence, mais me jette toutefois un regard noir lorsqu'elle passe devant moi. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa psalmodie obsessionnelle en tendant une main aux doigts maigres et noueux en direction des passagers, qui l'ignorent complètement. Juste avant de quitter le wagon, elle pointe l'index vers moi comme pour me menacer, l'œil mauvais, et prononce des mots que je ne comprends pas, mais dont je sens qu'ils ne sont pas emplis d'affection. Peut-être considère-t-elle que je n'aurais pas dû occuper un wagon de cette rame, dans laquelle elle est possiblement montée avant moi. Étant donné la vitesse à laquelle elle traverse les wagons, j'en doute. Les Roms

sont de plus en plus nombreux dans le métro, venant en France pour tenter de se protéger des pogroms dont ils sont victimes, notamment en Roumanie. La chute de Ceausescu et de son régime leur a donné l'opportunité de fuir un pays dans lequel ils sont persécutés depuis des siècles, mais ils sont à peine mieux accueillis en France, où une grande partie d'entre eux ne survit que grâce à une mendicité que leurs détracteurs qualifient d'agressive. Leur insistance n'est pourtant pas pire que celle de la plupart des personnes qui font la manche. Mais maîtrisant peu ou pas le français, ils n'ont que le timbre de leur voix et leur regard pour exprimer leur détresse, d'où ce ton larmoyant et cette expression implorante que certains d'entre eux adoptent de façon contre-productive. En France, l'appel au sentiment de pitié n'est que rarement efficace, et il vaut toujours mieux avoir l'air un peu sûr de soi lorsqu'on veut obtenir de l'argent d'autrui sans autre contrepartie que sa bonne volonté. C'est ce que comprend une partie des Roms aussi, dont l'assurance surjouée n'est que rarement récompensée aussi. Les codes sémiotiques qu'ils emploient ne sont pas ceux en vigueur ici. Les ressorts de la réussite de la mendicité sont de fait éminemment culturels, et impliquent d'établir un lien basé sur une complicité réelle ou supposée entre celui qui donne et celui qui reçoit. Sans empathie, pas de solidarité ou de générosité possible. Je suis bien conscient de la chance que j'ai de pouvoir jouer sur les codes de la chanson française classique, et plus particulièrement avec le capital de sympathie des titres de mon répertoire, parmi les préférés des Français de toutes les générations. Et puis je suis un

homme, blanc, jeune, et apparemment en bonne santé. Logique que ce soit plus facile pour moi que pour une vieille femme à l'air miséreux et ne parlant pas un mot de français. J'entendrai d'ailleurs un jour un voyageur lancer à un Rom qui fait la manche en chantant dans sa langue, des vieilles chambres à air nouées autour de ses pieds en guise de chaussures : « Vous êtes en France, il faut chanter en français. Vous parlez pas français, je peux même pas m'engueuler avec vous ! »

★

★ ★

Nous sommes le 1^{er} mai, et je ne vais pas chanter dans le métro aujourd'hui. Si je concède que le côté liturgique de leurs slogans incantatoires peut sembler un peu suranné, je me rends fidèlement aux manifestations qui accompagnent la fête des Travailleurs. Et non pas la fête du Travail, appellation sous laquelle l'a instituée le régime de Vichy en 1941, et qui persiste encore pernicieusement aujourd'hui. Bien que les anarchistes américains soient à l'origine de la célébration du mouvement ouvrier ce jour-là, en hommage aux manifestations du 1^{er} mai à Chicago en 1886 et aux condamnations à mort qui les suivirent, leurs homologues français y sont rares en cette année 1993. J'ai ouï dire que c'était, outre une faiblesse numérique réelle ne leur permettant pas de s'y intégrer avec toute la légitimité qu'ils mériteraient, surtout en raison de l'opposition de la CGT à une présence libertaire. Cela fait longtemps que les relations entre la CGT et

les anarchistes sont exécrables, et l'indiscutable suprématie des premiers sur le mouvement ouvrier ne laisse, pour l'instant, aucune place au débat. Là encore, seul le rapport de force physique et numérique serait, hélas, l'unique solution pour que les anarchistes puissent occuper autre chose que les rayons des bibliothèques.

Le soir, nous apprenons le suicide de Pierre Bérégovoy, Premier ministre déchu de son titre il y a deux mois. Le choix d'une date si symbolique par celui qui s'est réclamé d'une tradition ouvrière ne peut pas être le fruit du hasard. Étant donné la conversion de l'ancien syndicaliste ouvrier aux vertus du capitalisme et son dévouement sans faille à celui-ci depuis sa nomination il y a un peu plus d'un an, il n'est pas incongru d'imaginer qu'il ait pris conscience de la trahison de ses idéaux, un peu tardivement certes. Ce seraient donc les remords et la honte qui l'auraient tué.

★
★ ★

Une prise d'otages a lieu dans une école maternelle, à Neuilly. Un ancien militaire devenu patron raté, qui se fait appeler Human Bomb, retient en otage une vingtaine d'enfants en menaçant de les égorger si on ne lui remet pas une rançon. Le Raid est sur place, et l'affaire est fortement médiatisée. Il n'en faut pas plus pour que l'actuel maire de Neuilly, Nicolas Sarkozy, sorte de tête à claques des beaux quartiers au regard aussi franc que celui d'un marchand de voitures d'occasion, vienne se mettre

en scène pour jouer les héros. Faisant tout pour se placer en permanence devant l'objectif des caméras, il gêne le travail des négociateurs et met les enfants en danger. Ceux-ci s'en sortiront finalement bien, mais l'absence totale de scrupules de ce politicard minable en dit long sur sa soif de pouvoir.

Je suis en train de chanter *Les Copains d'abord* dans une rame de la ligne 9 et le train est à l'arrêt à la station Bonne-Nouvelle. Le signal annonçant l'imminente fermeture des portes résonne, quand tout à coup un homme jaillit du quai à l'intérieur du wagon, se jette sur une passagère assise sur un strapontin et s'enfuit juste au moment où les portes se referment. La passagère, une dame âgée dont l'élégant tailleur en pied-de-coq et son chapeau assorti pourraient justement laisser penser qu'elle est neuilléenne, porte la main à son cou. Une autre femme âgée, assise à côté d'elle et qui semble l'accompagner, également habillée selon les codes vestimentaires si caractéristiques des quartiers huppés de la capitale, lui demande ce qu'il a fait. La femme agressée répond : « Je crois qu'il a essayé de me voler mon collier, mais il est encore là », en soulevant l'étincelant bijou qu'elle porte autour du cou de façon assez ostentatoire. Ça ne pouvait qu'attirer la convoitise des nombreux toxicomanes qui traînent dans les stations proches de Strasbourg-Saint-Denis, lieu de tous les trafics depuis quelques mois.

★

★ ★

À plusieurs reprises, j'ai, en traversant le cœur de la station de métro Les Halles, remarqué que de nombreux sourds et muets y dialoguent dans la langue des signes. Interpellé par la richesse de sens que de façon évidente leurs mains expriment dans leurs conversations, alors que je ne les comprends pas, bien entendu, cette gestuelle m'a toujours semblé fascinante. Je n'ai jamais su pourquoi les sourds et muets se rassemblent à cet endroit précis, jusqu'au jour où j'ai fait la connaissance d'une amie sourde qui m'a expliqué que la langue des signes a en fait jusque très récemment été combattue par les autorités. D'abord interdite par l'Église au prétexte qu'elle ne permettait pas de parler de Dieu, alors que créée dans ce but par un prêtre, l'abbé de l'Épée, la langue des signes a ensuite été interdite par l'État, contraignant les sourds à l'apprentissage de la méthode orale. Cette censure imposée aux établissements spécialisés n'a été levée qu'en 1991, mais celles et ceux d'entre les sourds qui pratiquent cette langue peinent encore à se retrouver dans un lieu qui leur permette de savourer ce qui est devenu une véritable culture, la langue des signes ayant une construction et des concepts qui lui sont propres. Je me dis qu'il faudra un jour que j'apprenne cette langue. En attendant, je me dirige vers la ligne 6 en prenant la ligne 4.

J'arrive à la station Raspail, quasiment déserte à cette heure-là. Sur le quai, au loin, je vois que trois personnes s'acharnent sur une quatrième, à terre, tentant de lui arracher son sac. Je reconnais Michel, le

vieux légionnaire, au sol, aux prises avec trois autres sans-abri qui ont l'air passablement ivres si j'en juge à leur équilibre précaire et aux beuglements avinés dont tous font preuve. Je cours vers le groupe en hurlant « Lâchez-le tout de suite, et dégagez ! » et en distribuant deux ou trois coups de pied bien sentis, sans lâcher ma guitare. Je n'ai pas grand mérite, ayant bien compris que vu leur état je ne risquais pas de réaction fulgurante de leur part. On dit qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire, toujours est-il qu'ils abandonnent vite la partie, se relevant laborieusement et s'éloignant en maugréant, d'une démarche mal assurée. J'aide Michel à se relever, et il s'assied sur un banc. « Les salauds, ils ont voulu me voler mon sac. Il y a toutes mes affaires dedans, j'ai plus rien d'autre », me dit-il, de la colère plein les yeux. « J'étais en train de dormir en plus, mais j'accroche toujours mon sac à mon bras quand je dors. De toute façon, s'ils m'attaquent parce qu'ils cherchent de l'argent, il faudra qu'on cherche ensemble. » Il fouille dans une des poches de son sac, et en sort un petit insigne militaire, qu'il me tend. C'est celui de la Légion étrangère, en version miniature de celui qui se trouve sur les bérets verts du 2^e REP précisément, et facilement reconnaissable avec son aile déployée armée d'un glaive.

« Tiens, c'est pour toi, pour te remercier de m'avoir tiré d'affaire.

— Mais non, il ne faut pas, c'est normal, vous étiez en train d'être attaqué.

— La plupart des gens, ils m'auraient laissé crever. Toi, tu me dis bonjour, et là, t'es venu m'aider.

— Merci, c'est un beau cadeau, mais vous allez pas le regretter? Vous y tenez peut-être beaucoup à cet insigne?

— Celui auquel je tiens le plus, c'est celui qu'il y a sur mon béret, tiens, regarde, fait-il en le sortant de la poche intérieure de son manteau. Personne me le prendra, plutôt crever. Celui que je te donne, c'est celui que je mettais sur ma tenue de ville, il y a longtemps. Ça me fait plaisir de te le donner. Tu sais, quand je vois ma gueule, je vois mes rides, je pense à la mort. Il faut bien que je laisse quelque chose à quelqu'un. »

Je suis très touché par son geste, dont je mesure la valeur, et ne sais pas trop quoi répondre. Je n'ai pas été un héros, je lui ai juste accordé l'attention minimale à laquelle un être humain a droit, et qui devait lui manquer depuis bien longtemps.

« Il faut que je te dise quelque chose. Il faut que je le dise à quelqu'un avant de mourir, et je pense que je connaîtrai plus personne qui me comprendra. Toi, j'crois qu'tu peux comprendre.

— Je sais pas, vous savez pas ce qu'il peut se passer demain ou un autre jour. Vous allez peut-être rencontrer d'autres gens en qui vous aurez confiance.

— Non, c'est fini, je le sais. C'est rapport au gars qu'on a vu passer devant nous l'année dernière. Tu sais, celui qu'était en jupe. »

Je suis surpris qu'il se souvienne de cet épisode, et plus encore de ma présence ce jour-là. Michel et moi nous sommes régulièrement croisés à la station Raspail depuis lors, nous saluant et échangeant quelques mots, mais jamais il ne m'a reparlé du vieil Arabe que nous avons vu ensemble.

« Il faut que je te raconte mon histoire pour que tu comprennes pourquoi je suis dans la rue maintenant. T'as un peu de temps ?

— Oui, c'est bon, j'ai fini ma journée, j'allais remonter chez moi. »

Il entame alors son récit :

« Je suis entré dans la Légion, c'était ma seule chance. J'étais enfant de l'Assistance. J'ai fait des conneries. Je me suis engagé au 1^{er} REP, j'ai fait l'Indochine, le canal de Suez. Et l'Algérie. En Algérie, une fois, on était en mission de reconnaissance, dans un village. On était un commando de douze hommes. Mon chef m'a dit d'aller chercher une chèvre dans une des maisons du village. On avait faim, on voulait la faire griller. On était à quelques centaines de mètres des maisons. Tout avait l'air calme. J'étais presque au village, j'ai entendu des coups de feu au campement. J'ai vite couru pour revenir, mais quand je suis arrivé, tous les gars étaient morts. Ils sont tombés dans une embuscade. C'était dur, il y avait tous mes potes. J'ai pu rejoindre le reste des troupes à une dizaine de kilomètres. On est revenus au village, et on a massacré tout le monde, en représailles. On en a gardé juste un vivant, pour qu'il fasse passer le mot aux habitants de la région. Un gamin d'une quinzaine d'années, pris au hasard, et qu'avait certainement rien fait. Les villageois obéissaient au FLN, et puis ils étaient chez eux, qu'est-ce que tu veux dire. On aurait fait pareil à leur place. Comme avec les Allemands en 40. Mais on lui a coupé la bite et les couilles et on les a mises dans sa bouche. Et on l'a attaché à un arbre. C'est moi qui

l'ai fait, pour venger mes copains, avec tous les gars autour qui m'encourageaient et qui l'insultaient. Mais je savais que c'était pas lui le problème. J'ai toujours repensé à son visage, à ses hurlements, au sang. »

Après un instant de silence, il reprend, la gorge serrée :

« Et c'est lui qu'on a croisé l'autre jour. Il m'a reconnu. Et je l'ai reconnu aussi. J'ai tué plein de monde dans ma vie, c'était mon métier, c'était ma mission. Je croyais pas que je pouvais tuer avant de tuer. Quand tu commences à tuer, tu y vas à fond, parce que sinon tu te dis que ça ne sert à rien. Quand tu passes ta vie à combattre des monstres, toi aussi tu deviens un monstre. Mais lui, j'ai toujours regretté d'avoir fait ça, de l'avoir torturé, alors qu'il était innocent. On peut pas faire ça à un homme. J'y ai repensé tout le temps. J'en suis pas fier, et ça me travaille. Tous les jours, je me souviens que je veux oublier.

— Et vous l'aviez jamais revu depuis ?

— Non, jamais. Je pensais qu'il était mort. Et du coup, je pense qu'il est venu se venger. Je comprends aussi. Après ça, à la Légion, j'ai pensé à lui tous les jours en fait. Et quand j'en suis parti, je n'ai plus pensé qu'à ça, tout le temps. Dès que j'essaie de dormir, y'a son fantôme qui vient me hanter. Du coup, ça fait trente ans que je dors plus ou presque. C'est pour ça que j'ai commencé à boire. Et c'est parce que je buvais trop que j'ai été viré de la Légion, après quinze ans. Je sais que c'est dégueulasse ce qu'on a fait ce jour-là, j'ai envie de me foutre en l'air. »

Il commence à pleurer en silence, mais je sens que ça lui a fait du bien d'en parler. Je ne sais pas trop quoi lui

dire. Je sais qu'il porte son enfer au plus profond de son être. Son regard plonge tellement loin dans le désespoir qu'on dirait que c'est le désespoir qui le regarde. J'ai objectivement un tortionnaire devant moi, un mec qui a dû commettre des horreurs par dizaines au cours de sa carrière de légionnaire, invariablement au prétexte de défendre la patrie et le drapeau, mais en réalité des intérêts français n'ayant que peu de rapport avec les valeurs humanistes et universelles si fièrement revendiquées par le pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Plutôt un parfum de pouvoir, de pétrole et de corruption.



« *I've got the Blues, yeah, yeah, I've got the Blues, yeah, yeah, I've got the Blues, yeah, yeah.* » Un chanteur, seul avec son harmonica, se trouve dans le wagon dont les portes viennent de s'ouvrir devant moi. Il dégage une énergie intense, battant le rythme avec son pied, faisant résonner le plancher du wagon comme s'il s'agissait d'une grosse caisse. Il a l'air de très bonne humeur pour un mec qui a le blues, et sa joie semble communicative si j'en juge par les sourires des voyageurs. Je vais laisser cette rame partir puisqu'il est déjà dans la place, et je lui fais un petit signe d'encouragement avant que les portes se referment, auquel il répond par un clin d'œil complice.

Un peu plus tard, je retombe sur Roland, le joueur de flamenco, que je n'ai pas croisé depuis longtemps.

« Salut, me dit-il, alors toujours dans le métro ? »

— Oui, toi aussi je vois, ça fait un moment que je t'ai pas croisé.

— Ouais, c'est grand le métro. Et puis je me suis retrouvé avec un bras cassé pendant cinq semaines, et je suis pas venu jouer pendant un moment. Ce sont les Rambos du métro qui m'ont fait ça, parce que je leur répondais. Il y en a de plus en plus, et les nouveaux sont plus violents qu'avant. On voit que c'est la droite qui est revenue. La RATP a embauché des vrais fachos.

— Ah merde, ça craint carrément. C'est vrai que j'ai remarqué qu'il y a de plus en plus de vigiles du GIPR, et qu'ils se la racontent encore plus qu'avant. J'ai du bol, j'suis pas tombé sur eux encore.

— Ouais, eh ben fais gaffe quand tu les vois, ils sont de plus en plus cons.

— Merci du tuyau. Prends la prochaine rame, je prendrai la suivante, et *tot ziens*!

— *Tot straks* alors! »

Je monte dans la rame et y chante notamment *Les Copains d'abord*, que je commence à maîtriser désormais. Lorsque je passe faire la quête, un jeune homme me montre la pièce qu'il s'appête à placer dans ma pochette, en me disant avec un clin d'œil : « Tu regarderas bien son côté pile. » Je le remercie, et une fois sorti du wagon, je regarde la pièce en question, et constate qu'il y a collé un petit morceau de shit bien gras, qui ressemble à de l'afghan. Ça fait pas mal d'années déjà que j'ai arrêté de fumer des pétards, ça me transforme en légume, et je trouve ça désagréable. Mais je suis sûr que ça fera plaisir à l'un ou l'autre de mes amis qui l'apprécieront bien mieux.

Sur la ligne 6, j'enchaîne deux titres de Dutronc, *Paris s'éveille* et *Les Play-Boys*. Lorsque je passe dans les travées avec ma pochette, un jeune homme y met en souriant une pièce de dix francs. Son visage me semble familier, mais je suis pourtant sûr de ne pas le connaître. En passant quelque temps plus tard à La Chope des puces, un bar du marché aux puces de Clignancourt où se croisent tous les émules et amateurs du jazz manouche popularisé par Django Reinhardt, je le reconnais. Il joue de la guitare avec les manouches, Ninine et Mondine notamment, et je comprendrai plus tard qu'il s'agit de Thomas Dutronc, fils de son père, à qui il ressemble beaucoup. Son père, qu'il faudra que je remercie un jour, car je lui dois finalement indirectement une grande partie de mes revenus dans le métro, ses chansons comptant parmi les plus populaires de mon répertoire. On peut dire qu'elles sont au nombre de celles qui ont joué le rôle le plus important dans le changement radical de vie opéré depuis deux ans maintenant. Ce changement surprend systématiquement celles et ceux de mes proches qui l'apprennent, qui ne savent d'abord jamais trop quoi en penser. En chantant dans le métro, je suis à plusieurs reprises tombé par hasard sur des amis ou des connaissances, plus ou moins intimes, qui donc découvrent sur le terrain mes nouvelles activités. Toujours surpris de me retrouver là, leurs réactions vont de l'amusement à la pitié de m'imaginer avoir sombré dans la clochardisation. Mais après discussion, leur commentaire est, en substance : « C'est bien, au moins tu fais ce que tu as vraiment envie de faire. » Je ne saurais mieux dire.

CHAPITRE X
LE POINÇONNEUR DES LILAS

Je m'étais promis d'aller le voir en concert, mais chaque fois que ça aurait été possible, j'ai laissé passer l'occasion. J'ai appris la mort de Léo Ferré ce matin, et je ne le verrai donc jamais sur scène, dommage. Malgré plusieurs textes pour le moins ambigus concernant de très jeunes filles – pour ne pas dire carrément propédophiles –, c'était un artiste rare, et l'un des derniers monuments de la chanson française classique que j'aurais pu avoir le plaisir d'écouter sur scène. J'essaierai de ne pas manquer Barbara, qui chante au Théâtre du Châtelet dans quelques mois.

L'été étant traditionnellement la période des coups fourrés du gouvernement, celui-ci n'échappe pas à la règle. Cette année, c'est l'indépendance de la Banque de France qui est ainsi annoncée début août, afin de faire le moins de vagues possible. Cela signifie que ce sont les banquiers qui, sans avoir besoin de manœuvrer auprès des politiques désormais, décideront de l'orientation économique du pays, et ce sans le moindre contrôle démocratique. C'est un peu le hold-up du siècle.

Chaque fois que je passe dans l'un des couloirs de la station Charles-de-Gaulle-Étoile, je croise un chanteur qui, avec son système de karaoké portable, enchaîne en boucle *Le Téléphone pleure*, de Claude François. Il semble véritablement être en discussion avec la petite fille dont on entend la voix sur la bande de *play-back*. Son visage exprime une tristesse infinie,

et il paraît complètement indifférent au fait que les personnes qui passent devant lui donnent une pièce ou pas, et n'a même pas un panier ou un quelconque réceptacle pour éventuellement les recueillir.

Depuis quelque temps, d'autres manchards sont venus nous rejoindre dans les rames du métro. Il s'agit de vendeurs de journaux de rue, qui se sont récemment multipliés. Mensuels au contenu assez sommaire, ils portent des noms évocateurs tels que *La Rue*, *Macadam*, *Faim de siècle*, *L'Itinérant*, *Le Réverbère* ou *Le Lampadaire*. Les vendeurs se font une concurrence acharnée dans les rames où ils les proposent à la criée, un peu à la façon des vendeurs de journaux qui déambulaient dans les rues jusque dans les années soixante-dix. Ils achètent le stock qu'ils doivent revendre et déploient donc des trésors de persuasion plus ou moins subtiles pour y arriver. Jouant alternativement sur l'humour ou la pitié, ils n'en ont que rarement les uns envers les autres. J'en ai déjà vu certains s'écharper et un autre me menacer du poing pendant que je chantais dans un wagon, dont il estimait pour une raison inconnue qu'il lui était réservé, alors qu'il attendait le métro sur le quai. Ces journaux, qui font surtout la fortune de leurs propriétaires, des exploiters de la misère, permettent dans le meilleur des cas aux crieurs improvisés juste de survivre. Ils sont d'ailleurs principalement vendus par des sans-abri pas encore clochardisés. On comprend en les voyant ce que signifient la grande précarité et la rage du désespoir. En ce qui concerne leur contenu, non seulement ça ne vole pas très haut, mais ça peut aller jusqu'à des articles racistes et antisémites, à l'instar de

cet article paru dans *Le Réverbère* : « Dans la rue, il n'y a aucun Juif, aucun franc-maçon. Y'a quand même un privilège quelque part! » De telles analyses, de haute volée, n'y sont pas rares, et finissent par discréditer cette presse de caniveau. Le seul journal qui tirera un peu son épingle du jeu sera *La Mouise*, du professeur Choron, célèbre fondateur de *Hara-Kiri*, notamment grâce aux merveilleux dessins de Vuillemin, Schlingo, Placid, Lefred-Thouron, ou aux brèves de comptoir de Gourio. Ils arrivent à rire et à faire rire de la misère sans rire des miséreux.



« Police, descendez du wagon. » Cette fois-ci, ils sont trois, avec leurs gueules si reconnaissables de flics en civil, quadragénaires à têtes d'alcoolos sur des corps de sportifs. Celui qui m'a parlé semble être le chef de la patrouille, il m'a présenté sa carte de police, sur laquelle figure « Brigade de surveillance du métro ». J'arrête de chanter et descends donc du wagon. Je les sens un peu tendus les gars, et je reste calme. « Présentez vos papiers d'identité et votre titre de transport. » Je m'exécute. « Vous êtes né en Suède, vous z'êtes pas un vrai Français alors? », me dit l'un d'entre eux, l'air narquois. Je ne réponds pas, et le regarde d'un air étonné. « Pas très blond pour un Suédois, c'est une vraie carte d'identité? » Je lui ai pourtant présenté une carte d'identité française, car il n'existe pas encore de carte d'identité suédoise en cette année 1993. « C'est

ma carte d'identité », lui dis-je laconiquement. Je sais que face à la police, il faut en dire le minimum, rester factuel, sujet-verbe-complément, et ne jamais mettre le moindre affect dans le ton de sa voix. Tout peut être prétexte à escalade, délit d'outrage ou grosse raclée à laquelle on ne peut pas répondre. Sur un ton agressif, dont je sens qu'il a pour but de me provoquer pour justifier une réaction violente de sa part, celui qui semble le chef me dit : « Tu sais que c'est interdit de chanter dans le métro. Si on veut, là, on te confisque ta guitare et on la casse en morceaux. » Là encore, je ne réponds pas, je sens que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je pressens qu'ils n'attendent qu'un infime alibi pour se lâcher. « Bon, la contravention, c'est quatre cents francs. » Puis en baissant la voix, ses deux collègues vérifiant que personne d'autre ne l'entend : « Et si tu paies tout de suite, en liquide, c'est deux cents francs seulement. » Un peu interloqué, mais finalement pas véritablement surpris, je lui rétorque : « Non, j'ai pas ça sur moi. » C'est vrai que je ne les ai pas encore gagnés aujourd'hui, mais je n'ai en fait aucune envie de filer du fric à un flic. Je préfère payer l'amende plein tarif, même si je n'ai pas la naïveté de croire que la destination des fonds soit bien plus éthique. Quatre cents francs, c'est à peu près ce que je gagne chaque jour en deux heures et demie, avec une étonnante régularité d'ailleurs. « Bon, contravention alors », dit-il sur un ton de dépit en sortant son carnet à souches. Ses collègues ont également l'air contrarié. L'un d'entre eux me dit, l'air menaçant : « On veut plus te voir ici, sinon, la prochaine fois, on te prend ta guitare. » Le chef me tend le procès-verbal,

me demandant de le signer, et me dit : « Ouais, c'est comme ça que ça se passe avec nous. Et puis on a des ordres pour nettoyer le métro, on fait ce qu'on veut, on est chez nous. » Je repars avec le procès-verbal en poche, en me disant que, décidément, la police ne changera jamais.

★
★ ★

Alors que je sors d'un wagon à la station Strasbourg-Saint-Denis pour aller reprendre la ligne 4, je vois au bout du quai un groupe de trois agents de sécurité du GIPR, le Groupement d'intervention et de protection des réseaux, dont l'un pointe l'index dans ma direction en hélant les deux autres. Ils se dirigent à grands pas vers moi, et je ne les sens pas d'une humeur qu'on puisse qualifier de badine. Sachant de quoi ils peuvent être capables, et se lâchant plus encore que des flics assermentés, je pense qu'il vaut mieux tenter quelque chose pour leur échapper. Les portes du wagon viennent de se refermer derrière moi, impossible d'y remonter. Courir dans les couloirs ? Ils me rattraperont sûrement, ma guitare me ralentira, et ils sont généralement assez sportifs. Le métro démarre, lentement. Alors que les trois vigiles se rapprochent de plus en plus, je décide de sauter entre deux wagons, sur la petite plateforme qui se trouve au pied de la porte qui permet de passer d'une voiture à l'autre. Il y a des poignées qui me permettent de m'accrocher, je ne risque pas de tomber, même si ça fait un peu

film de cow-boys. Alors que le métro s'éloigne, je les entends qui crient : « On t'aura la prochaine fois ! » Je descends à République, à la surprise des voyageurs qui attendent sur le quai et me voient surgir d'entre deux voitures. Bon, il va falloir faire gaffe maintenant. Je sais que le GIPR a recruté en masse depuis quelque temps, du coup ils n'ont pas été trop regardants sur la qualité de leurs nouveaux membres. Ces derniers ont pour mission de chasser les pauvres et les manchards, la principale qualité qui leur est demandée consiste de ce fait à être fiers d'obéir à des ordres, en jouissant de l'impunité et du prestige que confère un uniforme. Ils ne sont pourtant pas les seuls à faire du zèle. Alors qu'il s'apprête à monter dans le wagon de tête, un chanteur, probablement sud-américain, se fait interpeller par le conducteur du train, qui sort de sa cabine, lui intimant l'ordre de déguerpir. Le chanteur s'exécute, mais s'éloigne en criant « Cabron ! Cabron ! Cabron ! ». Une mésaventure semblable m'arrivera quelques jours plus tard, sur une autre ligne. Je suis entré dans le wagon de tête, les portes viennent de se refermer, mais le train n'est pas encore parti. Alors que je commence à chanter, les portes s'ouvrent de nouveau et le conducteur passe la tête en me lançant sur un ton haineux. « Sortez du wagon ou j'appelle la sécurité ! » Je n'ai d'autre choix que de lui obéir, mais je lui lance :

« T'es vraiment un collabo, toi, qu'est-ce que ça peut te foutre que je chante dans les wagons ? »

— C'est interdit, c'est tout, et y'en a marre que ce soit le bordel en France. »

N'ayant pas envie de bloquer le train dont je comprends qu'il ne redémarrera pas tant que je m'y trouve, je redescends sur le quai.

« T'es un vrai rebelle toi, un vrai résistant, tu vas sauver le pays. »

D'un ton arrogant, il me répond :

« Moi, je suis plutôt Pétain que Jean Moulin, si tu vois ce que je veux dire », en refermant prestement la porte de sa cabine derrière lui, puis en actionnant la fermeture des portes avant de faire redémarrer le train. Heureusement, son cas est assez rare, et la plupart des conducteurs du métro ne me posent jamais de problème. L'un d'entre eux, sur la ligne 9, reprend même dans son micro le refrain de *Paris s'éveille* quand il m'entend la chanter, et encourage les voyageurs à me donner une petite pièce.

★

★ ★

« Salut. » Celui qui me parle est un joueur de bandonéon qui se trouve sur le quai de la station Havre-Caumartin, où j'attends la prochaine rame.

« Tu prends le prochain ? »

— Ouais, lui dis-je, mais si je vais dans le wagon de tête, tu peux prendre celui de queue, je fais jamais plus de trois wagons par rame.

— Non, je suis pas pressé, j'attendrai le prochain. Je vais me rouler une clope en attendant.

— Ça fait longtemps que tu joues dans le métro ?

— Cette année, ça fera quatorze ans.

— Ah ouais, ça fait un moment. T'en as jamais marre?

— Si, ça m'arrive, mais je préfère faire ça que d'aller bosser pour un patron. Et puis, j'ai bossé dans le bâtiment, y'a longtemps, et j'ai compris que si je continuais, j'allais me flinguer les doigts, et que je pourrais plus jamais jouer de bandonéon. Et si je bosse dans un bureau, je vais me flinguer le cerveau, et c'est encore pire. Le bandonéon, je peux pas vivre sans, alors c'est comme ça.

— Ouais, je comprends, moi c'est pareil avec la guitare. Et tu joues quoi?

— Surtout du tango argentin. Mon maître, c'est Astor Piazzolla. J'ai eu les boules quand il est mort l'année dernière.

— Ah oui, c'est le plus grand dans le genre. Et tu fais que les wagons, toi aussi?

— Oui, je me vois pas rester planté pendant des heures dans un couloir. Finalement, heureusement que j'ai appris à jouer de l'accordéon et pas du piano. Le piano, c'est l'accordéon du riche.

— Ha ha ha, c'est pas faux. Moi non plus j'aimerais pas rester coincé dans un couloir. Mais t'as vu, en ce moment, les flics et les GIPR sont vraiment pénibles, ils chassent.

— Ouais j'ai vu ça. J'ai discuté avec des contrôleurs de la RATP que je connais maintenant, tu parles, depuis le temps... Ils m'ont dit que le GIPR avait recruté des bandes de skinheads pour faire le ménage. Et même des bandes rivales, ce qui fait que c'est le bordel des fois, c'est déjà arrivé qu'ils se battent. Ils ont été obligés de demander à leurs chefs de calmer leurs troupes. »

C'est vrai que des copains m'avaient parlé de ça il y a quelque temps, mais je pensais que c'était une légende urbaine. Psykoskin, le chef d'une bande de skins fachos qui avait fait parler d'elle dans les années quatre-vingt, avait connu de sérieux déboires dans le milieu biker qu'il avait essayé d'intégrer, mais où son côté hâbleur n'avait pas fait illusion bien longtemps. Il avait ensuite monté une boîte de sécu, car le but de sa vie, c'était d'être chef de quelque chose de militarisé, même minable. Prêt aux plus répugnantes compromissions pour en définitive ne régner que sur une bande de pathétiques bras cassés, Psykoskin avait en réalité peur de son ombre et ne vivait que grâce à de minables magouilles. D'après mes potes, il travaillait désormais pour la RATP.

★
★ ★

Croisant de nouveau un accordéoniste que je vois maintenant depuis des années, perpétuellement assis au même endroit dans le même couloir, à Châtelet-Les Halles, je repense à ce que m'a dit le joueur de bandonnéon. Je comprends qu'il se sente mieux là que soumis aux vicissitudes du salariat, mais je ne suis pas sûr que ce qui peut probablement devenir une routine me convienne autant qu'à lui. Je sais désormais que je ne pourrai jamais moi non plus retourner à une vie d'employé, ou que ça me coûterait trop cher en termes de mal-être si j'étais contraint de le faire. Pour autant, je ne parviens pas à voir comment ailleurs que dans le métro

je pourrais vivre en ne faisant que de la musique, mon expérience passée m'ayant pour l'instant montré que le travail et le talent, et je ne parle pas seulement des miens, n'étaient jamais suffisants. Entre la faculté de créer une œuvre qui puisse plaire à un public suffisamment large pour que son art soit son unique source de revenus et avoir les possibilités de rencontrer ce public potentiel, il y a un univers. Celui-ci s'appelle industrie du disque, et ce n'est pas un hasard.

★

★ ★

Quelques semaines plus tard, lorsque, rentrant chez moi, j'arrive à la station Étienne-Marcel, un colleur d'affiches de publicité est là, et je l'entends qui râle. « Merde, bande de salauds, y sont vraiment dégueulasses. » Je le croise régulièrement, c'est toujours lui qui colle les affiches dans la station. Habillé d'une salopette bleue, il a la cinquantaine, la clope au bec et pose les affiches avec une dextérité qui ferait pâlir d'envie toutes celles et ceux qui ont déjà posé du papier peint chez eux. Quand il me voit, il me lance :

« Moi aussi, je vais aller faire la manche maintenant. Il faut que j'apprenne à jouer de la guitare.

— Ah ouais, pourquoi maintenant ?

— Parce qu'ils me virent de mon boulot, les salauds. Ils embauchent des jeunes qui leur coûtent la moitié, ils reçoivent des aides de l'État. Alors dehors les vieux. Ça fait vingt-cinq ans que je bosse là, et je colle mieux et plus vite que quatre jeunes réunis. Ils s'en foutent.

— C'était donc ça l'entourloupe après les grèves des lycéens. Ils ont réussi à la faire passer leur loi finalement. C'est dégueulasse.

— Ouais, un jour, ça va péter, parce que y'en a marre.

— J'espère. Mais ça fait un moment qu'y en a marre, et ça pète toujours pas.

— Ouais, t'as raison, c'est chacun pour sa gueule. Et du coup, on crève tous. Tu fais bien de chanter dans le métro, t'as pas d'patron.

— Ouais, je sais. C'est du taf aussi, faut transpirer pour gagner sa croûte, mais je préfère ça. Bon allez, courage.

— Allez, salut, peut-être qu'on sera collègues bientôt », conclut-il en souriant.

Cinq minutes plus tard, une nouvelle vilénie patronale m'est de nouveau démontrée. Alain est au guichet de la station aujourd'hui. Nous nous saluons comme chaque fois qu'on se croise, et il me dit :

« Bientôt, tu me verras plus, je pars en retraite anticipée.

— Ah bon, t'es pas si vieux que ça pourtant, et t'as l'air en forme.

— Ouais, mais la RATP préfère me remplacer par des jeunes en stage, ça lui coûte moins cher. Et moi, ça me dérange pas de partir maintenant, j'ai 55 ans. Je vais pouvoir m'occuper de mon club de judo et aller à la pêche.

— Ah merde, ça va être dommage de plus te voir ici, je t'ai toujours vu au guichet depuis que j'habite dans le quartier. Enfin, toi ou Annie.

— Annie, c'est pareil, elle va quitter le guichet, elle part bosser dans les bureaux. De toute façon, y'aura moins de monde aux guichets, parce qu'ils vont mettre des distributeurs automatiques.

— Ah merde, elle aussi, elle part. Prévenez-moi si vous faites un pot de départ avec les voyageurs, hein ?

— T'inquiète pas, tu seras le premier prévenu, tu viendras chanter des chansons. »

Je rentre chez moi en me disant que décidément, c'est une vague de fond, dont on ne perçoit sans doute que les premières écumes.



Une balle dans la tête. Kurt Cobain, chanteur de Nirvana, s'est suicidé en se tirant un coup de fusil dans le crâne : 27 ans, c'est trop jeune pour mourir, merde. Bien sûr, il était dépressif et héroïnomane, mais ça laisse une impression d'immense gâchis. C'est toujours triste un suicide, bien sûr, mais là, ça me touche un peu plus que dans d'autres cas. Non seulement parce que c'était un chanteur et un guitariste que j'appréciais, mais aussi parce que ça semble briser un élan musical et social que je n'avais pas connu depuis 1977 avec l'arrivée du punk rock, devenu au fil du temps très académique dans sa forme, et désormais déconnecté de son époque. Alors que le rock'n'roll, musique du bruit et de la fureur qui m'accompagne depuis l'enfance, a fondamentalement été pour moi synonyme d'une liberté jubilatoire, je constate que chaque nouvelle vague depuis ses origines

brûle nombre de ses représentants les plus doués. Mais surtout des anonymes, si j'en juge au nombre de mes amis ou de connaissances qui sont soit morts d'excès divers liés au mode de vie qui l'accompagne, soit transformés en légumes au regard éteint, croyant naïvement que la picole et la défonce sont les valeurs uniques et cardinales du rock'n'roll. C'est pour ça que je n'ai jamais aimé le romantisme qui règne autour de la toxicomanie et de l'autodestruction, bien que je ne condamne pas celles et ceux qui en sont victimes. Ils font ce qu'ils peuvent, en essayant de survivre, provisoirement, avec l'illusion de fuir une incapacité à vivre en paix avec eux-mêmes. Ce qui me gêne, c'est plutôt l'attitude des voyeurs qui viennent sans risques se délecter du spectacle de la décadence physique et morale d'autres qu'eux, fantasmant sur le talent qu'apporteraient drogues, alcools et psychotropes divers, ce qui leur permet de justifier l'absence du leur.

Le lendemain, il fait un temps magnifique, je sors de la station Raspail pour aller faire les terrasses afin de profiter des premiers rayons de soleil de ce début avril. Je jette mon dévolu sur la première terrasse ensoleillée sur laquelle je tombe, juste à la sortie de la station. Quelle n'est pas ma surprise de tomber sur Renaud, le chanteur, attablé avec une femme et une adolescente que j'imagine être respectivement son épouse et sa fille, la fameuse Lolita. J'aime bien Renaud, car outre son univers sympathique de gentil loubard parigot, je trouve qu'il est le seul à avoir renouvelé en son temps la chanson française, qui depuis n'a pas véritablement produit d'artistes qui m'aient favorablement impressionné.

Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur l'ingénuité de son soutien à Mitterrand, et la caution que lui, qui se revendique libertaire, apporte à quelqu'un qui mène depuis son arrivée au pouvoir une politique à l'opposé exact de cette philosophie politique. Espérons qu'à l'avenir il fasse montre de plus de lucidité, ce serait terrible de le voir dériver encore plus à droite. Mais bon, Renaud bénéficie d'un tel capital de sympathie qu'on a du mal à lui reprocher véritablement, mettant cela sur le compte d'une authentique candeur. Lorsque je passe entre les tables pour quêter, c'est Lolita qui glisse une pièce de dix francs dans ma pochette. Je suis à la fois très ému de croiser le mythique chanteur en chair et en os, mais profondément triste lorsque je vois sa tête rougie et bouffie par l'alcool, le regard vitreux et mélancolique. Il y a donc bien une malédiction jetée sur les hypersensibles, à laquelle ni le succès ni la richesse ne permettent visiblement d'échapper. Leurs tourments peuvent se trouver accrus, c'est vrai que ça doit être lourd à porter, le public aimant plus ce que les artistes représentent pour lui que ce qu'ils sont en réalité, porte ouverte à toutes les schizophrénies. J'ai pour l'instant échappé à celles-ci, tout autant qu'au succès et à la fortune d'ailleurs. Étant donné ma fondamentale hypersensibilité, ça n'est peut-être pas plus mal.

CHAPITRE XI
NE ME QUITTE PAS

Je passe souvent par la station Raspail, et j'ai petit à petit fait connaissance avec Karima, une des guichetières, qui change aussi mes pièces contre des billets lorsqu'elle est en service. Il faut que je trouve une solution plusieurs fois par jour, ma pochette déborde au moins à deux reprises au cours de ma tournée quotidienne. Je viens de croiser Michel, le commandant, et l'ai brièvement salué. Il avait l'air un peu hagard, comme ça lui arrive régulièrement, mais il semble aujourd'hui un peu plus loin que d'habitude. Des années de soulo-graphie intense en plus d'une vie dans la rue finissent par marquer profondément les esprits de la même façon que les corps, mais je trouve qu'il a extrêmement vieilli depuis un an. Après la rencontre avec le vieil Arabe en fait. Nous n'en avons reparlé qu'une fois, et je sens que quelque chose a changé chez Michel depuis le jour de ces improbables et brutales retrouvailles. Il a l'air de plus en plus tourmenté quand je le vois, le regard agité et les gestes fébriles. Ou bien il est complètement ivre, dans un état de laisser-aller croissant, effondré dans sa pisse et son dégueulis. Je l'ai vu être tellement soulé que, tout en poursuivant la discussion avec moi mais incapable de se lever, il a sorti sa bite et a commencé à pisser assis, comme si de rien n'était, inondant son pantalon et ses chaussures. Les flaques d'urine que je vois régulièrement autour de lui attestent que c'est devenu la règle, et c'est vrai qu'il pue de plus en plus.

Alors que la guichetière me tend des billets en échange de mes pièces, on entend des cris stridents provenant du quai, puis la sonnerie d'alarme du métro. Un homme arrive en courant vers le guichet : « Y'a un SDF qui s'est jeté sous le métro, il faut appeler les pompiers. » Je suis sûr qu'il s'agit de Michel, il n'y avait pas d'autre sans-abri sur les quais il y a cinq minutes. Après avoir passé le portillon, je descends quatre à quatre les marches menant au quai direction Nation, où j'ai vu Michel tout à l'heure. Ce dernier n'est plus assis sur le banc sur lequel il se trouvait. Le métro est arrêté en milieu de station, toutes portes fermées. Les voyageurs coincés à l'intérieur des wagons montrent des signes d'agitation. Il n'est pourtant pas possible au métro d'avancer plus pour l'instant. À mesure que j'approche de l'avant du train, une insistante odeur de métal chaud et de chair brûlée s'immisce dans mes narines. Le conducteur est sorti de sa cabine, l'air complètement désorienté. Impuissant, il agite les bras en regardant autour de lui. Quand il me voit arriver, il me dit, le visage livide : « Il est là. Il s'est approché du bord du quai, il m'a regardé en souriant et il s'est jeté sous le train, j'ai rien pu faire. » Des traces de sang sont visibles sur le flanc du wagon de tête, et j'entends un râle qui provient de dessous. Je me penche et j'aperçois Michel, le visage en sang, paraissant assis sur le rail, le dos contre le rebord du quai, les jambes sectionnées et coincées sous une roue. Il a l'air conscient et me reconnaît quand je penche la tête vers lui :

« Ah t'es là, toi? me dit-il d'une voix haletante.

— Ouais, j'suis là. Les pompiers vont arriver. Ça va aller.

— Non, ça y est. C'est fini. La mort, je la connais. Elle est là. J'suis allé la chercher. J'en pouvais plus. C'est mieux comme ça. Toi, tu sais pourquoi. Je verrai plus son fantôme. Et je le verrai plus jamais, lui. »

Dans un geste que je sens douloureux, il tend lentement la main vers moi, et je la prends dans la mienne.

« Vous voulez que je prévienne quelqu'un ? »

— J'ai plus personne. J'ai trois enfants. Ça fait dix ans que je les ai pas vus. »

Des larmes se mettent à couler sur ses joues. Je sens la poigne de sa main qui faiblit. Il tourne la tête vers moi, le regard brûlant de fièvre et de feu, et murmure dans un souffle :

« Tu leur diras de pas être aussi cons que moi. »

Sa tête retombe tout à coup lourdement sur le côté tandis que la pression de ses doigts se relâche et que sa main abandonne la mienne. Il est mort. Je me mets à pleurer en silence. Il faudra l'arrivée des pompiers, une dizaine de minutes plus tard, pour que je lâche sa main. Je laisse les secours s'affairer, et la police arrive pour évacuer le train de ses voyageurs, qui descendent dans un silence de mort. Je vais m'asseoir sur le banc qu'il occupait invariablement.

« Le trafic est interrompu sur la ligne 6 en raison d'un accident grave de voyageurs. » Cette fois-ci, j'entends très différemment cette phrase diffusée par les haut-parleurs de la station. Ces mots qui me semblaient presque banals lorsque je les entendais jusqu'alors résonnent à cet instant comme un improbable glas, dernier hommage du métro à Michel. Le sac à dos de ce dernier est là, devant

moi. Je me dis que j'ai le droit de le fouiller, puisqu'il m'a demandé de transmettre ses dernières paroles à ses enfants. Je n'y trouve rien d'autre qu'une vieille couverture dans un état de crasse répugnante. Son fameux béret, et ses papiers, il les a probablement sur lui, si tant est qu'il ne les ait pas perdus depuis longtemps. Un policier s'approche de moi, me demandant :

« Bonjour Monsieur, vous le connaissiez ? »

— Non, je le croisais de temps en temps dans le métro. Les pompiers vont l'emmener où ?

— À l'hôpital Cochin. Le sac est à lui ?

— Oui, mais il n'y a rien qui permette de l'identifier dedans. Il m'a demandé de dire un mot à ses enfants, mais je n'ai aucun nom, même pas le sien, ni une adresse ou un numéro de téléphone. Je sais juste qu'il s'appelait Michel, et qu'il a été commandant au 2^e REP, à la Légion.

— Je vais noter ça et prendre vos coordonnées, mais je ne peux pas vous promettre que vous aurez des nouvelles, parce qu'en général, les SDF finissent au carré des indigents du cimetière de Thiais. La police prévient la famille si jamais elle arrive à la retrouver, mais bon, si vous n'êtes pas de la famille proche... »

Je comprends que c'était la dernière fois que je voyais Michel, et je quitte lentement la station pour rentrer chez moi par la ligne 4. J'y resterai près d'une semaine sans sortir, n'ayant pas l'envie de retourner dans le métro après ce drame. J'ai encore en tête le regard de Michel, le son de sa voix et la pression décroissante de sa main dans la mienne. Avec un peu de chance, ce dernier est enfin en paix dans son tombeau.



Il me faut malgré tout retourner gagner de l'argent et donc repartir faire la manche dans le métro. Je repense à Michel, que je ne connais finalement pas vraiment. Pour une raison que j'ignore, nous avons ressenti l'un et l'autre une certaine complicité. Nous ne l'aurions sans doute pas eue dans d'autres circonstances. Mais si nos situations ne sont en rien comparables, nous avons vécu le métro comme autre chose qu'un simple moyen de transport. Ça a été pour nous un véritable lieu d'existence, c'est-à-dire celui qui nous a permis de vivre ou de survivre. Je le ressens pour ma part à la façon d'un univers qui m'a conduit à une nouvelle naissance, alors qu'il est devenu celui de la mort pour Michel. Toutes les formes de destins se croisent dans les capitales plus qu'ailleurs, mais c'est dans le métro, sans lequel Paris ne serait pas Paris, que les femmes et les hommes aux existences les plus diversifiées se côtoient de la façon la plus improbable, ignorant pourtant tout l'un de l'autre dans la quasi-totalité des cas. C'est incontestablement dans le dédale souterrain de cette ville aux cent villages que s'opère le plus grand brassage de populations. Des individus issus de toutes les classes sociales et de toutes les origines s'y côtoient, quel que soit leur âge, leur sexe, leur couleur de peau ou encore leur culture. Mais personne ou presque ne s'y adresse la parole, sauf nécessité absolue, et on ne peut pas réellement parler de mixité, mais juste de cohabitation pacifique

provisoire. Il y a toutefois des différences entre les portions de ligne les plus centrales et celles situées à proximité des banlieues. Les premières sont évidemment plus bourgeoises, et bien plus fréquentées par les touristes, car une grande partie des monuments et musées parisiens se trouvent dans cette partie de la ville. Sur les autres circule une proportion plus importante de voyageurs issus des classes populaires, dont beaucoup ont une ascendance immigrée ou sont eux aussi récemment arrivés en France. C'est le cas de la ligne 2, notamment entre les stations Barbès-Rochechouart et Belleville, un des quartiers les plus métissés de la capitale, et l'un des rares où des populations d'origine et de milieux très diversifiés vivent côte à côte, bien qu'ils ne se mélangent pas autant qu'on pourrait l'espérer. La ligne 13 a quant à elle la particularité d'avoir l'éventail de population le plus large, passant par le septième arrondissement, le plus aristocratique de la Ville Lumière avec le seizième, alors qu'à partir de la gare Saint-Lazare, sa frontière sociale et raciale, elle file au nord vers les banlieues populaires, du côté de Gennevilliers et de Saint-Denis.

Des millions de voyageurs involontairement unis par une fatalité commune, celle d'aller travailler très loin de chez eux, se côtoient ainsi chaque jour dans le métro. C'est le seul moyen de transport auquel ils ont accès, ou le plus rapide tout simplement. Et ce malgré ses réels désagréments. Y voyager implique une promiscuité imposée avec une foule d'inconnus plus ou moins sociables, et ce n'est pas un lieu dénué d'agressivité.

Il est à l'image de Paris, avec ses rapports de force et ses ségrégations multiples. La violence des voyages y est d'abord physique, avec la brutalité des portillons automatiques qui se referment durement sur les corps, ainsi que l'humiliation de la promiscuité avec ses contacts sensoriels contraints. Les rapports de force et de poids se révèlent plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'occuper les places assises, systématiquement ou presque accaparées par les moins scrupuleux des voyageurs, des hommes en général. Ils sont l'expression de l'égoïsme et de l'individualisme général de la société contemporaine, qui privilégie l'agressivité et la domination en guise de moteur des relations humaines.

Il n'est donc pas rare que les trajets soient extrêmement pénibles, surtout aux heures de pointe, lorsque le métro se met à ressembler à une bétailière. Par résignation, les voyageurs font montre d'une apparente indifférence, déployant d'intenses efforts pour que la cohabitation se passe le plus pacifiquement possible. Malgré la chaleur, les odeurs et la promiscuité physique imposée par la densité, les épisodes ouvertement agressifs sont rares. La masse compacte de la foule contient ses émotions, même lorsqu'elle est sans ménagement bousculée par des individus particulièrement pressés – des hommes là encore le plus souvent – qui se ruent à l'intérieur des wagons alors que déjà résonne la sonnerie qui annonce la fermeture des portes. De discrètes expressions du visage attestent pourtant de la gêne occasionnée ou du dédain qui l'exprime, mais la volonté de ne pas créer de tensions dans le wagon étouffe la verbalisation de la colère. Il est

bien rare que l'on vous fixe durablement dans les yeux, car ce serait perçu tel un appel à un niveau d'échange frisant l'intimité, que pratiquement personne ne souhaite avoir ici. Une attente prolongée à une station, sans obtenir la moindre information quant aux causes de celle-ci ou de sa durée possible, parvient à provoquer des manifestations d'impatience, qui ne vont guère au-delà de ronchonnements consensuels. La seule solidarité que les voyageurs connaissent, ce sont ces petites colères collectives.

Certains hommes profitent de ce voisinage forcé pour se livrer à des attouchements sur des femmes ou des jeunes filles. Celles-ci n'osent pratiquement jamais réagir, à la fois sidérées par l'agression, et hélas conditionnées à culpabiliser et à se taire lorsqu'elles la subissent. Il est exceptionnel qu'un éclat de voix ou une claque bien sentie vienne mettre un terme à ces agissements. Dans ce cas, la parole de la femme agressée sera souvent remise en question, ou l'importance de son traumatisme minoré par la plupart des témoins, même les plus directs. C'est alors à elle qu'on demande de se calmer, lui disant : « Ce n'est pas si grave, ça peut arriver, hein », ou « avec la chaleur, vous savez, et puis vu comme vous êtes habillée, c'est tentant ». Les frotteurs le comprennent bien et en abusent sans vergogne. La plupart des personnes assistant à ces scènes ne réagissent pas, par peur d'intervenir et de se retrouver victime de violences à leur tour, ou par volonté de ne pas perturber la bonne marche du métro, en tirant le signal d'alarme par exemple. Il ne faudrait surtout pas perdre

quelques précieuses minutes. Surtout quand, compréhensif, on a du mal à reprocher à quelqu'un de faire ce qu'on aurait eu envie de faire soi-même. Une main au cul n'a jamais tué personne, paraît-il.

Des gestes de solidarité et de courtoisie – voire des notes d'humour et de complicité – peuvent survenir, mais on les remarque tant ils sont inhabituels. Que ce soit quand une personne cède sa place assise à une autre, l'aide à porter un bagage ou tout simplement lui ouvre la porte parce qu'elle a les bras chargés, ces gestes simples à la portée de tous deviennent l'exception dans un univers où règne le chacun pour soi. Une réflexion humoristique peut pourtant vite éclairer les visages des passagers. Lorsque j'observe ces comportements, je me dis qu'ils sont le fruit d'une vision du monde, minoritaire certes, mais dont l'existence peut laisser penser que tout espoir dans l'espèce humaine n'est pas vain. Le fait d'entendre quelques chansons peut également contribuer à transformer complètement l'atmosphère qui règne dans un wagon. C'est ce dont je me rends compte à mesure que j'étoffe mon répertoire. J'ai sélectionné mes classiques préférés de la chanson française, et ils jouissent en général d'une sympathie importante auprès du public du métro. Ces chansons le renvoient à des souvenirs, des émotions très personnelles qui, si elles sont à peu près correctement interprétées, mettent celles et ceux qui les apprécient de bonne humeur. Cette gaieté soudaine se lit sur leurs visages. J'ai conscience que je vois chaque jour

des gens souriants dans le métro. C'est là encore très surprenant lorsqu'on a constamment été habitué à la vision d'expressions fermées, voire hostiles, qui sont le propre des relations qui régissent ce monde souterrain au quotidien.

C'est assurément cela qui m'a définitivement ôté toute honte à passer dans le wagon, après avoir chanté mes deux chansons, pour y récolter les fruits de ma prestation. Je n'ai pas l'impression de mendier, parce que je sens que ce n'est pas par pitié que les gens donnent. Ils ne le font que s'ils ont réellement passé un bon moment. Je sens la différence si dans un wagon je chante un peu plus distraitement parce que je ne suis pas concentré. Bien que mes qualités techniques soient les mêmes que d'habitude, le public ressent une attention moins aiguës qu'elle le pourrait, et il n'entre de ce fait pas dans le jeu. Le rapport entre la qualité de l'effort que je fournis et la relation simple, immédiate et proportionnée à l'argent qui en est obtenu en retour me semble, pour la première fois de ma vie, très justement équilibré. Je comprends que si j'ai l'impression de mieux respirer depuis que je chante dans le métro, ce n'est pas seulement en raison de l'hyperventilation que cela implique. Je me sens, enfin, libéré du lien de subordination qui est le propre de l'emploi salarié, dont je mesure d'autant plus l'aliénation fondamentale.

★

★ ★

Grève dans le métro aujourd'hui. C'est vrai que ça m'emmerde, comme de nombreux usagers, mais mes contacts réguliers avec Annie et Alain m'ont aussi permis de mieux analyser ce qui se passe à la RATP. La régie est depuis longtemps un des fromages de la République, permettant au pouvoir, dans des conditions opaques, de recaser quelques-uns de ses plus méritants domestiques issus de la noblesse d'État après leur éviction d'un quelconque cabinet ministériel, fût-ce pour incompétence ou malversation avérées. La publicité, omniprésente dans le métro, devient là aussi une litanie du capitalisme s'adressant au cerveau reptilien. Ses colossales recettes pourraient permettre d'intégralement financer un usage gratuit du métro. Elles sont en fait en majeure partie soustraites aux usagers par Publicis, une des plus grandes agences de propagande commerciale et politique du pays, qui en a obtenu la régie à des conditions scandaleuses. La RATP, propriété de l'État par l'intermédiaire de la Région, est donc une entreprise florissante, abreuvée de subventions publiques et de contributions de la part des employeurs qui prennent en partie en charge le prix des déplacements de leurs salariés. Mais l'objectif étant désormais sa privatisation, à plus ou moins long terme, il faut rendre la régie désirable aux yeux de futurs actionnaires potentiels. Cela se fait systématiquement par une pression à la baisse à la fois sur les coûts d'entretien du matériel, mais également sur les plus bas salaires, ceux des conducteurs, mécaniciens, personnel de nettoyage et d'accueil aux guichets. Les plus élevés, ceux des dirigeants – anciens coturnes des

futurs investisseurs – étant miraculeusement épargnés, manifestement pour récompenser leur mérite républicain, l'apprentissage commun du balancement circonspect à l'École nationale d'administration étant à la base de l'esprit de corps de la noblesse d'État. Les grèves des personnels les plus méprisés sont donc légitimes, bien qu'il leur soit régulièrement reproché de ne pas user de l'arme de la gratuité totale pour faire entendre leurs revendications. Les trois quarts des usagers utilisant une carte Orange, cela a moins d'impact qu'une désorganisation générale de l'économie par la perturbation des transports des salariés de toute l'Ile-de-France. Après tout, négocier sans rapport de force, c'est comme faire de la musique sans avoir d'instruments. Le patronat ayant continuellement l'oreille la plus attentive des gouvernements quels qu'ils soient, il aura tôt fait de réclamer un retour à la normale. Cela se fait en général non pas en accordant satisfaction aux demandes réelles des agents de la RATP, mais en octroyant quelques prébendes supplémentaires aux bureaucrates des syndicats majoritaires, ce qui leur permettra, une fois de plus, de conforter leur pouvoir sur les salariés grâce à leur légendaire servilité envers les dirigeants. Cela s'appelle le syndicalisme d'accompagnement, ou réformiste.

CHAPITRE XII
LES FEUILLES MORTES

Assis sur un des bancs du quai de la station Cambronne en attendant une rame, je suis perdu dans mes pensées lorsque arrive le métro. Je monte machinalement dans le wagon qui se positionne devant moi, l'esprit ailleurs. Une odeur pestilentielle me saute aux narines et je me rends compte que le wagon est vide, excepté la présence d'un clochard qui en est de façon évidente à l'origine. Je crois que je n'ai jamais senti de telles effluves de pourriture et de mort de toute mon existence. Jamais je n'aurais imaginé qu'un être humain vivant puisse dégager une telle puanteur. Je pense immédiatement aux descriptions des tranchées de la guerre de 1914-1918, où les cadavres se décomposaient sous le nez des provisoires survivants. J'ai le temps de voir le clochard, étalé sur une banquette, le visage pustuleux mangé par une barbe amalgamée en paquets et par une tignasse tout aussi poisseuse, vêtu d'un manteau militaire en laine, brillant de crasse, et des restes brunâtres de ce qui fut autrefois un pantalon. Je peux voir le bas de ses jambes boursouflées, cramoisies et couvertes de taches noirâtres, mais également de fistules purulentes sur lesquelles grouillent des dizaines de larves blanchâtres. Je ressors immédiatement du wagon, mais constatant que ceux d'à côté sont pleins à craquer, je n'ai d'autre choix que de rester sur le quai. La gangrène est littéralement en train de faire pourrir cet homme encore vivant. À Paris, capitale de l'un des

pays les plus riches du monde, en 1994. Bien que comprimé contre une fenêtre de la voiture voisine, un voyageur qui m'a vu descendre précipitamment me sourit en montrant le wagon vide du doigt tout en se pinçant le nez. Je ne peux qu'acquiescer avec une grimace qui lui confirme que le choc olfactif a été rude pour moi aussi. Le métro repart, emportant avec lui cette vision d'enfer. L'odeur est malgré tout persistante, et j'aurai le sentiment de la sentir tout au long de la journée, de la même façon que si elle avait imprégné mon nez et mes vêtements. L'odeur de la misère et de la solitude absolues. L'odeur de l'enfer.



Contrôle, sécurisation, assistance. C'est la nouvelle mission des vigiles du métro, qui viennent de changer d'uniforme et de nom. Ils étaient GIPR, Groupe d'intervention et de protection des réseaux, ils sont désormais GPSR, Groupe de protection et de sécurisation des réseaux, ce qui change tout, bien entendu. On sent toutefois que la tension est montée d'un cran depuis ce changement identitaire. Ils sont devenus beaucoup plus brutaux avec les sans-abri, qu'ils expulsent du métro avec encore moins de ménagement qu'auparavant. Les vigiles ne prennent plus la peine, comme auparavant, de les provoquer pour justifier une légitime défense avant de les maltraiter. Ce qui est également nouveau, c'est que certains d'entre eux portent des revolvers à la ceinture, ce qui accentue encore un

côté cow-boy dont ils jouent avec une autosatisfaction non dissimulée. Lorsque je les entends parler entre eux, d'une voix invariablement forcée dans les graves, je suis frappé de la récurrence de certains mots dans leurs conversations. Il ne serait pas absurde pour un linguiste de penser qu'enculé, pédé, trou du cul, tafiole, salope, baiser et défoncer soient des signes de ponctuation leur permettant de rythmer leurs conversations sommaires et d'enrichir leur registre lexical, assez limité il est vrai. Physiquement, ils adoptent une attitude dont ils imaginent naturellement qu'elle exprime leur puissance de mâles alpha : pieds écartés, buste légèrement penché vers l'arrière, la poitrine gonflée et les mains accrochées à la ceinture pour accroître l'impression d'épaules larges. La gourmandise avec laquelle ils se scrutent en permanence les uns les autres me laisse penser que les films de gladiateurs les plongent dans une trouble fébrilité, certainement mal assumée dans la plupart des cas. L'arrivée massive de nouvelles recrues semble avoir été organisée sur des critères de sélection bien précis, puisque l'immense majorité des vigiles est issue du moule d'une virilité de carnaval, à la fois physique et psychologique.

★
★ ★

« Merde, qu'est-ce que t'as fait ! » L'air anéanti, l'homme regarde la poudre blanche éparpillée sur le sol, juste devant le siège où une femme et lui sont assis. La femme, dont les cheveux bruns filasses

tombent sur une tunique indienne défraîchie, lui répond, d'une voix pâteuse :

« Ouais, j'ai pas fait exprès, mais t'inquiète, j'en rachèterai à mon frère. Il passe ici tout à l'heure, comme tous les jours.

— T'es sûre hein, t'es sûre? Il nous en faut pour la soirée, hein.

— T'inquiète, j'assure, je vais me débrouiller, comme d'habitude. »

L'homme se jette alors au sol, tâchant de rassembler la poudre éparse pour la récupérer. J'imagine qu'ils vont s'injecter ça dans les veines dans un instant, car elle a déjà tout l'attirail dans les mains, une cuillère, un briquet, un élastique et une seringue.

« J'en prendrai moins, je te laisserai le reste, t'inquiète », reprend la femme, en se grattant un avant-bras qui n'est plus qu'un sarment décharné et flétri.

Je suis sur le quai de la station Strasbourg-Saint-Denis, sur la ligne 8. Il y a là un grand nombre de toxicos et du deal d'héroïne. Un Noir au crâne rasé, portant un fin collier de barbe impeccablement dessiné, bosse pour les dealers et surveille la station en permanence. Il fait toute la journée des allers-retours entre les quais et la salle de musculation du RD Sporting Club, club d'arts martiaux situé juste à la sortie, sur le boulevard Saint-Martin. Je fréquente aussi le club, en entraînement libre, et je le croise régulièrement, de loin. Il faut dire qu'il n'est pas très causant, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné son activité. Quant à la femme, je l'ai déjà vue à plusieurs reprises ces derniers mois. C'est une des nouvelles habituées de la manche dans

les wagons, constamment aux alentours de cette station. Son apparence physique se dégrade de semaine en semaine. Elle est de plus en plus maigre, elle a perdu une grande partie de ses dents, et sa peau malsaine qui tire entre le blême et le jaunâtre est constellée de boutons rouges. Elle a dû être belle autrefois et doit sans doute son allure élancée à l'ancienne carrière de danseuse qu'elle évoque quand elle passe dans les wagons. Elle répète sempiternellement son histoire : « Bonjour m'sieurs dames, excusez-moi de venir vous importuner, mais je suis en décadence totale. Je vais pas m'étaler, car étant donné les propositions malhonnêtes que je reçois tous les jours, ça serait fait depuis longtemps. Je suis à la rue, avec ma petite fille. J'étais danseuse dans la compagnie de Carolyn Carlson, et j'ai tout abandonné pour l'élever seule. Merci de m'aider pour que je puisse nourrir ma môme. » Je ne sais pas si elle a vraiment une petite fille et si elle vit avec, les toxicos étant prêts à raconter n'importe quelle histoire pour récolter quelques pièces. À part dans les wagons, je n'ai jamais vu cette femme que seule, recroquevillée sur un des bancs de la station, ou s'y shootant avec ses compagnons d'infortune, qui ne prêtent pas la moindre attention aux voyageurs qui passent devant eux. Alors que ce manège dure depuis des mois, je me demande pourquoi ils ne semblent jamais inquiétés par la police, que j'ai déjà vu passer devant eux sans piper mot. Peut-être tout simplement pour les regrouper en un seul endroit, plus facile à surveiller, plutôt que de risquer les voir se disperser dans divers quartiers de Paris. On dirait que si Strasbourg-Saint-Denis est la station de l'héroïne,

Stalingrad est celle du crack, et il n'est pas rare de voir des crackers aux allures de zombies s'y déplacer en grappes, probablement à la recherche d'un dealer. On les retrouve ensuite fumant leurs petites galettes à l'aide de pipes en verre. Ils ont le teint gris, les yeux rouges et le regard à la fois hagard et complètement extatique.

Je dois changer le *ré* de ma guitare, je m'assieds un peu plus loin que le couple et commence à démonter la corde, qui s'est cassée. À ce moment débouchent du couloir trois vigiles du GPSR. Je n'ai pas le temps de leur échapper cette fois-ci, et alors que deux d'entre eux se dirigent rapidement vers moi, le troisième s'arrête devant le couple. Les deux vigiles m'enjoignent à circuler rapidement, sans me demander mes papiers, tentant de faire écran de leur corps à l'échange en train de se dérouler quelques sièges plus loin. J'ai toutefois le temps de voir très distinctement le vigile tendre un petit pochon à la fille. Elle lui glisse des billets dans la main, et il les empoche prestement. Deal classique en fait. Le vigile est donc le frère évoqué par la fille tout à l'heure, et il n'hésite pas à vendre de l'héroïne à sa sœur. Il serait naïf d'attendre d'un marchand de came qu'il ait des scrupules.

★

★ ★

La solitude. Je l'éprouve de façon aiguë, à l'instar d'une multitude de gens. Dans leur cas comme dans le mien, elle est parfois profonde, mais il est rare qu'elle soit visible par les autres. Ces autres peuvent être notre

enfer, mais le pire enfer c'est quand nous sommes seuls sans aucun autre. C'est pour cela que certains désespérés donnent le nom de Dieu à leur solitude, avec l'espérance d'y échapper. Chez les sans-abri, la solitude est particulièrement exacerbée, parce qu'ils voient des milliers d'yeux, mais pas un regard. Dans le métro, les portes ferment à une heure. Celles de l'enfer sont éternellement ouvertes. Les sans-abri qui vivent en groupe entretiennent encore un semblant de vie sociale. Ils parlent, sans doute seulement entre eux, mais ont encore la force de faire la manche. Les vrais solitaires vivent déjà dans un univers parallèle méta-humain, indifférents au monde qui les entoure. Et qui est de son côté également insensible à leur présence, sauf quand on estime qu'ils gênent et qu'on les évacue violemment pour les soustraire à la vue du public. Ils sont tellement étrangers aux présences qui les entourent qu'ils peuvent avoir des comportements d'ordinaire réservés à l'intimité, tels qu'uriner ou déféquer en public. Ou à l'image de ce sans-abri allongé derrière les sièges de la station Châtelet, qui se masturbe avec le détachement de celui qui se sent au calme dans son lit. Celui-là a sans doute encore la conscience de son propre corps, et le désir du contact avec un autre que le sien. Parmi ceux qui font la manche, certains racontent des histoires à dormir debout aux voyageurs, comme cet homme, la soixantaine bien tassée, une tête de vieux rocker au visage confit par le pastis et qui annonce avoir été coiffeur à Radio France, demandant de l'argent pour acheter du lait pour sa fille. Les plus solitaires sont silencieux, tel ce saxophoniste au visage osseux et au

corps efflanqué, dont la clé la plus grave de saxophone, manquante, est remplacée par un pot de carton qui a dû contenir de la crème glacée. Toujours sur la ligne 3, il égrène quelques notes de jazz dans les wagons, avant de passer, muet, dans les travées pour quêter. Il semble loin, très loin. Je croise aussi sur les quais du métro des personnes qui devraient absolument être prises en charge par des thérapeutes de quelque nature que ce soit, tant ils sont perdus dans un monde dont on peine à trouver la porte d'entrée. À la station Réaumur-Sébastopol, depuis quelques semaines, un homme d'origine asiatique, peut-être pakistanais, plie et replie, toute la journée durant, une chemise, avec des gestes si précis que cela leur donne une grâce chorégraphique. Pourtant, on peut imaginer qu'il est devenu fou à force de répéter ce geste plusieurs milliers de fois dans l'un des nombreux ateliers de confection du quartier, où une main-d'œuvre massivement composée de sans-papiers corvéables à merci est exploitée sans vergogne par des patrons charognards. On sait que les malheureux qui pensent trouver en France un havre de paix, contraints à la clandestinité car n'entrant pas dans les critères de la demande d'asile politique, rarement accordé, peuvent y travailler jusqu'à seize heures par jour pour des salaires de misère. C'est tout cela que vient me rappeler depuis quelques jours la présence sur les quais de la station Étienne-Marcel d'un homme noir, probablement africain, dont des doigts de chaque main sont coupés. Son crâne, déformé de la même façon que s'il avait été fracassé et dont les cheveux manquent par plaques, porte des traces de coupures que j'imagine brutales. Quelle

que soit l'heure à laquelle je passe dans la station, je le vois déambuler en marmonnant des propos incompréhensibles. Un mélange de terreur et de colère se lit dans ses yeux, ce dont témoigne également le ton de sa voix, passant de la plainte au grognement. J'apprendrai par Annie, la guichetière, qu'il s'agit d'un rescapé du génocide du Rwanda qui se retrouve à la rue, complètement perdu, après que lui a été refusé le statut de réfugié politique. Il sera évidemment expulsé un jour ou l'autre vers le pays de ses bourreaux. La paix étant désormais revenue dans son pays, son cas a été considéré comme relevant de l'immigration économique. Il se dit pourtant déjà que par le biais de l'opération Turquoise – expédition néocoloniale à alibi humanitaire – le gouvernement français serait complice des massacres perpétrés par les Forces armées rwandaises menées par Jean Kambanda, successeur de Juvénal Habyarimana, tragiquement disparu, comme lui dictateur du Rwanda et grand ami de la France. C'est de cette amitié que se réclament en chœur le président François Mitterrand et Édouard Balladur, son Premier ministre de cohabitation, pour venir, une fois de plus, sauver une ancienne dépendance française au nom de la démocratie et des droits de l'homme.

★
★ ★

Pensant peut-être que le succès du film *Le Temps des Gitans*, d'Emir Kusturica, et de sa bande originale pourrait leur attirer les faveurs d'un public dont elles

mesurent pourtant quotidiennement l'hostilité, de jeunes filles roms chantent le titre phare *Ederlezi*, de Goran Bregovic. Je croise régulièrement deux d'entre elles, qui se présentent selon les aléas de l'actualité alternativement en tant que réfugiées de Yougoslavie ou de Roumanie. Elles chantent plutôt bien, du haut d'une adolescence dont on sent qu'elle a déjà une maturité d'adulte. On se fait un petit signe quand on se croise désormais, tels des collègues. Aujourd'hui, elles sont sur le quai de la station Cambronne, attendant comme moi une prochaine rame, qui tarde à arriver.

« Toi prendre prochain métro ? me demande l'une d'elles.

— Non, vous étiez là avant, il est pour vous, lui dis-je.

— Merci, toi gentil. Mais police pas gentille avec nous. Eux frapper nous, mais nous seulement chanter.

— Ils vous ont frappées ?

— Oui, eux dire nous pickpockets, mais nous pas pickpockets. Nous chanter, c'est tout.

— Eux toucher nous aussi, ajoute l'autre. Toucher fesses, toucher seins et rigoler, dit-elle en joignant le geste à la parole.

— Et eux dire nous salopes aussi.

— Ils sont cons. Sinon, ils seraient pas policiers. »

Cela les fait rire. Elles ont l'air profondément choquées et ont de façon évidente besoin d'en parler. Je sais que les flics peuvent se comporter à la façon de porcs imbus de pouvoir, et ce qu'elles me disent ne me surprend pas, malheureusement. Que peuvent-elles faire sinon en parler à quelqu'un ? Déposer plainte ?

À la police? En étant mineures et sans papiers? Et en étant des femmes, dont les déclarations d'agression sexuelle ou de viol ne sont en général jamais prises en compte par les commissariats, ou seulement après bien des heures d'humiliation? Décidément, ces jeunes filles paient pour tout ce qu'elles n'ont pas choisi d'être, femmes, pauvres et roms. Je me dis que dans quelques décennies, elles aussi ressembleront peut-être à la vieille Rom rencontrée il y a quelque temps. La lumière qui brille encore dans leurs yeux indique malgré tout qu'elles sont capables d'autre chose, et qu'elles en ont indéniablement envie.



« Bonjour m'sieurs dames, excusez-nous de vous déranger avec tout le respect que je vous dois. » Deux hommes viennent d'entrer dans le wagon alors que je suis assis sur une des banquettes, rejoignant la ligne 13. Ils ont la quarantaine fatiguée, le teint pâle et la barbe hirsute. Le second poursuit, sur un ton dont on sent que la conviction a été sérieusement émoussée après la sempiternelle et infructueuse répétition de leur numéro à deux voix :

« On n'a tué personne, mais on vient de sortir de prison. Oui, on a commis des erreurs. »

L'autre reprend sur l'identique ton monocorde, selon une répartition du dialogue clairement concertée, avant de laisser la parole à son compagnon de misère.

« Non, nous n'en sommes pas fiers, mais nous avons payé notre dette à la société.

— Et maintenant, on est dans la galère.

— Nous savons que vous êtes très sollicités.

— On sait que c'est pas facile pour vous non plus.

— Non, c'est facile pour personne.

— Mais on a besoin de votre aide.

— Une petite pièce, un ticket-restaurant.

— Un sou, un rire, un sourire.

— Nous allons passer parmi vous, merci de votre générosité.

— Et avec tout le respect qu'on vous doit.

— Nous vous souhaitons une bonne journée. »

Ils traversent le wagon, sans recueillir la moindre pièce. La scénarisation de leur présentation a quelque chose d'incongru, de gênant presque. Bien sûr, toutes celles et ceux qui font la manche essaient de trouver les mots et le ton qui leur semblent le plus efficace. Mais là, ça ne peut pas marcher, c'est sûr. Constatant l'insuccès de leur quête, ils se mettent à insulter copieusement tous les voyageurs du wagon, mais là encore de façon coordonnée.

« Bande de salauds !

— Vous pensez qu'à vos sales gueules !

— C'est à cause de bâtards comme vous qu'on est obligés de voler !

— On vous enculera un jour ! »

Ils sortent du wagon dès que les portes s'ouvrent et entrent dans le suivant, où je les vois recommencer leur semblable manège. Sans plus de succès.

CHAPITRE XIII
J'AIME LES FILLES

Les femmes sans abri résistent moins bien à la violence de leur existence que les hommes, c'est un fait avéré. Alors qu'elles ont normalement une espérance de vie supérieure à celle des hommes, c'est l'inverse dans la rue. Elles y subissent encore plus de mauvais traitements et d'agressions que leurs homologues masculins, et c'est parfois pire quand elles recherchent leur protection. Je croise certaines de ces femmes de la misère le visage tuméfié, les yeux violets des coups qu'elles reçoivent probablement de la part des hommes qu'elles accompagnent. Il est probablement à craindre qu'elles soient aussi régulièrement violées par eux. Sur le quai de la station Odéon, je vois depuis le wagon où je suis en train de chanter cette femme au visage marqué par les sévices et par l'alcool, accroupie sur le quai en train de pisser. Elle regarde placidement les voyageurs passer devant elle. Lorsque les portes s'ouvrent, elle sourit et s'exclame bruyamment : « Merde à mon cul, ma ch'mise colle, j'pisse dessus, ell's'décolle ! », provoquant un mélange de rires et de gêne. À la station Étienne-Marcel, il y en a une qui erre, les cheveux en bataille et des tongs aux pieds. Elle est assez grosse, et peut-être parce qu'elle ne trouve pas de pantalon à sa taille – car les femmes sans abri sont rarement en robe – elle utilise à la place un pull dans les manches duquel elle enfile les jambes, de la même façon que si elle portait un sarouel. Sur la

ligne 8, je croise depuis des années une femme habillée de guenilles, le visage émacié encadré par de longs cheveux gris. Telle une Sisyphe descendue aux Enfers, elle déplace les uns après les autres six énormes sacs en polypropylène bleu-blanc-rouge qui semblent uniquement remplis de vieux journaux. Étant donné le temps que cela lui prend, je n'arrive pas à imaginer quelle distance elle parcourt chaque jour. Elle reste en tout cas essentiellement localisée entre les stations École-militaire et Filles-du-Calvaire. D'une saleté repoussante, le visage et les mains noires de crasse, les cheveux agglutinés en un inextricable entrelacs, elle dégage une odeur d'urine si forte qu'il est difficile de ne pas y réagir sans une grimace de dégoût. Elle peut rester debout et immobile au milieu d'un couloir pendant de longues minutes, fixant chaque voyageur qui passe devant elle avec une insistance quasi inquisiteur. Peu de voyageurs osent toutefois soutenir son regard flamboyant de démente, qu'elle lance sur eux avec une certaine superbe d'ailleurs. Elle a les traits et le port de tête d'une grande bourgeoise, bien différents de ceux des femmes sans abri qu'on croise généralement dans le métro, et dont on devine les origines populaires. Il est difficile de savoir ce qui l'a conduite à habiter la rue, folie ou fuite, mais il est vrai qu'elle a pu comme tant d'autres femmes être victimes de violences de toute nature dans son milieu d'origine, contrairement à la légende tenace qui voudrait que seuls les hommes des classes populaires – et particulièrement d'origine immigrée – soient machistes et misogynes. Il est pourtant facile de constater que la

brutalité du patriarcat n'a jamais dans l'histoire connu de limites sociales ou géographiques, et n'en connaît pas plus aujourd'hui.



Ligne 8, station Bonne-Nouvelle, je remonte dans un wagon pour aller en direction d'Opéra. Je n'ai pas vu que celui-ci est déjà occupé par une accordéoniste, fondue dans la pénombre. L'ambiance de la ligne 8 est assez sombre, en raison de l'éclairage particulier des voitures, de ce fait moins lumineuses que celles des autres lignes, exceptées celles de la ligne 13, de conception identique. La femme se trouve debout dans le fond du wagon, dans le coin, ce qui est rarement le lieu où les musiciens se placent pour jouer. Elle doit avoir la soixantaine, et elle est engoncée dans un chaud manteau d'hiver qui semble trop chaud pour la température qui règne en général sur cette ligne, malgré le mois de février. Elle porte également un gros bonnet noir et des lunettes aux verres fumés, ce qui lui confère un air un peu inquiétant. Elle a l'allure de Fréhel dans le film *La Rue sans joie*, mais reste complètement mutique. Sans la moindre expression sur le visage, elle égrène mécaniquement les quatre notes d'une ritournelle répétitive et entêtante. Après les avoir reprises pendant cinq minutes comme s'il s'agissait d'une mélodie sans fin, elle passe sans un mot aucun dans les travées du wagon, un gobelet de carton à la main. Personne ne lui donne quoi que ce soit, ni ne lève les yeux dans sa direction.

Elle circule tel un fantôme, complètement invisible aux yeux des voyageurs. Elle descend à la station suivante et reprend exactement sa répétitive rengaine. Je gage que c'est sans plus de succès.



« Woah, c'est trop super ce que tu chantes ! » Une jeune fille me regarde d'un air émerveillé alors que je quête après avoir chanté. Le ton de sa voix est un peu surjoué je trouve, tel que c'est le cas dans ces séries télé que par ailleurs je ne regarde pas, mais sur lesquelles il m'est arrivé de tomber lors d'une visite chez des amis. Je n'ai pas la télé, et, outre le fait que je trouve extrêmement désagréable de me retrouver chez des gens qui ne l'éteignent pas lorsque nous discutons, j'ai l'impression que ce que j'y vois ne se déroule pas dans le pays dans lequel j'habite. Les *talk-shows* aux ambiances criardes semblent n'être qu'une mauvaise transposition de ce que l'industrie du divertissement nord-américain produit de plus clinquant. Ça fait bientôt dix ans que la première chaîne de télévision, TF1, a été privatisée, et si l'on peut à juste titre ne pas regretter la disparition de l'ORTF, télévision d'État ronronnante et aux ordres, l'ambiance qui règne désormais en permanence sur le petit écran est un spectacle criard saturé des rires forcés de présentateurs hystériques qui se comportent tels des bateleurs d'hypermarché. « Tu devrais aller à la télé, il y a des gens qui deviennent connus comme ça », ajoute-t-elle avec un sourire. « Merci », lui dis-je,

comprenant qu'il s'agit d'un véritable compliment de sa part. L'industrie du divertissement n'est pourtant rien d'autre qu'une aveuglante excroissance du capitalisme, dont elle applique les lois avec une rigueur mercatique en tous points identique à celle des lessiviers, et ce en toute confraternité.



« Nous organisons une fête d'anniversaire ce soir chez moi, à deux pas d'ici, et nous cherchons un chanteur de rue pour animer la soirée. Est-ce que vous pourriez venir chanter? » L'air dubitatif, je regarde la jeune femme qui me fait cette proposition d'une voix un peu empruntée. Je viens de sortir du wagon, à la station Trocadéro, elle m'a donné dix francs il y a quelques instants, puis m'a accompagné sur le quai. Elle a l'apparence des jeunes grandes bourgeoises telles qu'on en voit très souvent dans le quartier, ce seizième arrondissement qui suscite tant de fantasmes, motivés par les apparences et les comportements si codifiés des habitants de ce ghetto de riches. Je n'ai pas vraiment envie d'aller animer des soirées privées quelles qu'elles soient, mais par curiosité, je réponds :

« Pourquoi pas, et vous proposez quoi exactement? Il va y avoir beaucoup de monde? »

— Nous serons une trentaine de personnes, et vous pourriez chanter pendant deux heures, enfin, une heure avant le repas et une heure après. Et éventuellement encore un peu plus tard dans la soirée si

les invités en réclament encore. J'avais pensé vous proposer cinquante francs pour la soirée. Ça serait sympathique pour animer mon anniversaire, et puis, comme c'est votre passion, ça vous permet de chanter devant un autre public que celui du métro. Ce serait une chance de vous faire connaître. Et vous pourriez bien entendu dîner à l'office avec la cuisinière. »

Je ne sais d'abord pas quoi répondre, tant j'hésite entre considérer sa proposition comme l'expression d'une ignorance totale – mais compréhensible – du quotidien d'un chanteur du métro, ou de l'absence de considération que la majeure partie de la grande bourgeoisie éprouve tant pour les domestiques qui la servent que pour les saltimbanques qui la distraient.

« Non, ça ne va pas être possible, dis-je à la jeune femme, sans avoir envie de prendre le temps de lui expliquer que cinquante francs pour chanter toute une soirée, c'est du foutage de gueule, alors que, ainsi que tant d'autres musiciens du métro un peu consciencieux, j'en gagne ici quatre cents en deux heures et demie. Devant un public qui n'a pas moins d'intérêt que la coterie de Versaillais que j'imagine invités chez elle ce soir. Mais c'est parce que je me prends pour une star, pensera-t-elle peut-être.

★

★ ★

Nous sommes fin mars 1995, et la Bibliothèque nationale de France est inaugurée en grande pompe par François Mitterrand qui, personne n'en doute, souhaite

la voir baptiser de son nom une fois qu'il aura disparu. Bien que nécessaire étant donné la saturation du site de la rue de Richelieu, la construction de cette nouvelle bibliothèque nationale est critiquée de toutes parts en raison de l'incohérence flagrante entre les intentions de ses concepteurs et les besoins réels de ses utilisateurs. Ces derniers, lecteurs, universitaires ou chercheurs n'ont en réalité jamais été consultés que par pure forme, et tout l'accent a été porté sur le gigantisme mégalomane de ce qui doit devenir un monument à la gloire du futur ancien président de la République. Le bâtiment est très représentatif de l'absurde arrogance de l'époque, dont Mitterrand est incontestablement l'un des initiateurs et des symboles. Tout l'effort a été concentré sur l'apparence du lieu, au détriment de son usage concret, pour un budget final explosant littéralement les devis initiaux en raison des nombreuses erreurs et approximations techniques, et bien sûr de l'atavique corruption qu'entraîne inévitablement toute commande de l'État auprès de l'industrie du bâtiment. La bibliothèque est composée de quatre grandes tours angulaires, symbolisant quatre livres ouverts aux noms grandiloquents : tour des Temps, tour des Lois, tour des Nombres, tour des Lettres. En toute simplicité. Mais tout cela n'est bien sûr que « communication », cette imposture sémantique désormais utilisée pour qualifier n'importe quelle opération de propagande ou de publicité, qui sont aux démocraties ce que la violence est aux dictatures.

★

★ ★

Station Kléber. Celle où le métro marque une pause afin de réguler le trafic de la ligne 6. Je fais d'habitude demi-tour à la station Trocadéro, mais j'étais en discussion avec un des passagers du wagon, qui après avoir eu la gentillesse de me donner quelques pièces, avait envie de discuter. Il m'a dit que ça le met de bonne humeur d'entendre des chanteurs dans le métro, il ne comprend pas pourquoi c'est interdit. Je descends avant la station Charles-de-Gaulle-Étoile que je préfère éviter en raison de sa concentration importante de flics et de vigiles de toute nature. Il y a quelques jours, j'en ai vu un groupe, d'un type nouveau, habillé d'uniformes verts et de t-shirts blancs. Sur le quai, une jeune femme longiligne se tient debout près d'un pilier, ce qui crée une surprenante correspondance visuelle. Elle tourne la tête vers moi, et nous nous reconnaissons. Je crois me souvenir qu'elle s'appelle Svetlana et vient de Yougoslavie. Je l'ai déjà croisée deux ou trois fois dans les couloirs de Robert Public alors qu'elle venait y poser pour des séances photo. Elle ne parlait pas français à l'époque, et parce que j'étais un des rares à parler anglais dans l'agence, j'avais servi de traducteur au directeur artistique, un des patrons de la boîte, qui l'avait recrutée. On avait rapidement discuté de tout et de rien avant que la session de prise de vues ne commence, échangeant nos impressions sur nos récentes arrivées respectives à Paris. Elle a l'air un peu surprise de me voir une guitare à la main, mais me sourit et me dit, avec un charmant accent slave :

« Bonjour, tu chantes dans le métro maintenant ?

— Oui, ça fait plusieurs années, je ne travaille plus chez Robert & Public depuis longtemps. J'en ai vite

eu marre, je ne supporte pas ce genre d'ambiance en fait. Et toi, tu fais toujours des photos ? »

Elle était mannequin à l'époque, et c'est vrai qu'elle a le corps à la mode d'aujourd'hui, c'est-à-dire une silhouette faite au moule, d'une étroitesse incroyable, avec des bras et des jambes interminables, un cou très long et une très petite tête. Ses os sont fins, ainsi que les traits de son visage, ce qui lui confère cette fragilité qu'exprime la majorité des mannequins. C'est ce qui plaît tant aux créateurs de mode et aux concepteurs publicitaires qui les sélectionnent sur ces critères, les transformant volontairement en normes auxquelles toutes les femmes devraient se mesurer. Avant bien entendu de consommer les produits promus avec insistance par les publicités pour tenter de s'y conformer.

« Non, j'ai arrêté, poursuit-elle, je suis vendeuse dans une boutique de luxe, sur les Champs-Élysées.

— Ah oui, t'en as eu marre des séances photo ?

— Non, c'était sympa, mais j'ai 25 ans, je suis trop vieille pour ça. Ils prennent des filles de 16 ans pour les photos maintenant, ou même 14 », répond-elle dans un sourire un peu crispé.

C'est pour une ligne de sous-vêtements qu'elle faisait régulièrement des clichés chez Robert & Public. Le directeur artistique de l'agence tient également le rôle de photographe, ce qui suscite à la fois l'admiration et la jalousie des plus hétéronormés de ses employés. Des rumeurs persistantes courent toutefois sur le comportement déplacé qu'il adopte avec les mannequins, à la fois lors des recrutements, mais davantage lors des

séances photo au cours desquelles il insiste lourdement pour «réajuster» très régulièrement leurs sous-vêtements de ses propres mains. Lou Blitz, comme il se fait appeler quand il joue les photographes, est une caricature de pubard des années quatre-vingt, persuadé d'être un grand artiste. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il se prépare incessamment à réaliser un long-métrage. Bellâtre quinquagénaire au visage boucané aux UV, il prétend régner en mâle dominant sur l'ensemble de la gent féminine de l'agence, sûr de son irrésistible potentiel de séduction. Les femmes ont à l'époque un avis plus diversifié sur lui, allant effectivement de l'admiration la plus béate pour l'homme de pouvoir qu'il est, à sa petite échelle pourtant, au mépris le plus profond en raison du harcèlement sexuel qu'il fait régulièrement subir à une grande partie d'entre elles, et auquel elles ne peuvent que rarement répondre à la manière dont elles le voudraient.

« Tu sais, Lou Blitz, c'est vraiment un salaud, je suis contente de ne plus travailler pour lui. Il n'a pas été correct, me dit-elle le regard sombre. La publicité, c'est un métier de menteur », conclut-elle avec lucidité et concision.

★

★ ★

Les magazines féminins ne montrent jamais les femmes du métro, qui ne sont pas toutes blanches, blondes, jeunes, avec des traits fins, réguliers, et une peau sans défauts. Dans le métro, toutes les femmes

sont hors de ces normes publicitaires. Elles sont trop petites, trop grosses, trop maigres, trop vieilles, trop sombres de peau, trop pauvres, trop fatiguées, trop stressées. Trop engagées dans la vie réelle pour être *bankables* dans l'imaginaire étriqué des annonceurs.

Celle qui rentre pour chanter dans le wagon est donc l'antimodèle parfait de la femme idéale tel qu'édicte par les tables de la loi de la réclame. On la dirait sortie d'une bande dessinée de Vuillemin, avec sa tête carrée, ses yeux globuleux maquillés à la truelle, ses joues rouges et des couettes de gamine qui encadrent sa tête de bonne quadragénaire. Elle joue d'un petit accordéon et d'un kazoo, porte des clochettes aux pieds, des cymbales entre les genoux et un petit tambour dans le dos, qu'elle actionne avec le pied, qui y est relié par une corde. Elle chante *C'est vrai* et *Oui, j'suis d'Paris*, des succès de Mistinguett qui lui vont à ravir, et l'enthousiasme avec lequel elle le fait provoque l'hilarité générale dans le wagon. Je pense que ça se passe bien pour elle, car je vois pratiquement toutes les mains se tendre vers le chapeau qu'elle présente aux voyageurs. Je sors au même moment qu'elle à la station Rue-Montmartre, près des grands boulevards célébrés par Mistinguett justement. Elle me voit avec ma guitare, et elle engage la conversation de sa voix gouailleuse, avec un accent de titi parisien qu'on n'entend plus guère de nos jours.

« Salut, tu chantes dans le métro aussi? Ça fait longtemps?

— Ouais, ça fait quelques années. Je chante de la chanson française aussi, mais celle des années cinquante

et soixante plutôt. Et toi, je t'ai encore jamais vue, ça fait longtemps que tu fais ça?

— Non, ça fait quelques mois seulement.

— Et ça a l'air de bien se passer, les gens avaient l'air content dans le wagon.

— Ouais, c'est vrai que ça se passe pas mal. J'aurais pas cru.

— Moi non plus, mais ça fait un moment que je fais ça, et j'm'en sors correctement.

— Et puis il faut avouer que c'est plus marrant que d'aller bosser pour un patron, non?

— Ah ouais, ça c'est sûr. Moi aussi c'est surtout pour ça que je suis allé chanter dans le métro. Tu faisais quoi avant?

— Je bossais comme secrétaire comptable, et un jour, j'en ai eu marre de me faire prendre pour une conne par mon patron, et par mon mari qui était un branleur, alors j'ai tout largué et je suis partie avec mes deux gosses. Et ça va bien mieux maintenant. Du coup, je prépare un *one woman show*. Mes enfants sont contents de voir leur mère heureuse, et ils vont bien aussi.

— Ils savent que tu chantes dans le métro?

— Oui, et ils trouvent ça super, leur mère est pas comme les autres, et ça leur plaît bien. Ça leur donne envie de faire plein de choses aussi.

— Ça ne m'étonne pas. Et tu t'appelles comment? Moi, c'est Fred.

— Et moi, c'est Esméralda Bizarre », conclut-elle dans un éclat de rire.

CHAPITRE XIV
LA JAVA DES BOMBES ATOMIQUES

« *Besame, besame mucho...* » Un chanteur aux allures d'hidalgo susurre langoureusement cet appel à la sensualité dans un micro fixé sur un pied qu'il porte avec lui, relié à un petit ampli posé sur un trolley à roulettes. De plus en plus de chanteurs du métro sonorisent désormais leur voix, ce qui leur évite de hurler ainsi que je le fais pour me faire entendre. Chanter doucement présente l'avantage de permettre d'être écouté, à condition toutefois d'être audible. Le chanteur latino est habillé aussi élégamment que Don Diego de la Vega et joue du type de petite guitare que ce dernier utilise traditionnellement. Il en caresse les cordes avec un mélange de sensualité et de force, tout en jouant de son sourire charmeur, que met en valeur sa fine moustache d'une élégance digne de celle de Zorro. Il plaît visiblement aux femmes du wagon, dont certaines le dévorent de leurs yeux langoureux. Notamment une femme dont le haut de l'une des oreilles est légèrement déchiré, ce qui lui confère une personnalité certaine, à laquelle le chanteur latino n'est de façon évidente pas insensible non plus, si j'en juge à la façon qu'il a de ne chanter plus que pour elle lorsqu'il remarque ses œillades. On ne peut pas dire qu'il soit beau gosse, et c'est plus son attitude générale, ajoutée à ses indéniables qualités de chanteur, qui fait qu'émane de lui ce potentiel de séduction. Un mélange de douceur et de subtilité, dont je me

dis qu'il serait bon que je m'inspire, tant je sens que ma façon de chanter et de jouer, énergique certes, manque de finesse. Je suis conscient que je m'appuie sur l'enthousiasme que cette énergie évoque, mais je me dis que je ne peux pas me contenter de cela, notamment si je veux un jour interpréter mes propres textes, ce qui me démange de plus en plus. J'ai commencé à en écrire quelques-uns et tenté de les chanter avec des accords simples, mais je ne suis pas satisfait du résultat, loin de là. En les comparant aux classiques que j'interprète dans le métro et qui figurent parmi les plus incontournables de ceux qu'a générés la chanson française à son âge d'or, ils me semblent bien fades. Je suis conscient qu'il est vain de vouloir rivaliser, chacun des grands chanteurs de ces années-là ayant dû composer d'innombrables musiques et écrire des centaines de textes, dont seulement quelques-uns sont finalement passés à la postérité. Mais parce que ce sont ceux que je chante pratiquement tous les jours depuis plus de quatre ans, il m'est difficile de ne pas les prendre comme mètre étalon. Je sais depuis toujours que je ne passerai pas ma vie à chanter dans le métro, et je sens approcher le moment où il faudra que j'en sorte afin de pouvoir passer à une autre étape de mon périple de chanteur. Ce n'est pas du tout la lassitude qui m'inspire cela, mais plutôt l'envie croissante de me mesurer à un autre type de sensations, celles produites par le fait de chanter ses propres textes et ses propres mélodies devant le public. Et le métro n'est pas un lieu approprié pour cela.



Des militants d'extrême droite américains, anciens militaires survivalistes et miliciens, ont fait exploser un bâtiment fédéral à Oklahoma City, causant la mort de plus de cent cinquante personnes et en blessant des centaines. L'extrême droite et ses idées progressent dans tous les pays occidentaux depuis quelques années, et la France n'est pas en reste. Pas d'attentats pour l'instant, mais de multiples agressions, certaines mortelles, dont seuls quelques quotidiens se font les relais. Curieusement jamais ceux qui, à l'exemple d'un quotidien comme *Le Figaro*, persistent à qualifier le Front national de parti de droite nationale, mais jamais d'extrême droite. Pourtant, celui-ci rassemble classiquement tout ce que le ban et l'arrière-ban de l'extrême droite comptent de nostalgiques d'un passé mythifié qui n'a jamais existé ailleurs que dans un roman national caricatural, mais également de névrosés surjouant la confiance en soi dans une mise en scène collective, grandiloquente et cathartique, que naïvement ils imaginent glorieuse. Lors de leur traditionnelle manifestation en hommage à Jeanne d'Arc, le 1^{er} mai, cinq skinheads qui y participent cette année quittent un instant le cortège, et trois d'entre eux jettent à la Seine Brahim Bouarram, un Marocain qui se promenait sur les quais, à proximité du pont du Carrousel. Ce dernier meurt noyé, le courant étant particulièrement fort à cet endroit. Malgré les nombreux témoins

directs de ce meurtre gratuit, les militants d'extrême droite retournent dans le cortège dans lequel ils se fondent sans problème, rejoignant le groupe d'une centaine de nazillons auquel ils appartiennent.

Quelques jours plus tard, je suis assis sur un banc du métro, seul dans la station Campo-Formio, juste derrière une barrière de protection de chantier. Les revêtements en carreaux de céramique type salle de bains sont en train d'être refaits dans cette partie de la station, car dans nombre d'entre elles, des fuites d'eau viennent pourrir les murs et les plafonds. Certains d'entre eux dégoulinent d'un salpêtre jaunâtre qui leur confère l'aspect d'une vieille pissotière. À travers les interstices des planches mal ajustées, je vois s'approcher deux vigiles du GPSR. Un troisième est au bout du quai, parlant avec le téléphone de service accroché au mur à la hauteur de la tête du train. Merde, il n'y a pas de couloir de l'autre côté, il est impossible de se barrer. S'ils me voient là avec une guitare, ils vont bien sûr me coller une amende. Mais ils s'arrêtent à deux mètres de moi, sans me voir. Je me cale le plus loin possible dans l'angle que le banc forme avec la cloison, et je les entends discuter tranquillement.

« On a bien rigolé le 1^{er} Mai, t'aurais dû êt'là, on a fait une sacrée fiesta le soir !

— Ouais, c'est con, j'étais de service, j'ai pas pu venir. Ça fait chier, j'avais bien dit à Psykoskin que je voulais ma journée de libre. Mais il fallait des gars de l'équipe dans le métro, et j'ai fait deux services.

— Ah ouais, pas d'bol. Les potes qu'ont balancé un bougnoule à la Seine ont bien assuré, bien fait

pour sa gueule. On pouvait pas faire moins que les potes du Havre, hein.

— Ouais, c'est sûr. Et personne a rien vu?

— Les gars du DPS ont couvert tout le monde, ça va. Au fait, en parlant du Havre, t'as des nouvelles de Baby Boot?

— Non, je sais juste qu'il s'est barré au Portugal. Ils viennent de retrouver le corps du bicot qu'ils ont jeté à la flotte.

— Merde, j'espère que c'est pas trop chaud pour lui.

— Non, il a la nationalité portugaise aussi, il pourra rester là-bas. Mais on risque de pas le revoir avant un moment.

— Ah ouais, il est parti pour des longues vacances, mais c'est mieux, c'est sûr.

— C'est Psykoskin qui lui a dit de se barrer vite fait. Faudrait pas qu'y r'tombent sur l'histoire du boucaque d'y a cinq ans.

— Ha ha ha! Il a pas bien digéré sa bière celui-là.

— Rigole pas, si ça remonte, on va être mal.

— Ouais, mais je m'en fais pas trop, on s'en sort toujours. Les flics du Havre ont vite classé l'affaire, ils en ont rien à foutre des négros. Et puis c'est plutôt des camarades en général.

— Ouais, t'as raison. Mais quand même, le gouvernement, c'est que des youpins, et ils auront peut-être envie de nous faire chier.

— Pas grave, on ira dans la Légion, ou en Yougoslavie, ils cherchent des gars avec des couilles là-bas.

— Ça me ferait chier de partir de Paris quand même, je suis sûr que ça va bientôt être bon pour nous ici, ça serait con de manquer ça.

— T'as raison. On est de plus en plus nombreux. Et les gens sont de plus en plus avec nous, pas comme il y a quelques années.

— C'est normal, ils en ont marre des ratons, des bamboulas et des Gitans. T'as vu ce qu'on chope dans le métro ?

— Ouais. C'est pour ça qu'on est là, pour faire le ménage ! »

Ils éclatent de rire tous les deux et sont rejoints par le troisième vigile. J'espère qu'ils ne vont pas avancer dans ma direction. Mais à ce moment, une rame entre en gare, et ils y montent, avec la démarche assurée de défenseurs assermentés de la loi, de l'ordre et de l'Occident chrétien.

Il me semble savoir de quoi ils ont parlé. Ils font probablement partie de ces groupes de skinheads d'extrême droite qui rassemblent des tocards n'ayant que la violence en guise d'exutoire à leur médiocrité, connus sous les noms de Blood & Honour, Jeunesses nationalistes révolutionnaires ou le Klan. Ce sont ces groupes qui ont défilé avec le Front national le 1^{er} Mai, et certains de leurs membres ont jeté Brahim Bouarram à la Seine. On vient cette semaine de retrouver le corps d'Imad Bouhoud, Français d'origine tunisienne noyé dans le port du Havre. Et c'est au Havre aussi qu'avait eu lieu il y a quelques années une sordide histoire d'empoisonnement de James Dindoyal, un Mauricien, par de la bière mélangée à de la soude caustique. Bien

qu'officiellement condamnées par toute la classe politique, les actions de ces représentants autoproclamés de la « race des Seigneurs » ne déplaisent en général pas fondamentalement aux électeurs et sympathisants des partis conservateurs et nationalistes, heureux que certains exécutent à leur place les basses œuvres qu'ils n'auraient pas le courage d'assumer, alors que l'envie ne leur en manque pas. À certains électeurs et sympathisants des partis de gauche et d'extrême gauche aussi, paradoxalement.

★
★ ★

C'est Jacques Chirac qui accède à la présidence de la République, après quatorze années d'un miterrandisme qui, à l'image de ce qui se passe dans tous les pays occidentaux, aura vu glisser l'ensemble du spectre politique vers la droite ou l'extrême droite. François Mitterrand aura été un artisan zélé de cette mutation néoconservatrice et réactionnaire, avec l'appui de nombreux éditorialistes et courtisans pourtant révélés par la révolution manquée de mai 1968, si bien décrits par Guy Hocquenghem dans sa *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*. Rien d'étonnant que ces années d'aggiornamento capitaliste menées au pas de charge par Mitterrand soient aujourd'hui couronnées par l'adoubement de Chirac, qui a été son Premier ministre de cohabitation le plus admiratif. Récompensant une servilité rebaptisée fidélité plus encore que des compétences, c'est sans

surprise Alain Juppé, infiniment bouffi de morgue, qui est nommé à Matignon et le roublard Jean Tibéri qui remplace Chirac à la mairie de Paris. D'autres vieux grognards se voyant également gratifiés de postes prestigieux et grassement rémunérés, le règne de Jacques Chirac sera très probablement placé sous le signe de l'absence de critiques internes. Partout éclate la joie revancharde de la droite, qui considère fondamentalement qu'elle est la seule à avoir la légitimité du pouvoir, et on sent son envie de voir des têtes tomber. À l'entendre, l'élection de Chirac va permettre de libérer le pays du joug d'une dictature communiste digne de la Corée du Nord, quand en réalité les quatorze dernières années ont permis de soumettre la société à un système néolibéral sans la moindre résistance, les syndicats qui auraient pu s'y opposer ayant été généreusement rétribués pour la caution qu'ils y ont en réalité apportée.

Dans le métro, on sent immédiatement que l'ambiance a changé, notamment du côté des vigiles, de la police et des contrôleurs. De façon évidente, ils se sentent soutenus par le nouveau régime plus encore que par l'ancien, car c'est dans le soutien appuyé aux forces répressives que se trouve la seule différence entre le régime conservateur bourgeois et la social-démocratie. Nul doute qu'un État fasciste trouverait une majorité de supplétifs zélés chez les contrôleurs et les vigiles, en plus de ses traditionnels serviteurs dans la police. Je les méprise profondément.

Sur les quais de la station Bastille, un sans-abri m'interpelle :

« Eh musicien, t'aurais pas une petite pièce? Je peux plus faire la manche, je me fais toujours dégager par les flics ces jours-ci.

— Ah ouais, t'as remarqué que c'est devenu moins simple tout d'un coup?, lui dis-je en lui donnant une pièce.

— Merci gars. Ouais, c'est compliqué depuis quelque temps. Et puis les rupins, ils se croient tout permis maintenant.

— Ben, c'est toujours un peu comme ça, non?

— Non, là, c'est pire. J'ai jamais vu ça. Samedi soir, il y avait mon pote, à l'autre bout du quai, qui faisait la manche, on se partage le quai, hein. Ben y'a des jeunes, avec des têtes de riches, tu sais, avec la mèche, la chemise blanche, la veste bleue et les mocassins à glands, y lui ont dit comme ça : « On te donne cent francs si tu te renverses ta canette sur la tête. » Lui, il est con aussi, et cent francs, c'est beaucoup, alors il l'a fait. Les jeunes, y s'sont marrés comme des baleines, mais y z'ont pas voulu lui donner l'argent, et y sont partis. Je les ai vus passer devant moi, je comprenais pas pourquoi mon pote y gueulait, y les insultait, et pourquoi les jeunes y s'marraient de plus en plus en l'entendant gueuler. J'suis allé voir mon pote, mais du coup, ils étaient déjà trop loin pour qu'on aille les choper. C'est vraiment des salauds, y s'croient tout permis parce qu'y z'ont du pognon.

— Ah ouais, c'est dégueulasse. Bon, courage pour la suite alors, je sens aussi qu'ça va pas être simple.

— Ouais, salut, et fais gaffe à toi! »



« Yeah man, il faut être positif, yeah les frères, yeah les sœurs, il faut être positif! » L'homme qui s'exprime ainsi est un chanteur du métro que je croise de temps en temps, de loin, notamment sur la ligne 9, qui relie Pont de Sèvres à Mairie de Montreuil, c'est-à-dire deux univers antithétiques. Je suis monté dans le wagon pour rejoindre République, et c'est en fait la première fois que je l'entends chanter. C'est un rasta blanc à la trentaine hésitante, portant de longues dreadlocks blondes et inévitablement habillé de larges vêtements multicolores. Il s'est tellement imprégné de son rôle qu'il parle avec un pseudo-accent jamaïcain, et je me demande d'abord s'il fait un sketch raciste tant il est caricatural. Mais non, il fait tout ça très sérieusement, alternant sans relâche deux tubes de Bob Marley sur une vieille guitare classique bardée d'autocollants qui vantent la paix, la marijuana, Haïlé Sélassié et le retour à l'Afrique.

« *No woman, no cry!* c'est vrai ça, le grand Bob Marley avait raison, Jah a créé les femmes pour nous servir, et elles ne font que nous tourmenter. Heureusement qu'il y a la ganja pour oublier ! Il faut être positif, *brother*, il faut être positif! » Il entonne un couplet du célèbre titre de Bob Marley, dans un anglais qui ressemble plus à du yaourt qu'à la langue de Shakespeare, même dans sa version jamaïcaine, et répète le refrain, seule chose qu'il semble avoir pu retenir, de façon lancinante et exaltée. Il

semble presque en transe, et je me demande si c'est par l'effet de la musique ou tout simplement parce qu'il est complètement défoncé. Lorsqu'il termine, il harangue le wagon : « Vous les frères, ne vous laissez pas abuser par les sœurs, et vous les sœurs, faites comme en Afrique, taisez-vous devant l'homme, et mettez-vous à son service. Ne faites pas pleurer l'homme, car il doit accomplir le dessein de Jah, et vous, vous devez être ses servantes, parce que vous êtes impures. » Il s'adresse en particulier à une femme noire assise à côté de moi, habillée d'un chatoyant boubou comme on en voit en Afrique de l'Ouest. Je la sens bouillonner depuis tout à l'heure. Le rasta blanc lui lance tout à coup :

« Toi ma sœur, tu sais de quoi je parle, tu viens d'Afrique, ça se voit, et moi, j'aime l'Afrique. Et comme tu es africaine, tu sais que tu dois être au service de l'homme. Tu sais que tu dois être humble, parce que c'est comme ça que Jah te veut et qu'il t'aime. »

Ma voisine éclate alors, lui répondant avec un fort accent mandingue :

« Tu ne 'acontes que des conne'ies, je suis sû'e que tu n'es jamais allé en Af'ique, sinon tu parle'ais aut'ement des femmes. On n'est pas des esclaves hein, c'est toi qui nous veux comme ça. T'aimes pas les femmes, elles te font peu'. »

Décontenancé par la repartie de ma voisine, le rasta blanc bredouille :

« Mais si, j'aime les femmes, et j'aime l'Afrique. Et j'écoute la voix de Jah... »

— Tu aimes l’Af’ique comme les colons aiment l’Af’ique, c’est tout. Heu’eusement que je descends ici, j’ai entendu t’op de bêtises, là. »

Elle se lève et se dirige vers la porte du wagon, tandis que le rasta blanc esquisse un mouvement de recul, comme s’il craignait qu’elle s’approche trop de lui. Alors que je descends derrière la passagère à la station République, j’entends le rasta blanc lui dire :

« Ouais, toi, t’es de Babylone, hein. Mais tu devrais écouter Jah, il te montrera le droit chemin, tu verras, ta terre, c’est l’Afrique, ta vérité, c’est l’Afrique. »

Un rasta blanc estime donc avoir toute légitimité pour sommer une femme africaine à devenir une vraie femme africaine. La bêtise, l’insistante bêtise.

Ce jour-là, j’apprends le décès de Rory Gallagher, que j’avais eu la chance de voir en concert il y a une quinzaine d’années, à Amiens. Quand ce génial guitariste et chanteur irlandais a joué du blues, ça n’a jamais été en singeant une image mythifiée de ses premiers créateurs. Respectueux de ce qu’ils ont réellement été et conscient des influences de sa propre culture, il a été une des plus intéressantes incarnations européennes de cette musique, créée par des Afro-Américains à partir de tonalités africaines et amérindiennes, jouées par eux avec les instruments apportés aux États-Unis par les immigrants allemands, autrichiens ou anglais, et irlandais bien entendu. Une véritable musique de citoyens du monde, en quelque sorte.

★

★ ★

Srebrenica : c'est la première fois que j'entends ce nom, mais il est sur toutes les lèvres depuis quelques jours. Plusieurs milliers de Bosniaques musulmans ont été massacrés par une armée de Serbes de Bosnie, que dirige un certain Ratko Mladic. Ça se passe à une heure d'avion de Paris, de la même façon que si c'était à Nice, et pas à des milliers de kilomètres. Ça se passe en Europe, et pas en Afrique, où l'on considère d'habitude que ce genre de carnage est l'expression courante d'une culture tribale propre à ce continent. C'est vrai qu'on connaît en général mal les Balkans, et que depuis la dislocation de la Yougoslavie, tout semble encore plus compliqué qu'avant. Personne ne sait concrètement qui soutenir ou pas, tant les différents groupes ethniques et les groupes nationaux, que Tito avait réussi à unifier, ont des revendications territoriales que l'on peine à comprendre, et qu'elles se font une fois de plus au détriment de populations pourtant installées sur place depuis des siècles. La solution de facilité semble être pour une proportion importante de Français, et pas seulement d'extrême droite, de se placer du côté des chrétiens, bien qu'orthodoxes, contre les musulmans qu'ils pressentent dangereux. La propagande qui distille l'idée d'une invasion musulmane de l'Europe produit des effets délétères qui se mesurent chaque jour un peu plus et, l'ignorance et la mauvaise foi aidant, des amalgames sont faits entre musulmans et descendants d'Oustachis, considérés unis par un antisémitisme commun. On redécouvre des noms de pays ou de territoires oubliés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, époque

où l'Union soviétique avait unifié toutes ces régions une fois qu'elle les avait reprises aux nazis, avec force chars d'assaut. C'étaient depuis cette époque des dictatures rouges, que certains se prennent désormais à regretter en raison de la paix qu'elles instaurent malgré tout. Pour avoir vu Berlin-Est et la peur qui se lisait dans les yeux des habitants que j'y ai croisés, j'ai toutefois peine à imaginer que ça ait été une société véritablement enviable, malgré la réelle sécurité qu'elle offrait sur un certain nombre de points. Mais tant que la liberté ne s'exerce pas en interaction avec la solidarité, c'est la loi du plus fort qui s'impose, avec son éternel cortège de violences et d'injustices. Et quand l'ordre, égalitaire ou pas, est infligé sans liberté, la sécurité qu'elle procure est au mieux celle d'une caserne, mais le plus souvent celle d'une prison. Les sociétés humaines ne sont en mesure de générer le bien-être de toutes et de tous que lorsque l'harmonie indispensable à cet objectif s'élabore sans la contrainte du pouvoir et son corollaire, l'intégration de la domination par celles et ceux qui la subissent. Nous en sommes loin.

CHAPITRE XV
MATHILDE

« Alors ça, un point, sur la main, ça veut dire que je suis seul au monde. » Le vieux sans-abri avec qui je discute à la station Glacière est en train de me raconter l'histoire de ses tatouages. Nous sommes mi-septembre, c'est généralement une belle période à Paris, pas trop chaude et lourde ainsi que l'est le cœur de l'été. L'homme qui me parle a engagé la conversation avec moi alors que j'attends une rame, et n'étant pas pressé, je l'écoute me raconter son histoire. Il a envie de parler.

« Ouais, j'ai passé pas mal de temps en prison, des erreurs de jeunesse. Comme j'ai toujours aimé les armes, j'ai voulu m'engager dans l'armée, mais je suis parti après deux ans, ça me plaisait pas, on faisait rien d'intéressant, juste des manœuvres à la con. Moi, je voulais de l'action, mais j'ai pas pu aller dans les paras comme je voulais. Après, j'étais dans une bande, on braquait des commerçants, des stations-service. Un jour, on a voulu se faire une banque, mais on s'est fait serrer. Il y a eu des tirs avec la police, et un flic de tué. J'ai pas voulu balancer notre chef, c'est lui qui l'a tué. Les juges ont décidé que c'était moi, et j'ai pris vingt ans, et le chef, je sais pas pourquoi, il a pris que six mois, juste pour détention d'arme. Il m'avait promis qu'il m'oublierait pas, qu'il m'enverrait du pognon quand je serais au trou, et qu'il me trouverait une situation quand je sortirais. J'ai plus

jamais eu de nouvelles. « Je suis un ami fiable », qu'il disait. Tu parles. Et quand je suis sorti, je connaissais plus personne. Je suis dehors depuis un an. Tous les copains ont disparu, et j'ai pas de famille, je suis un enfant du malheur. C'est pour ça, les tatouages, c'est comme une compagnie. Là, les trois points sur l'autre main, c'est mort aux vaches. Et les points sur les premières phalanges, c'est « j'emmerde la justice jusqu'au bout des doigts ». »

Il est en t-shirt et me montre ses avant-bras maigres, où des dessins sont gravés à l'encre bleue sur sa peau blême. On sent que ce sont des tatouages réalisés avec les moyens du bord, tel que c'est le cas en prison.

« Et là, sur le bras gauche, j'ai un poignard et un revolver, parce que je suis né par les armes, et que je mourrai par les armes. Et puis j'ai aussi une balance qui penche d'un seul côté, parce que je suis victime d'une injustice. De toute façon, depuis que je suis né, c'est une injustice. Et là, sur le bras droit, j'ai un poignard avec un serpent autour. C'est le poignard de la vengeance. Parce que je vais le retrouver le chef, et je vais lui faire la peau. J'ai fait vingt ans pour sa gueule, et il m'a jamais donné de nouvelles. Mais c'est toujours comme ça les chefs, ils te font des promesses quand ils ont besoin de toi, et ils te laissent tomber comme une vieille merde quand ils ont eu ce qu'ils voulaient, et qu'ils peuvent l'avoir autrement.

— Et tu crois que tu vas le retrouver ici?

— Tout le monde prend le métro, je finirai bien par le croiser. Il n'y a que les montagnes qui ne se

rencontrent jamais. De toute façon, le tuer, c'est ma seule raison de vivre maintenant », conclut-il l'air déterminé.

★
★ ★

À partir du mois de juillet, la France connaît une vague d'attentats telle qu'elle n'en a pas souvent connu dans son histoire. La guerre civile algérienne semble s'être déplacée en France, dont le gouvernement soutient le régime militaire d'Alger, en lutte contre les mouvements islamistes. Entre juillet et octobre, ce sont huit attentats qui frappent d'abord Paris, avec l'assassinat de l'imam Abdelbaki Sahraoui dans la mosquée de la rue Myrha, puis à Lyon où une fusillade éclate entre Khaled Kelkal qui, soupçonné et recherché, tente de forcer un barrage de police. S'ensuivent un attentat dans le RER B à la station Saint-Michel et un autre place Charles-de-Gaulle-Étoile. D'autres tentatives d'attentat également, sur la ligne TGV sud-est, qui met encore en cause Khaled Kelkal. Ce sera ensuite de nouveau Paris, sur le marché du boulevard Richard-Lenoir, puis dans une sanisette de la place Charles-Vallin. Un massacre est évité à dix minutes près à Villeurbanne, à proximité d'une école juive où sept cents élèves sont visés lors de leur sortie de classe. La bombe placée dans une voiture explose un peu trop tôt, blessant toutefois plusieurs passants et parents qui se trouvent devant l'école. Khaled Kelkal devient l'ennemi

public numéro un, recherché par toutes les polices de France. Le plan Vigipirate est activé, et Kelkal abattu après une fusillade dans les monts du Lyonnais. La scène ayant été filmée en direct, il semble qu'il ait été abattu alors qu'il est à terre, blessé, par un gendarme, qu'un de ses collègues encourage en lui criant « finis-le, finis-le », ce qu'on entend distinctement dans le film. On ne sait pas s'il s'agit de légitime défense, car Kelkal, bien qu'au sol, semble viser le gendarme de son arme, ou d'une soif de vengeance incontrôlée due au stress de l'assaut, ou encore de la nécessité d'éliminer un témoin gênant pour maintenir les apparences de bonnes relations entre la France et l'Algérie. Jean-Louis Debré, ministre de l'Intérieur, a, avant de diplomatiquement démentir, déclaré à des journalistes que la sécurité algérienne a orienté les policiers français sur de fausses pistes. Cela laisse planer de sérieux doutes quant aux véritables commanditaires des attentats. Les manipulations sont nombreuses dans ces affaires, et les relations entre l'ancien colonisateur et l'ancien colonisé restent plus que troubles, notamment en raison des intérêts commerciaux mutuels liés à l'exploitation du gaz algérien et à l'écheveau de corruption qu'il implique de part et d'autre de la Méditerranée. Trois autres attentats ont lieu immédiatement après, dont un le jour de l'enterrement de Khaled Kelkal, près de la station de métro Maison-Blanche, à proximité de la place d'Italie. Le jeune terroriste devient alors une sorte d'icône pour certains paumés issus de l'immigration maghrébine en mal de héros, qui projettent sur

lui tous leurs fantasmes de résistance à l'oppression d'une société qui, il est vrai, les traite de la même façon qu'elle a traité leurs parents et leurs grands-parents avant eux, c'est-à-dire tels des sous-humains colonisés. Voilà plusieurs décennies que la France leur fait comprendre qu'ils ne sont et ne seront perpétuellement que des bougnoules. Rien d'étonnant à ce que, à l'exemple de tous les groupes opprimés, ils se mettent un jour à vouloir revendiquer comme une fierté ce qu'on leur reproche, seule identité à laquelle ils pensent pouvoir accéder. Entre-temps, ainsi qu'il l'avait martialement annoncé en juin, Jacques Chirac, militaire frustré ainsi que le sont en général les hommes politiques qui se réclament du gaullisme, ordonne la reprise des essais nucléaires, parfaitement inutiles techniquement, dans l'atoll de Moruroa. L'arrogance historique des gouvernements français n'est décidément pas une légende.

★
★ ★

«Donne-moi ton fric, vite! » L'homme qui me le demande d'un air tendu a les yeux qui semblent explosés, si caractéristiques des fumeurs de crack. Il en a également les traits creusés et la peau grise. Il se tient debout devant moi, dans le couloir où nous nous trouvons seuls tous les deux. Il transpire abondamment et respire en haletant. Il a en réalité l'air complètement terrorisé, submergé par son évidente crise de manque. Je sais que les fumeurs de crack

sont capables de toutes les folies, et je me tiens sur mes gardes. Il ne semble pas armé, et c'est heureux. Comment pourrais-je réagir face à un mec complètement défoncé et armé d'un couteau par exemple ? Quelqu'un de bien entraîné au combat aurait de fortes chances d'être blessé ou estropié, contrairement aux contes et légendes que l'on entend dans certains cours d'autodéfense, où quelques naïfs prétendent apprendre à leurs élèves à désarmer un adversaire maniant une lame. Professeurs ou élèves ne passent en général jamais le test du marqueur utilisé en tant que couteau par celui qui joue le rôle de l'agresseur. Les inévitables traces d'encre sur le corps de celui qui tient le rôle de l'agressé permettent de prendre conscience de la difficulté de lutter à mains nues contre une arme tranchante. Ajoutons à cela que la quasi-totalité des blessés par lame n'ont pas eu le temps de voir celle qui les a touchés. Sans quitter le toxicomane des yeux, je lui réponds calmement :

« Non. »

Il semble déstabilisé par ma réponse, il avait dû s'imaginer toutes sortes de réactions, mais pas celle-là.

« Mais si, donne-moi ton fric, répète-t-il.

— Non », lui dis-je de nouveau.

Il n'insiste pas, tourne les talons et repart dans le couloir, l'air abattu, probablement à la recherche d'une victime plus docile. Je le recroise un peu plus tard, mêlé à une bande de toxicos aux allures de cadavres ambulants, agglutinés les uns aux autres et avançant silencieusement, le regard fixe, à l'image

d'un film d'horreur de série B tel qu'il s'en faisait dans les années cinquante. Ils sont probablement à la recherche d'un dealer, qui les attend déjà en comptant et recomptant fébrilement sa recette du jour, imaginant avec excitation l'argent qu'il prévoit encore de gagner aujourd'hui.

★
★ ★

La circulation dans le métro est perturbée aujourd'hui, et l'ambiance est celle des jours de grève, peu favorables à la générosité des voyageurs, je décide donc d'aller chanter sur les terrasses. Nous sommes en septembre, et il fait encore suffisamment beau et chaud pour cela. Je me dirige vers la rue Mouffetard et la place de la Contrescarpe. C'est une belle journée de fin d'été, et le public qui flâne dans le quartier est plutôt sympathique, ainsi que les patrons des bars et des restaurants avec terrasses, plus ouverts aux chanteurs de rue que dans d'autres zones touristiques. Je ne suis pas dupe de cette tolérance, comprenant que l'image folklorique parigote que cela véhicule correspond bien à l'ambiance que le quartier veut conserver pour d'éminentes questions d'intérêt commercial. Je termine ma tournée du jour par la terrasse d'un café situé en bas de la rue Mouffetard. J'enchaîne *Paris s'éveille* et *Amsterdam*. Je passe entre les tables pour récolter les fruits de ma prestation, et à l'une d'entre elles sont assis une femme, un homme et deux petites filles blondes.

L'homme porte un chapeau de feutre, et la femme des lunettes de soleil. On sent une certaine fragilité chez celle-ci. Quand j'arrive à leur table, elle me tend un billet de cinquante francs, et me dit, en me montrant les deux petites filles :

« Merci d'avoir chanté une chanson de leur grand-père. »

Je suis surpris de l'importance de la somme qu'elle me donne, mais me dis que ces classiques lui rappellent de bons souvenirs des années soixante, qu'un grand-père que les filles n'ont peut-être pas connu a vécu, et que c'est une occasion pour elles d'entendre des mélodies de cette époque.

« Je suis la fille de Jacques Brel », poursuit-elle.

Je me liquéfie sur place. Elle poursuit :

« Vous pourriez nous chanter une autre chanson de lui ?

— Oui, bien sûr », fais-je en bredouillant.

Ce qui m'impressionne le plus à cet instant, c'est le regard de la plus âgée des deux petites filles, qui doit avoir 7 ou 8 ans. C'est exactement celui de Jacques Brel, dont elle a hérité des yeux et des sourcils si reconnaissables. J'ai l'impression que c'est lui qui me regarde à travers elle. Alors que j'aurais certainement pu assurer au moins honorablement avec *Madeleine*, que je chante depuis longtemps et que je connais bien, je me lance dans *Mathilde*. J'ai commencé à la travailler depuis peu, et je l'ai à peine chantée en public. Je suis tellement ému que c'est un véritable massacre. J'oublie les paroles, je me trompe d'accords, et plus la chanson avance, pire c'est. Je dégouline de sueur

à mesure que je m'enfonce dans la honte. J'aimerais disparaître, vite. Je vois à l'air dépité de la famille que je n'ai vraiment pas été à la hauteur de leurs espoirs, et je prends rapidement congé en m'excusant de ma piètre prestation.

« Celle-là, c'était moins bien » conclut toutefois sur un ton bienveillant celle dont je comprendrai qu'il s'agit bien de Chantal Brel. Je rentre chez moi, douze tonnes sur chaque épaule.



Les attentats reprennent, avec d'abord une bombe sur l'avenue d'Italie, à proximité de la station de métro Maison-Blanche, qui fait douze blessés. Le 17 octobre, un colis piégé explose dans le RER, entre les stations Musée-d'Orsay et Saint-Michel, faisant trente blessés. Le pays est sous tension, et le gouvernement tient un discours de fermeté face au terrorisme. Il justifie sa rigueur économique par cet opportun ennemi de la Nation, profitant de l'opportunité de ces attaques pour préparer l'opinion à des modifications importantes des régimes de retraite et de Sécurité sociale, depuis longtemps réclamées par un patronat vorace, et plus particulièrement celui des banques et des assurances.

Descendant sur le quai de la station Opéra, la guitare à la main, je salue, ainsi que le feraient des collègues de travail, une violoncelliste en train de s'installer dans

l'angle où j'avais il y a quelques années plus tôt vu la harpiste celte. Harpiste que je n'ai jamais revue depuis, à mon grand regret. La violoncelliste est assez jeune, et il ne me semble pas l'avoir croisée précédemment.

« Bonjour, la journée se présente bien ? »

— Bonjour, me répond-elle avec un sourire timide. Je ne sais pas, c'est la première fois que je vais jouer dans le métro en fait. »

Je vois qu'elle arbore le badge de la RATP l'autorisant à occuper cet emplacement.

« Bon courage alors, ça se passe plutôt bien en général, si ça peut te rassurer. »

— J'espère, j'aimerais bien qu'on me remarque et qu'on me propose d'intégrer un orchestre. La Guilde des musiciens m'a dit que ça arrivait. On t'a déjà proposé quelque chose à toi ?

— Rien de sérieux, voire n'importe quoi. Mais comme tu as l'air d'être une vraie musicienne, ça sera peut-être différent pour toi. Tu joues du classique j'imagine ?

— Oui, et à la station Opéra, il y a beaucoup de mélomanes et de musiciens qui passent. Peut-être aussi des chefs d'orchestre.

— C'est vrai, moi je suis sur un autre créneau, la chanson française. Il faudrait que je chante les miennes pour éventuellement intéresser quelqu'un, mais je ne suis pas convaincu que c'est dans le métro que je vais trouver un producteur.

— On ne sait jamais...

— C'est vrai, mais je pense que je vais plutôt m'organiser de mon côté sans attendre un miracle.

Je te dis merde pour cette première journée alors, et à un de ces jours alors !

— D'accord, je vais jouer ici tous les jours entre midi et deux pendant les prochaines semaines, me dit-elle en souriant. À bientôt ! »

Je poursuis ma route en montant dans le wagon, me disant que ce lieu est décidément bien souvent celui des belles musiciennes. Je ne sais trop quoi penser de son espoir d'être « découverte » dans le métro. Cela me semble aussi improbable que d'y tomber amoureux. Et je n'ai en fait pratiquement jamais entendu le moindre musicien déclarer, même s'il a chanté dans le métro, que c'est là qu'il a rencontré celle ou celui qui a assuré sa professionnalisation. La seule exception à ma connaissance est Sirima, une chanteuse anglaise d'origine sri-lankaise repérée à la station Barbès-Rochechouart par Jean-Jacques Goldman, avec qui elle a fait un duo il y a quelques années. Malgré le succès de leur titre commun, elle a décliné toutes les offres que lui ont faites les grosses maisons de disques, préférant travailler sur ses propres projets de façon indépendante, avec une intransigeante détermination. Elle mourra assassinée à coups de couteau par son compagnon, le musicien Kahatra Sasorith, qui ne supportait pas son autonomie.

★

★ ★

Ça fait un moment que je n'ai pas croisé le marionnettiste, et le revoilà justement dans un wagon de la

ligne 6, dont les portes s'ouvrent devant moi. Le gendarme est aux prises avec Guignol, qui le frappe pour défendre Gnafron, car ce dernier, affamé, a volé un morceau de pain. Le tout sur *Eye of the Tiger*, la musique du film *Rocky*. Nous nous saluons, et je laisse repartir la rame pour prendre la suivante. J'arrive à la station République, où joue un groupe sud-américain, péruvien si j'en juge par leurs costumes, leurs flûtes de pan, leur quena et leur charango, cet instrument en forme de guitare miniature. J'ai l'impression de les avoir de tout temps vus là, mais aussi dans tous les pays par lesquels je suis passé. Leurs semblables sont en tout cas les premiers musiciens de rue dont je me souviens, pour les avoir vus à Stockholm lorsque j'étais enfant. La musique qu'ils jouent est particulièrement adaptée à la manche, à la fois suffisamment sonore pour être entendue et mélodique pour être appréciée d'un public large. Après, il faut toutefois admettre qu'entendre *El Condor Pasa* pour la millième fois peut lasser...

Je me dis de plus en plus souvent que je commence moi aussi à me répéter, et qu'il va falloir songer à passer à autre chose avant que j'en arrive à m'ennuyer. Mais comment trouver une source de revenus aussi agréable que celle que j'ai actuellement? Et puis je n'ai pas vraiment encore écrit et composé de chansons qui me motivent suffisamment pour passer à autre chose. Les événements des semaines suivantes me donneront l'occasion de franchir un cap.

Le 15 novembre, le Premier ministre annonce un plan sur les retraites et la Sécurité sociale, qui prévoit de multiples régressions au nom de la rigueur budgétaire.

Allongement de la durée de cotisation, baisse des remboursements, augmentation des tarifs médicaux, réduction des allocations familiales. Fondamentalement, faire payer les pauvres pour assouvir la cupidité des riches. Le temps du programme du Conseil national de la Résistance semble bien loin, et les rentiers veulent désormais rapidement prendre leur revanche en détricotant méticuleusement les outils de répartition qu'il avait mis en place et qui ont permis aux générations des années cinquante à soixante-dix une relative égalité dans l'accès à la santé et à l'éducation, malgré de fortes disparités. Ces annonces se heurtent à l'hostilité de la population, et de nombreuses manifestations sont organisées à travers le pays. Fin novembre, de nombreux secteurs, notamment dans les transports, sont en grève. Le métro est fermé, ce qui me contraint à passer beaucoup de temps chez moi, les terrasses étant elles aussi désertées en raison du froid. L'ambiance est très particulière, car les gens marchent dans la rue par la force des choses, mais la majorité semble s'accommoder de la situation. Une grande partie des salariés vit cette grève comme la sienne afin de compenser le fait de ne pas pouvoir se mettre en grève de son côté – de plus en plus difficile dans le secteur privé –, les grévistes des services publics la menant par procuration pour eux. Même sans se connaître, les gens discutent les uns avec les autres pendant les manifestations, qui rassemblent plusieurs millions de personnes. Un slogan voit le jour, « Tous ensemble », et les aspirations des manifestants vont bien au-delà des traditionnelles revendications catégorielles. C'est une envie d'un projet de société

égalitaire et solidaire qui s'exprime, un désir de sortir de l'absurde dilemme qui ne laisse le choix qu'entre mourir de faim ou mourir d'ennui. Cela fait bien longtemps que cela n'est pas arrivé. Trop longtemps. Les centrales syndicales traditionnelles sont débordées par leur base qui les trouve à juste titre trop complaisantes avec le gouvernement, et les bureaucraties trahiront comme toujours les adhérents quelques semaines plus tard. Bien que prétendant rester « droit dans ses bottes », Alain Juppé devra – continûment plein de morgue – provisoirement céder du terrain. Avec la complicité des syndicats, il fera malgré tout passer une partie de la loi pendant la dernière semaine du mois de décembre, au moment où les fêtes de fin d'année accaparent l'attention de la quasi-totalité de la population.

Ce mouvement aura duré quelques semaines, et bien qu'il n'ait pas débouché sur un changement radical de situation, il a permis à des millions d'individus d'imaginer d'autres perspectives que la résignation sans alternative présentée en tant que seul horizon collectif. De mon côté, j'ai profité de ce mois pour écrire quelques chansons, et bien qu'elles soient loin d'être parfaites, elles tiennent debout. J'ai le sentiment que je suis en train de devenir chanteur, enfin.

★
★ ★

Les grèves sont terminées, à la suite de l'accord furtivement conclu par les syndicats peu avant Noël avec Matignon. Le trafic a repris dans le métro, et je

retourne y chanter. Je constate que l'ambiance n'y est plus la même qu'avant ces quelques semaines d'espoir. C'est évidemment aussi mon regard qui a changé. Je sens que je suis en train de passer à une autre étape de ma vie, sans aucune idée du temps que durera cette phase de transition. La reconnaissance de mon éventuel talent prendra du temps, et sans doute plus encore, voire jamais, la possibilité d'en tirer de quoi vivre afin de pouvoir m'y consacrer à temps plein. C'est en tout cas ce que me rappelle assez brutalement une amie d'enfance lorsque je tombe nez à nez avec elle alors que pour une fois je chante sur la ligne 4. Elle a l'air complètement catastrophée de me voir là et me suis sur le quai une fois que j'ai terminé ma quête. Ça fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, et c'est vrai que ça produit un curieux effet de la retrouver en ces circonstances. Je tente de la rassurer sur mon existence actuelle, mais je sens que c'est peine perdue. Nous avons été assez proches lorsque nous étions adolescents, partageant une relation amicale et complice grâce à laquelle nous dissertions pendant des heures, à l'oral ou à l'écrit, sur nos espoirs et nos tourments juvéniles. Nous nous sommes ensuite perdus de vue. Je sais qu'elle n'avait déjà à l'époque que très peu de considération pour mes aptitudes artistiques, un talent qui ne s'était pas révélé avant l'âge de 20 ans n'ayant selon elle aucune chance d'advenir par la suite. Il fallait être Rimbaud, Orson Welles ou rien. Et mon parcours punk n'était donc pas recevable dans le cadre classique de la pensée

de la bourgeoisie de province dont elle était issue, et qui déjà à l'époque créait malgré notre amitié une barrière entre nous. La bourgeoisie, qui privilégie la respectabilité à l'honnêteté, n'aime le talent contemporain que s'il est récompensé en temps réel sous forme d'espèces sonnantes et trébuchantes, et les avant-gardes esthétiques seulement le jour où elles reçoivent une reconnaissance académique, plusieurs décennies après leur apparition. La condescendance mêlée de pitié que je sens dans son regard est porteuse de tout cela. Lorsqu'elle me dit que plus jamais je n'arriverai à avoir une vie normale avec un métier normal, je lui réponds que je suis d'accord avec elle. C'est exactement ce que je veux.

CHAPITRE XVI
AMSTERDAM

Plus grand encore mort que vivant. Malgré l'imposture avérée de tout son parcours personnel et politique, cette vieille crapule de François Mitterrand meurt couvert des louanges de la majorité des commentateurs médiatiques et des larmes de ses naïfs soutiens.

Encore une fois, je chante *Paris s'éveille*. Je suis sur la ligne 3, en direction de Pont-de-Levallois, et je viens de passer la station Quatre-Septembre. Lorsque je passe quêter, un homme assis sur un strapontin me dit, après m'avoir donné une pièce :

« J'étais assistant ingénieur du son dans le studio où Dutronc a enregistré *Paris s'éveille*.

— Ah ouais? lui dis-je. Ça a dû être un grand moment?

— Oui, Dutronc et Lanzmann ont écrit la chanson pendant la nuit, en s'inspirant d'un vieux poème. Ça s'appelle *Tableau de Paris à cinq heures du matin* si je me souviens bien. Dutronc l'a enregistrée dans la journée, mais tout le monde dans le studio la trouvait un peu fade. Alors ils ont demandé à un flûtiste qui enregistrerait dans le studio d'à côté de venir jouer dessus. C'était Roger Bourdin, une grosse pointure, et il a improvisé un solo, en une seule prise. Et c'est ça qui a fait le succès de la chanson.

— C'est vrai, j'ai toujours l'impression que quand je la joue, tout seul à la guitare, tout le monde entend la flûte traversière.

— Eh oui, c'est magique !

— Merci pour cette histoire, je ne la connaissais pas, et c'est pourtant le morceau que je chante le plus. Bon, je continue, bonne route alors !

— Salut à toi, on a besoin d'une relève », me dit-il en souriant.

★

★ ★

« Quand il me prend dans ses bras, qu'il me parle tout bas, je vois la vie en rose. » Une puissante voix de femme résonne dans les couloirs de la station Montparnasse. C'est une solide brune aux longs cheveux bouclés qui chante la romance immortalisée par Édith Piaf en s'accompagnant à la guitare. « Il me dit des mots d'amour, des mots de tous les jours, et ça m'fait quelque chose. » C'est vrai que peu de chanteuses ou de chanteurs ont su chanter l'amour avec autant de passion et d'emphase qu'Édith Piaf, et je me dis qu'il serait temps que j'apprenne à chanter l'une de ses chansons. J'ai une fois par hasard posé un disque de Jacques Brel sur une platine, réglée en 45-tours au lieu de 33, et tant dans le ton que dans le phrasé, j'ai trouvé de nombreuses similitudes entre les deux interprètes. Je chante *Amsterdam* de Brel avec un immense plaisir, et c'est vrai que je pourrais imaginer Piaf la chantant également. Cette chanson est magnifique, avec sa description à nulle autre pareille de l'univers des marins, et sa terrible chute sur la dernière phrase. Et puis cette progressive montée en

puissance et en intensité dramatique. Peu de chansons m'émeuvent autant, je dois l'avouer. Mais s'il y en a une de Piaf que je dois apprendre désormais, c'est bien entendu *Je ne regrette rien*. Je sens qu'il va bientôt être temps de mettre un terme à mon périple dans le métro, après cinq années, et me consacrer à mon propre répertoire.

★
★ ★

À la station République, debout sur un banc, un sans-abri harangue la foule des voyageurs, dont certains se sont arrêtés pour l'écouter.

« Ouais, je vis dans le métro, parce que c'est l'hiver. Et on veut pas avoir froid, c'est le métro ou la prison. Les riches ont jamais honte quand ils nous voient, mais juste la trouille. L'angoisse, c'est un truc de riche. Le pauvre, lui, il est inquiet. Les riches ont tout, nous on n'a rien, et il paraît que c'est normal, ils construisent leur paradis sur notre enfer. Si notre merde valait de l'or, on serait même plus propriétaires de notre cul. Nous, de toute façon, on n'a rien à dire, parce que dans la rue, la seule règle, c'est qu'il y a pas de règles. Il me faudrait un flingue. Quand t'as un flingue dans la main, tout le monde t'écoute. C'est sûr, j'ai fait des conneries. Le problème, c'est pas que j'ai fait des conneries, mais c'est que j'ai fait les mêmes plusieurs fois. C'est dur d'apprendre. Et du coup on m'a mis à la porte. Ou en prison. J'ai tout appris en prison, ça a été mon école à moi. La prison,

c'est comme l'usine, l'école. Et la caserne. Sauf qu'en prison, c'est pas les matons qui écrivent les livres. En prison, j'avais pas peur de la mort, j'avais peur du temps. Si tu rentres en prison sans avoir la liberté à l'intérieur de toi, t'es mort. Tant qu'il y aura des prisons, elles seront pleines, peu importe par qui. On trouvera toujours quelqu'un à y mettre, et s'il faut, on inventera des nouvelles raisons. »

Un homme dans l'assistance prend la parole :

« Heureusement qu'y en a qui travaillent pour que vous puissiez vous la couler douce en touchant des allocations, hein ! »

Le sans-abri tourne la tête vers lui et lui dit :

« Écoute, t'as une gueule de con, une allure de con et tu parles comme un con : t'es un con, c'est tout. Moi, j'étais militaire, je me suis battu pour la France, et maintenant, je suis là. J'étais très con, comme toi. Rajoute militaire à la fin de n'importe quel mot, tu verras tout de suite à quel point il devient con. Musique militaire, médecine militaire, justice militaire, honneur militaire. Que de la merde tout ça ! Quand c'est la guerre, si t'écoutes que ton courage et ta rage, t'es mort. C'est à eux de t'écouter. Ce que j'ai appris, c'est qu'un bon soldat, il doit d'abord rester vivant. Et pour ça, il faut être lâche. Attaquer seulement quand t'es en position de force, se barrer dès que c'est trop dangereux. Toi, t'as peur de la mort, mais la mort, elle a peur de personne. On m'a envoyé faire des guerres pourries, et on les a toutes perdues. Nous les Français, on a toujours été mauvais en sport et à la guerre, mais de toute façon, quand t'es militaire,

t'es soit un con soit un salaud, même quand tu gagnes. Et après, dans la vie civile, il y a que les malhonnêtes qui s'en sortent, mais moi j'ai jamais pu. Qui vole un œuf va en prison, qui vole un bœuf devient patron. Et Dieu, il faut qu'il comprenne qu'il vaut mieux pour lui qu'on croie pas en lui, et qu'il arrête de nous faire chier. Nous, le jugement dernier, on le prend sur la gueule tous les jours. »

L'homme qui l'a interpellé insiste :

« C'est parce que vous n'avez pas assez aimé Dieu que vous en êtes là. »

Le sans-abri lui répond d'un ton rageur :

« T'as pas trouvé les clefs pour fermer ta gueule ? Toi, t'es un cul-béni, et ça se voit sur ta tronche, parce que t'as la gueule de tes vérités. Et tes vérités, c'est juste des mensonges qui le savent pas encore. Dieu, il a fait trois conneries : l'homme d'abord, puis la femme. Mais la troisième, c'est la pire : il a créé les religions. C'est pour ça qu'il existe pas, parce que si Dieu existait, il nous délivrerait d'abord des religions. Et c'est parce que les religions ne voient que la laideur et le malheur du monde que le monde est devenu laid et triste. Et du coup vous, les croyants, vous aimez l'injustice plus que la justice, parce que, plus que tout, vous vénerez le sacrifice, le martyr, la mort des innocents. En fait, vous aimez la mort plus que la vie. Vous n'aimez pas rire, et vous adorez pleurer. Et vous parlez toujours d'espérance et de paradis, mais jamais de mieux vivre sur Terre. Vous z'avez pas besoin de vérité, vos illusions vous suffisent. Vous z'avez pas encore compris que Dieu était

mort ? Ou bien vous ne bandez que pour des cadavres, comme votre Tarzan crucifié ? Je blasphème ? Toutes les religions, c'est qu'une seule et même merde, c'est juste la couleur du papier cul qui change. Croire en Dieu, c'est se suicider en gardant l'illusion de rester vivant. Je sais pas si l'homme est une connerie que Dieu a faite, mais en tout cas, je suis sûr que Dieu est une connerie que l'homme a faite. »

Puis montrant du doigt la masse qui se presse dans les couloirs :

« Regarde-les, ils sont pressés d'aller se faire exploiter ! Et après, on dit que c'est nous qui sommes bizarres. J'aime autant vivre que je suis désespéré de vivre. Et le pire, c'est pas d'être désespéré, c'est de s'y habituer. »

À ce moment, trois policiers en uniforme arrivent, le font descendre du banc et l'accompagnent vers la sortie, pour le rejeter dans le froid de la rue. Le petit attroupement qui s'était arrêté pour l'écouter se disperse rapidement, sans un mot de protestation.

★

★ ★

Des copains habitant Paris depuis quelques années, originaires de Nancy, m'emmènent dans une soirée à laquelle ils sont conviés, du côté de Montreuil. Bonne ambiance, quelques Nancéens exilés à Paris s'y retrouvent, dont certains me sont déjà familiers. En arrivant à Paris, j'en avais revu deux ou trois. J'avais fait leur connaissance alors que j'avais passé quelques

semaines dans la capitale lorraine pour y enregistrer l'album *Round and Around* avec Sprung aus den Wolken, mon groupe berlinois, dont le label était basé à Nancy. C'est une bonne bande, qui aime faire la fête. La plupart de ses membres font de la musique ou travaillent dans la vidéo, certains avec grand talent. Quelques-uns d'entre eux ont été impliqués en tant qu'acteurs ou musiciens dans *Les Ailes du désir*, le célèbre film de Wim Wenders. C'est l'histoire d'un ange qui tombe amoureux d'une trapéziste et qui est prêt à renoncer à la vie éternelle pour la retrouver. Il se trouve que l'actrice qui joue le rôle-titre est également originaire de Nancy, et je comprends que parce que c'est une vieille amie de la bande, elle va passer au cours de la soirée. Celle-ci se déroule bien, on mange, on boit, on chante, et puisqu'il y a une guitare sur place, on me demande bien sûr de chanter quelques chansons. Je m'exécute avec plaisir et, alors que j'en ai joué quelques-unes déjà, arrive Solveig, la fameuse actrice du film. Comment être indifférent à une femme telle qu'elle, habillée par son mystère, non seulement d'une grande beauté, mais littéralement rayonnante, et notamment en raison de son abondante chevelure blonde qui couronne un visage aux pommettes saillantes, dont les yeux verts semblent projeter des éclairs. C'est l'un d'entre eux que je reçois au plus profond de mes rétines, et j'ai à cet instant la certitude que le regard que je lui renvoie ne la laisse pas indifférente. Je sais par ailleurs qu'elle est en couple avec Wim Wenders, le réalisateur du fameux film, un austère Allemand de plus de quinze ans son aîné. Celui-ci

n'est pas là ce soir, sillonnant la planète afin de préparer un nouveau film d'après ce que j'ai compris. Elle semble sympathique, et son apparition n'a pas provoqué cette timidité mêlée de curiosité que génère l'arrivée d'une célébrité, même relative, dans un lieu public. Ici, tout le monde ou presque la connaît depuis longtemps, elle est d'ailleurs venue accompagnée d'un de ses amants de jeunesse, nancéen comme elle, et que je connais déjà. Elle sait chanter, et ses amis lui demandent bien entendu de le faire à son tour. J'ai une guitare entre les mains, et elle me demande si je peux l'accompagner, ce que j'accepte avec plaisir. Elle connaît quelques chansons de Mistinguett et de Piaf, et j'arrive tant bien que mal à trouver les accords de certaines d'entre elles. Sa voix, éraillée, à la fois puissante et profonde, est celle d'une véritable chanteuse de rue, c'est vrai, même si elle n'a jamais tenu ce rôle dans la réalité. Mais elle aurait pu, de façon évidente. Elle fait ensuite une magnifique interprétation a cappella de *L'Accordéoniste*, de Piaf, puis me demande de chanter à mon tour. Je me lance donc dans *Madeleine*, puis *Amsterdam*, de Jacques Brel, y mettant tout mon cœur. Elle a placé la barre assez haut, il faut que je sois à la hauteur. Je pense qu'à cet instant il s'est passé entre nous quelque chose de plus que lors de notre premier regard. Je la sens émue et troublée, autant que je le suis pour ma part. Elle tourne la tête vers l'ami avec qui elle est venue à la soirée, et, comme pour se donner une contenance, lui dit en riant :

« T'as vraiment un *powerful friend*, dis-moi, il me plaît bien.

— Ouais, c'est vrai, j'ai bien compris que vous vous entendiez bien, lui répond-il avec un sourire complice.

— C'est vrai, on n'est pas sourds, dit-elle dans un grand éclat de rire. Et il s'appelle comment ce joli garçon? me dit-elle en plongeant son regard infini dans le mien.

— Moi, c'est Fred, lui dis-je, un peu décontenancé je l'avoue.

— Et moi, c'est Solveig, me fait-elle en me serrant la main et souriant de toutes ses dents. On chante un truc rigolo tous les deux? Tu connais quoi?

— *On n'est pas là pour se faire engueuler*, tu la connais aussi?

— Tu parles, j'adore, et mon père la chantait quand j'étais petite. »

Nous chantons donc le célèbre titre de Boris Vian, dont tout le monde reprend le refrain en chœur. Puis nous passons la guitare à quelqu'un d'autre pour qu'il continue à animer la soirée. Heureusement, les musiciens ne manquent pas ce soir-là, et nous avons droit à d'autres chansons pendant encore un moment. Un peu plus tard, nous nous retrouvons Solveig et moi dans la cuisine. Seuls. Elle referme la porte derrière elle, et après un instant de silence me dit tout simplement, de sa voix sensuelle : « Embrasse-moi. » Il m'est impossible de résister à sa demande. Pourquoi résisterais-je? Au cours de la soirée, j'ai compris de par les conversations qu'elle tenait avec ses amis que sa relation avec Wim Wenders se délitait depuis un moment déjà, et qu'ils ne se voyaient que très épisodiquement

désormais. Et si leur relation était différente, pour quelles raisons devrais-je refuser un baiser qui nous fait tellement plaisir à tous les deux? Nous nous embrassons longuement, en silence, et je ne peux m'empêcher de promener mes mains sur son joli corps, ses seins, ses fesses. Nos respirations deviennent plus rapides, et elle commence à caresser mon sexe à travers mon pantalon. Je bande comme un taureau. Je lui caresse également le sien à travers son jean, nous haletons tous les deux. J'ai l'impression d'avoir des étoiles dans la tête et mon cœur bat à toute volée dans ma poitrine. À ce moment, un des invités entre dans la cuisine, et elle relâche rapidement son étreinte avant qu'il ait pu nous voir. Je comprends qu'elle ne souhaite pas être surprise dans cette situation. Elle me dit d'un air détaché : « Il va falloir qu'on se revoie, on a bien chanté tous les deux. » Nous rejoignons le reste des invités, qui ne semblent pas avoir remarqué notre absence prolongée.

Un peu plus tard, alors que tout le monde commence à être passablement alcoolisé, l'un des convives commence à se disputer avec Solveig, sur un prétexte futile. Je comprends qu'il s'agit d'un invité qui ne la connaissait pas avant ce soir et qui, pour une raison inconnue, tient des propos très désagréables à son encontre. Il m'est déjà arrivé de rencontrer des personnes ayant une once de célébrité, et j'ai remarqué que certaines autres, se trouvant à leur contact, afin de surmonter leur timidité, ou possiblement par jalousie, leur parlaient de façon agressive. Et c'est bien le cas ici. L'invité, qui a cette insolence que seules des personnes très ivres peuvent avoir, élève encore la voix :

« De toute façon, t'as fait un film parce que t'as baisé avec le réalisateur, c'est tout, hein, dit-il.

— De quoi tu parles, si tu crois qu'il suffit de coucher pour jouer dans un film, c'est que t'es vraiment con, répond-elle d'une voix très alcoolisée elle aussi.

— Ouais, ben en tout cas, moi je te sauterais bien », reprend-il, déclenchant les regards désapprobateurs des amis de Solveig.

Ceux-ci demandent immédiatement au pochetron de se calmer et de s'excuser. Mais il a l'air tellement ivre qu'il semble être incapable de réagir.

« De toute façon, je pense pas qu'il a le diamètre pour m'éclater le bassin », répond Solveig d'une voix gouailleuse, ce qui fait rire tout le monde.

La remarque semble blesser son interlocuteur, qui se lève pour lui mettre une claque, à laquelle elle répond par une autre, bien plus violente. Elle lui attrape ensuite les cheveux et le traîne à terre. Les gens alentour se jettent sur eux pour les séparer. La soirée prend une sale tournure. Forcément, ça casse l'atmosphère.

« Tu crois que je vais me laisser frapper par un abruti comme toi? » hurle Solveig, que deux de ses amis peinent à maîtriser.

« Et vous, lâchez-moi, je veux me casser, je reste pas ici avec un connard pareil », dit-elle en se dégageant. Elle attrape prestement son manteau et file dans la rue. Je pense qu'il est inutile de la suivre, d'ailleurs son ami dit : « Vous inquiétez pas, elle sait se débrouiller, ça va aller. Bon, toi, tu attends cinq minutes pour pas la croiser dans la rue, et tu dégages », poursuit-il

à l'attention de l'ivrogne, qui saigne du nez. Je comprends que de toute façon, la soirée ne va pas tarder à s'achever. Ça se finit en eau de boudin, et c'est dommage, tout avait si bien commencé. Je me demande si je reverrai Solveig un jour, j'ai encore l'odeur de son parfum sur moi, la mémoire de sa bouche sur mes lèvres et celle de sa main sur mon sexe.

CHAPITRE XVII
NON, JE NE REGRETTE RIEN

Voilà donc cinq ans que je chante dans le métro. Je ris en pensant à la tête que j'aurais faite il y a une dizaine d'années si on m'avait dit que j'allais un jour vivre cette expérience, et pendant aussi longtemps. J'ai l'impression d'avoir compris, en partie en tout cas, la phrase que Jacques Brel prononçait dans une interview, et qui m'a beaucoup marqué lorsque je l'ai découverte : « Le talent, ça n'existe pas. Le talent, c'est d'avoir envie de faire quelque chose. » Et c'est vrai que je me suis posé la question du talent quand j'étais enfant ou adolescent, lorsque je voyais des amis de mon âge savoir déjà très bien jouer d'un instrument, ou pratiquer un sport avec dextérité, moi qui me sentais encombré par mon corps, étant par exemple incapable de courir. Jusqu'à ce que je comprenne que ce n'était que parce que je respirais mal. Je pensais jusque-là que je ne pourrais jamais y arriver, et j'en avais pourtant eu tellement envie depuis si longtemps. Les années que je viens de passer à chanter plusieurs heures par jour m'ont montré la voie, bien que je sois loin de ce que j'aimerais faire réellement, c'est-à-dire chanter mes propres chansons et pas seulement celles des autres. Je ne pense pas qu'il suffise de dire « quand on veut, on peut », car le désir ne naît pas de la simple volonté. J'ai l'impression que c'est au contraire le désir initial, patiemment et fréquemment nourri par une pratique, qui vient révéler la volonté.

Et c'est cette petite voix de l'envie originelle qu'il faut écouter, et pas toutes ces autres qui tentent de la faire taire en disant « tu n'es pas capable », « ce n'est pas fait pour toi », « ça ne sert à rien », et indubitablement la pire de toutes : « ça ne rapportera jamais d'argent ». Comme si c'était à l'aune de la valeur monétaire générée qu'on jugeait de ce qui faisait le bonheur d'être ou pas. Mais de façon comparable à toute manipulation, l'idéologie de l'argent, cette religion des salauds, s'appuie sur une réalité, c'est-à-dire la nécessité de ressources matérielles pour assurer les besoins physiologiques des êtres humains, et le besoin de sécurité en les sachant assurés sur le long terme. Le mensonge sur la nécessité de l'argent commence dès sa prétention à assurer d'autres besoins, tels que ceux d'appartenance, d'estime, et plus encore, celui de s'accomplir. Avant tout par des désirs vains, artificiels ou irréalisables, comme ceux de richesse, de gloire ou d'immortalité. Car s'ils passent également par une relation avec les autres, et le regard que ceux-ci portent sur nous-mêmes, ces derniers ne peuvent être qu'artificiellement satisfaits par l'argent. C'est cette illusion qui légitime toutes les façons de le gagner, et notamment les pires, fondées sur les plus répugnantes exploitations de l'être humain, avec ses sempiternelles justifications de l'esclavage du corps et de l'esprit d'autrui, et plus encore des siens propres, paradoxalement.

★

★ ★

Les années que je viens de passer dans le métro et dans les rues pourraient être considérées sous un angle chaotique pour la plupart des individus. C'est la première impression qu'ont presque systématiquement eu mes proches, m'imaginant sombrer dans la marginalité et peut-être aussi la déchéance physique, l'alcoolisme ou la toxicomanie. Comme si j'étais devenu un asocial coupé du monde réel, incapable d'y prendre place. J'ai pourtant voyagé au cœur d'un univers extrêmement concret, et qui est effectivement un chaos dont nul ne sait ce qu'il va devenir. C'est la même planète que la leur malgré tout, bien qu'envisagée et explorée sous un autre angle. C'est un territoire plein de possibles, et certains se sont ouverts à moi. Je ne sais pas quelles proportions le hasard et mon désir ont pris dans ce qui m'est arrivé pendant ces cinq années, mais je sais que je les ai aimées, profondément, telles que je n'ai jamais aimé des années auparavant. Ou plutôt si. J'ai pratiquement retrouvé cette innocente joie de vivre que j'avais enfant, où le monde me semblait une construction quasiment parfaite, dont les quelques défauts n'étaient que temporaires. Je me sentais à ma place au cœur de celui-ci. Nous vivions simplement, bien que cette simplicité paraisse déjà un luxe à celles et ceux qui sont privés de tout, et je me nourrissais de l'amour que je recevais. Je n'étais alors pas conscient de mon bonheur, et la vie s'est progressivement chargée de me faire comprendre que tout n'était pas aussi simple que je le pensais de prime abord. Les maladies, les morts, les séparations et les déceptions m'ont fait passer de l'enfance insouciant à l'adolescence et ses tourments. C'est également

à cet âge que naissent les premières flammes de désir destinées à les surmonter. C'est sur ces flammes que je viens de souffler plus fort que jamais auparavant. Ma volonté m'avait jusque-là seulement permis d'être bassiste, c'est-à-dire dans la plupart des cas musicien d'accompagnement. Même si ce n'est qu'en interprétant les chansons des autres, je suis devenu chanteur. La prochaine étape à franchir sera de devenir auteur et compositeur de celles que je chanterai dorénavant. J'aimerais bien entendu qu'elles rencontrent un certain écho, afin de les faire vivre au-delà des murs de ma chambre. Mais je sais que le plus important sera de les créer, de les faire jaillir du plus profond de mon être, bien avant d'avoir le plaisir de les partager sur scène ou sur disque. J'aime déjà cette perspective, parce que non seulement je la désire désormais véritablement, mais que je me sens enfin capable de devenir celui que je suis, d'être le maître et le sculpteur de moi-même, quelle que soit la reconnaissance extérieure que je puisse en retirer. Je ne veux rien de plus, mais rien de moins non plus, que vivre en accord avec ma propre conscience, et j'ai trouvé une voie pour assumer cette démarche. J'ai l'impression d'avoir attendu ce moment toute ma vie.

★

★ ★

Dans le métro, j'ai chanté devant des centaines de milliers de personnes, et j'en ai croisé des millions d'autres. J'en ai finalement rencontré très peu. Michel est celui avec lequel j'aurai le plus partagé, bien qu'il m'ait

plus raconté sa vie que je ne lui ai raconté la mienne. Il est mort désormais. Les seules rencontres que j'ai faites au cours de ces cinq années l'ont été ailleurs que dans le métro. La plus grande que j'ai faite de ma vie s'est pourtant déroulée là. C'est non seulement celle que j'ai faite avec moi-même, mais avec ma solitude également, dont je sais désormais qu'elle m'est consubstantielle. Seul et libre. Libre, mais seul. Plus que jamais auparavant, je me suis senti à la fois en contact physique avec les personnes qui m'entouraient, mais avec une distance définitive qui empêche toute intimité et toute complicité réelle. Comme si j'étais, placé au milieu de la scène, le spectateur unique d'une pièce de théâtre sans fin qui se déroulerait sous mes yeux. Je n'ai jamais éprouvé cela auparavant. Je me sens à la fois à ma place dans cette ville et simultanément profondément étranger. Je me souviens avoir entendu dire que Paris est une ville où l'on peut se trouver bien isolé. J'en ai la confirmation, alors que j'ai été en contact, de façon assez proche et plutôt agréable en général, de tous ces gens. Je me sens profondément seul, peut-être ni plus ni moins que des millions de personnes ici ou ailleurs, mais j'en ai pour ma part profondément conscience désormais. J'ai laissé mes amis à Amiens, à Bruxelles et à Berlin, et s'ils sont devenus des amis, c'est parce que nous avons construit notre amitié grâce à la musique que nous avons créée et jouée ensemble sur toutes les routes d'Europe. Les copains rencontrés à Paris l'ont été trop récemment pour que je puisse les qualifier ainsi. Nous n'avons encore rien vécu ensemble, et sans cette expérience partagée, il n'est pas possible de parler d'amitié véritable selon moi.

Celle-ci ne se forge à mon sens qu'au travers d'échanges que les seules soirées entre copains ne permettent pas, malgré les bruyantes manifestations qui ont lieu lorsque tout le monde a quelques verres, quelques pétards ou autres psychotropes dans le cornet. J'ai également rencontré quelques femmes ces dernières années, mais aucune dont je ne me sois véritablement épris. Malgré, quelquefois, une véritable complicité sexuelle, l'essentiel de notre relation s'est limitée à cet aspect, et ce n'est déjà pas si mal. Je ne peux pas regretter ces moments, bien au contraire, mais je suis également lucide sur leurs limites. En termes de sexualité, il est dans mon cas bien plus excitant d'être amoureux. Mais voilà, on ne choisit pas d'aimer une personne qu'on rencontre, et j'ai mis du temps à me remettre de la perte de mon premier amour. Je sais que c'est digéré désormais, et que je pourrais tomber amoureux à n'importe quel moment. Chacune des femmes rencontrées ces dernières années y a, à sa façon, contribué, me donnant chaque fois un peu plus confiance dans mes aptitudes à donner et recevoir du plaisir, ce qu'on imagine aller de soi lorsqu'on est adolescent. D'où les terribles déceptions et frustrations qui surviennent lorsqu'on prend conscience que la sexualité est également un infini champ de découvertes, alors qu'on croyait tout savoir parce qu'on savait jouir seul. Je n'ai pas parlé de ces femmes ici, parce qu'il y aurait trop à dire. L'amour et la sexualité figurent parmi les questionnements les plus vastes auxquels un être humain puisse être confronté, et avec lesquels il lui est difficile, voire impossible, de se mentir, durablement en tout cas. Et c'est plus de ne pas être amoureux qui me pèse que

de ne pas sentir une femme qui le soit de moi. Je souffre parfois de ma solitude, mais de moins en moins finalement. Au fur et à mesure que les années passent, je vis la situation en tant que découverte progressive de mon état de solipsiste involontaire, que j'accepte et j'assume désormais en tant que tel. Je l'espère provisoire, persuadé que ce n'est pas la seule réalité possible, et me disant qu'il manquerait quelque chose à mon existence si je ne faisais pas de nouveau une expérience véritablement amoureuse. Même si j'ai à l'esprit les mots de Prévert disant : « J'ai l'amour de la musique à défaut d'entendre la musique de l'amour », un sentiment diffus me dit que ma situation actuelle n'est qu'une étape dans ma vie. Ces cinq années m'ont permis de la franchir en me donnant la possibilité de rendre plus cohérente la réalité de mes capacités avec celle de mes désirs. Il s'agit de passer à la suivante dans les prochains mois, et je sais que cela ne se fera que grâce à la rencontre, réelle et intime à tous les niveaux, avec une femme. Je repense à la récente soirée où j'ai fait la connaissance de Solveig, en me disant qu'il s'est passé quelque chose de tout à fait spécial avec elle. J'ai en fait très souvent repensé à elle depuis. Un soir, en rentrant chez moi à pied depuis Belleville, j'ai trouvé une rose dans la rue du Faubourg-du-Temple. J'ai interprété ça comme un signe du destin, en riant. Mais je sais maintenant que nous allons nous revoir. C'est une autre histoire, je vous en parlerai plus tard, je ne suis pas encore prêt à parler de cela.

★

★ ★

Je chante sur la ligne 6, et alors que je suis à la station Dupleix, les trois Américaines jouant du jazz, que je n'avais pas croisées depuis des années, montent dans le wagon avec leurs instruments, juste à côté de moi. Elles me sourient et reprennent avec moi le refrain de *Paris s'éveille*. Lorsque j'ai terminé, la guitariste me demande, avec un fort accent américain :

« Hey, c'est super. Tu veux on joue un morceau, hmmm, *together* ? »

— Oui, bonne idée. Je vous ai déjà entendues, je sais que vous jouez du jazz. Vous connaissez *On n'est pas là pour se faire engueuler*, de Boris Vian ?

— Yeah, on a découvert ça en France. *Great!* »

Nous attaquons alors tous les quatre une version endiablée du célèbre titre écrit et composé par le « prince d'un petit royaume dont trois cafés et une église marquent les frontières », ainsi qu'on l'appelait à l'époque. Le morceau se voit agrémenté d'un solo de la part de chacune des musiciennes, saxophone, guitare, puis contrebasse, pour le plus grand bonheur des voyageurs qui applaudissent à tout rompre à la fin de chacun d'entre eux, puis plus fort encore lorsque nous avons fini. Après une quête au cours de laquelle ils témoignent avec générosité de leur enthousiasme, nous descendons sur le quai de la station Trocadéro.

« Merci, c'est la meilleure version que j'ai jouée depuis que je la chante, super. »

— Oui, c'était très *fun*, dit la contrebassiste. Tu t'appelles comment ? Moi, c'est Lizzy.

— Moi, c'est Fred. Et vous ? demandé-je aux deux autres.

— Moi, c'est Flo, dit la guitariste

— Et moi, Joan, dit la saxophoniste.

— Vous jouez sur cette ligne maintenant? Je vous ai vues il y a quelques années sur la 1, mais comme je n'y chante jamais ou presque, je ne vous ai jamais recroisées.

— Oui, on vient de revenir à Paris, et on n'habite plus ici, dit Flo. On habite surtout à New York en fait.

— Et vous jouez là-bas aussi? Et vous êtes allées jouer ailleurs?

— Oui, ça fait des années qu'on fait ça, un peu partout dans le monde. On joue dans des clubs de jazz, et on a enregistré deux CD. Mais on aime bien revenir à Paris, et on voulait jouer dans le métro pour se souvenir du bon vieux temps. C'est *awesome*! Et toi, tu joues depuis longtemps ici?

— Oui, ça fait cinq ans maintenant. Depuis quelques jours. Et l'été, je fais les terrasses, à Paris, à Stockholm ou à Berlin.

— *Great!* Et tu as enregistré un disque?

— Non, pas encore, parce que je n'ai pas vraiment écrit de chansons à moi, et que j'ai pas envie d'enregistrer des reprises.

— *Yes, of course.* Mais il va peut-être falloir que tu arrêtes le métro si tu veux faire ça.

— Oui, je crois qu'il va être temps, j'y pense depuis quelques mois déjà. Arrêter de jouer dans le métro avant que je commence à trouver ça ennuyeux. Et là, vous allez jouer dans une salle à Paris?

— Oui, on joue demain soir au New Morning. Si tu veux, on te met sur la *guest list*. Tu veux venir

chanter la chanson de Boris Vian sur scène avec nous? *What do you think, girls?* dit-elle en s'adressant à ses deux comparses.

— *Yeah, great idea, it would be fun*, dit Lizzy.

— Bonne idée, ça c'est Paris, ajoute Joan dans un éclat de rire.

— Ah mais merci alors, lancé-je à la fois flatté et surpris, et avec déjà le trac qui monte en moi. Ça se passe vraiment bien pour vous en fait. Bravo. Et merci pour l'invitation, c'est très sympa. Je viendrai demain soir alors, un peu plus tôt pour la balance. Vous prenez le prochain métro?

— Non, vas-y, prends-le, nous aujourd'hui, on fait ça juste pour le *fun*, et on allait rentrer à l'hôtel en fait.

— Merci encore, et on se voit demain alors. *Bye bye!*

— *Bye bye, see you tomorrow* » font-elles en chœur.

Je monte dans la rame qui arrive, et elles me font un joli salut synchronisé avec leurs mains. Je suis très content de les avoir revues, d'avoir fait leur connaissance, d'avoir joué un morceau avec elles et plus encore d'être invité à le rejouer avec elles demain soir sur scène. J'ai l'impression d'être adoubé par celles qui m'avaient tant donné l'envie de chanter dans le métro. Je repense aux mots de Flo, qui confirme ce que je presentais depuis un moment déjà. Si je veux avancer sur mon propre répertoire, il faut que j'arrête le métro. Le fait d'avoir joué ce morceau avec elles m'a également donné l'envie de jouer de nouveau avec d'autres musiciens. Je suis sûr que j'avancerai mieux en jouant en groupe, je ne suis pas assez virtuose pour jouer seul. Dans le

métro, en jouant deux chansons devant une vingtaine de personnes, ça passe, mais pas pendant une heure ou une heure et demie dans une salle de concert ou un bar. Il va falloir bosser, beaucoup, je le sais, mais je suis de plus en plus excité à cette perspective, et je sens que c'est désormais le moment de m'y mettre sérieusement. J'ai réfléchi à quel boulot je pourrais faire afin de m'assurer à la fois du temps libre et de quoi survivre à Paris. Il est hors de question que j'aie retravailler dans une entreprise, ça, c'est sûr. Mais j'aime bien écrire et je parle quelques langues, ce qui en France vous fait invariablement passer pour un extraterrestre, surtout s'il y a de l'allemand parmi celles-ci, je peux par exemple devenir rédacteur et traducteur indépendant. Ça me semble la meilleure, ou la moins mauvaise, des solutions. Je pourrais aussi écrire quelques articles pour des journaux. Et il faut surtout que je me débrouille pour pouvoir aller chanter mes chansons dans des bars ou des petites salles, le plus vite possible afin d'embrayer sur du concret. Pas envie d'être à l'image de ces veléitaires qui parlent à qui veut les entendre des projets qu'ils ont l'intention de monter, prochainement selon eux, mais qu'on retrouve dix ans plus tard exactement au même endroit, parce qu'« ils ne sont pas prêts ». J'ai rencontré de nombreuses personnes de ce type, et peut-être que l'intention de faire les satisfait autant qu'il est important pour moi d'agir, concrètement. Je ne me suis jamais senti prêt non plus, mais je sais qu'il n'y a qu'en me confrontant à l'expérience de terrain que je peux l'être un peu plus. Ces cinq années passées à jouer dans le métro me l'ont une fois de plus confirmé.

Je n'étais pas apte à vivre ainsi avant de commencer, et je le suis un peu plus aujourd'hui. Je sais chanter, et je sais m'accompagner à la guitare, enfin. La prochaine étape consiste à faire cela aussi, mais avec mes propres compositions. Je sais aussi qu'une fois que je serai sorti du métro, je n'y retournerai plus jamais. Ça aura été une période essentielle dans ma vie, une transition, une métamorphose. Je suis toutefois heureux de savoir que je ne mourrai jamais de faim, et que si un jour l'impérieuse nécessité s'en fait sentir, je pourrai toujours aller chanter des classiques dans des bars ou des restaurants, ou pourquoi pas dans la rue. Mais le métro, je sens que cela ne sera plus possible avec un tel enthousiasme, car contrairement à un lieu public dont l'atmosphère peut être très différente d'un jour à l'autre, celle du métro est finalement assez similaire en toute saison. C'est parce qu'il est désormais sans surprise pour moi après toutes ces années que j'en sortirai sans difficulté. Je sais bien que tout le plaisir que j'y ai trouvé et tout ce que ces heures passées à chanter m'ont permis d'apprendre sur moi-même et sur le monde n'aurait pu l'être ailleurs à ce moment de mon existence. Mais à partir de maintenant, c'est une nouvelle aventure qui s'annonce, dans un autre espace-temps. Je me sens désormais un homme libre, en fragile équilibre sur le bord d'un ravin, mais capable de dire oui quand je pense oui, de dire non quand je pense non, et de marcher en fixant un point à l'horizon.

Je chante une dernière chanson.

Non, je ne regrette rien.

★
★ ★

*Pour accompagner la sortie de Cinq ans de métro,
Fred Alpi a enregistré quelques chansons originales,
ainsi que certains classiques qu'il chantait
dans le métro à l'époque du récit.
Retrouvez-les sur www.cinqansdemetro.fr*

★ ★
★

SOMMAIRE

I. PARIS S'ÉVEILLE	13
II. MADELEINE	29
III. LES PLAY-BOYS	41
IV. LES BOURGEOIS	51
V. LA MAUVAISE RÉPUTATION	63
VI. LE DÉSERTEUR	75
VII. LES ANARCHISTES	85
VIII. ON N'EST PAS LÀ POUR SE FAIRE ENGUEULER	97
IX. LES COPAINS D'ABORD	113
X. LE POINÇONNEUR DES LILAS	127
XI. NE ME QUITTE PAS	141
XII. LES FEUILLES MORTES	153
XIII. J'AIME LES FILLES	165
XIV. LA JAVA DES BOMBES ATOMIQUES	177
XV. MATHILDE	191
XVI. AMSTERDAM	207
XVII. NON, JE NE REGRETTE RIEN	219

Fred ALPI
Cinq ans de métro

Édition préparée
par Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK,
et Nicolas NORRITO

Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com

Éditions LIBERTALIA
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie Aubin le 25 avril 2018
Premier tirage en poche : 2 000 exemplaires
Dépôt légal : 2^e trimestre 2018
Imprimé en France*

